

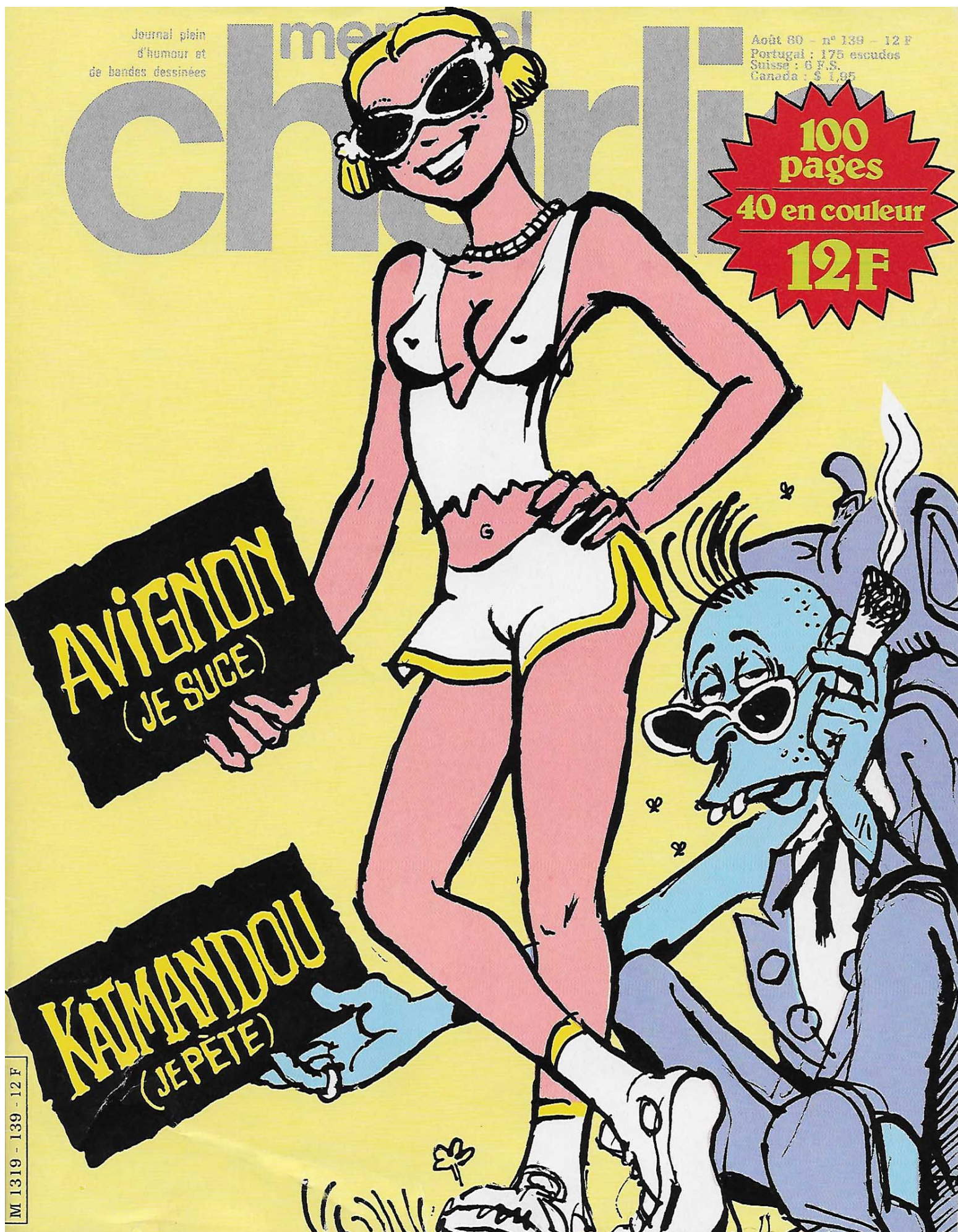
Journal plein
d'humour et
de bandes dessinées

Août 80 - n° 139 - 12 F
Portugal : 175 escudos
Suisse : 6 F.S.
Canada : \$ 1,95

**100
pages**

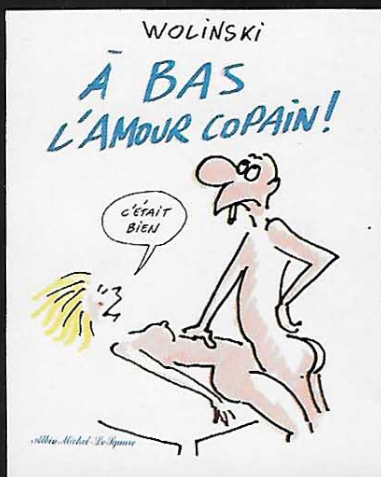
40 en couleur

12F

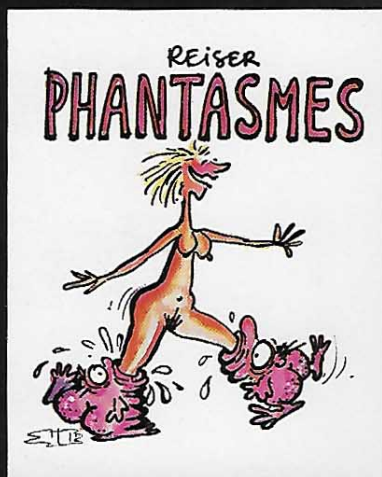


LISEZ LES LIVRES DES EDITIONS DU SQUARE

EN VENTE PARTOUT
OU A COMMANDER AUX EDITIONS
DU SQUARE, 10 RUE DES TROIS-
PORTES, 75005 PARIS
REDUCTION DE 20% AUX ABONNES



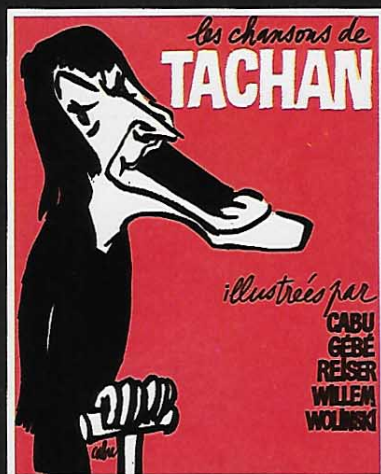
33 F



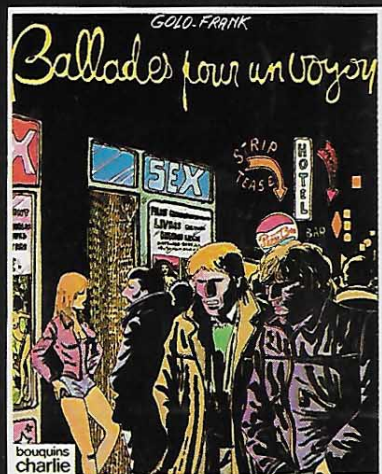
36 F



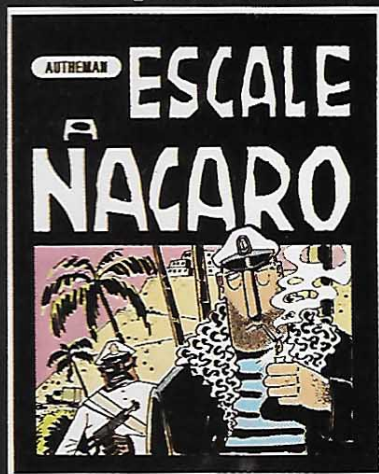
numéro spécial Charlie 20 F



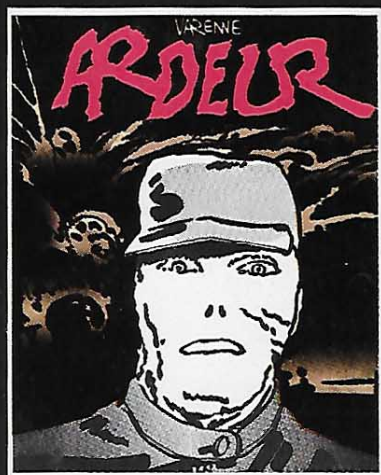
50 F



30 F



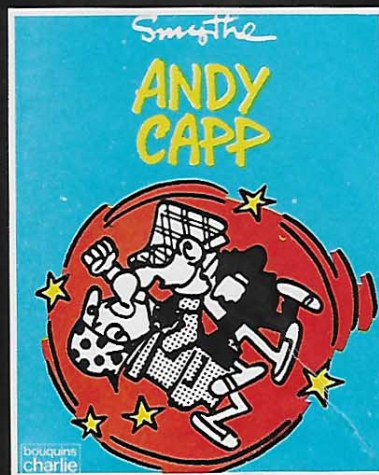
30 F



30 F



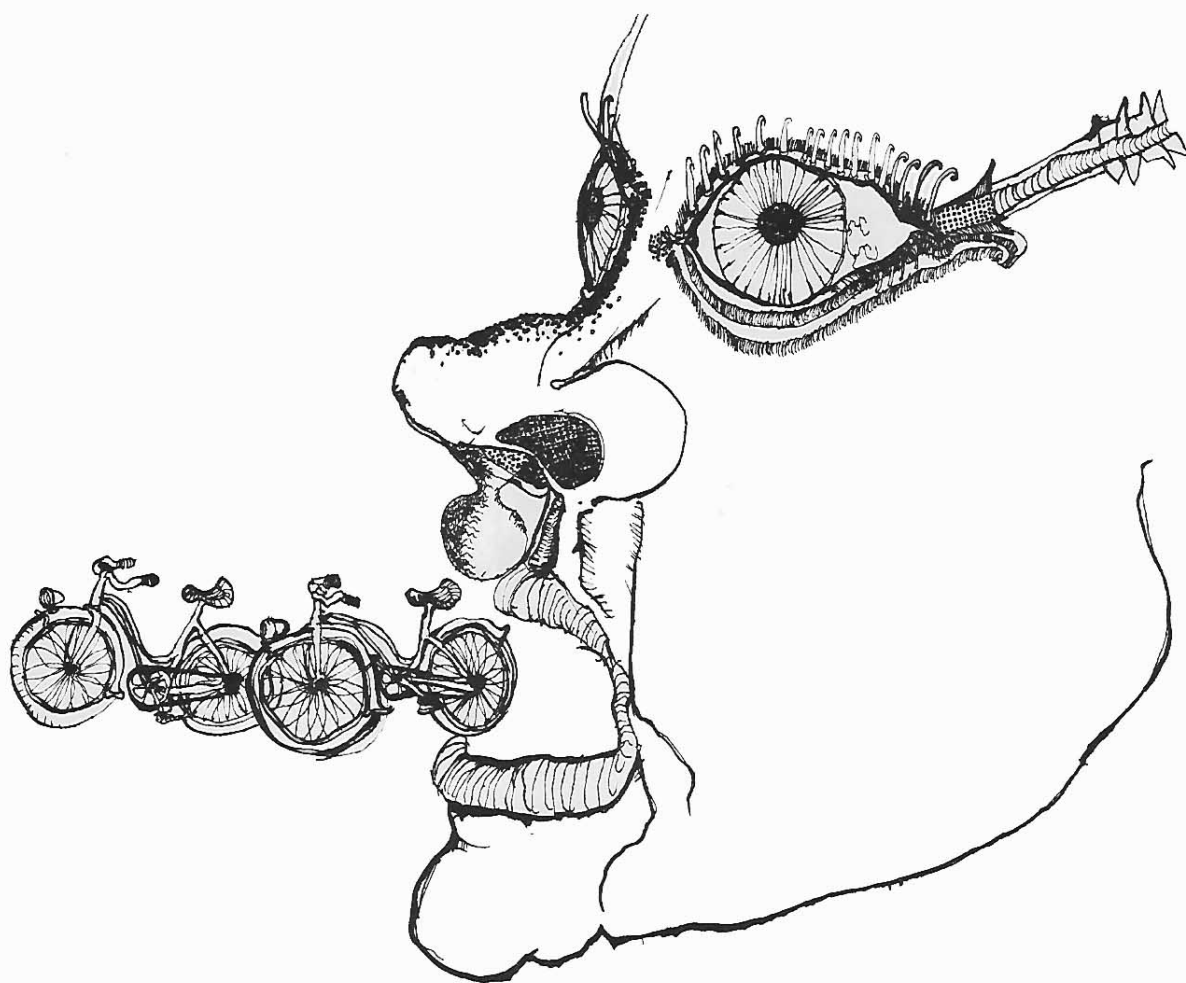
40 F



30 F



- 5 CAMILLE LE CAMÉ
- 6 ELLES SONT DE SORTIE
- 8 CARNETS FRANÇAIS
- 12 CONTE DE CHARLIE
- 16 ECRIT A LA MAIN
- 17 ARDEUR
- 24 LES SOIRÉES D'ABDULAH
- 35 CHRONIQUE RETRO
- 42 MADIE FÉE DU LOGIS
- 44 SCHLINGO
- 47 ANDY CAPP
- 49 ENCART
- 53 S.F.
- 55 LES RIVAUX DE MONTMARTRE
- 61 CARNETS DE VOYAGE
- 63 FOSDYKE SAGA
- 65 DICO S.F.
- 66 L'USINE DU FUTUR
- 67 CHANSON MODERNE
- 77 LE CHIEN BORGNE
- 83 KATZENJAMMER KIDS
- 84 POLARS
- 87 RÊVE D'INDIEN
- 89 HUGOT
- 90 NE T'EN FAIS PAS
- 92 WHAT'S UP DOC ?
- 96 ADIEU, TEPPAZ



« Charlie mensuel » fut le premier mensuel de bandes dessinées pour adultes. Delfeil de Ton en fut le premier rédacteur en chef. C'était en 1969. J'en pris la suite parce que j'ai toujours aimé les bandes dessinées. Très jeune, je regardais, la gorge serrée, les coups de pinceau magiques d'Alex Raymond ou Milton Caniff. La virtuosité tendre de ces types me paraissait surhumaine.

Nous sommes en 1980. Les hommes de ma génération ont su, je crois, faire partager à la génération suivante leur admiration pour le monde fabuleux de la B.D. Nous voyons au journal de plus en plus de jeunes ou moins jeunes types, timides et angoissés, apportant dans leurs cartons des choses intéressantes. Des peintres dégoûtés par le maquereautage qui règne dans le commerce de la peinture se tournent vers la B.D. Je n'ai rien contre, à condition qu'ils jouent le jeu de la B.D., c'est-à-dire qu'ils pensent « grand public ».

J'ai souvent vu des bandes dessinées faites pour de grands journaux populaires, comme « Popeye », « Luc Bradefer », « Agent Secret X 9 », provoquer

trente ans après l'admiration des esthètes, mais j'ai rarement vu des bandes remarquées par ces esthètes provoquer l'admiration des foules.

Dans ce numéro, plein de Français jeunes, et qui en veulent.

– Madame Pateloux nous montre son cul avec infiniment de grâce faussement naïve.

– Monsieur Mériaux nous donne une chronique rétro très mode.

– Les frères Barletta, déchaînés, nous expliquent ce qu'est le « tossing ». Je suis sûr, en tout cas, que le « tossing », c'est l'avenir.

– Pascal et Di Rosa se cherchent ; nous leur donnons leur chance.

– Schlingo, le chéri de ces dames, le chouchou de Choron, le rigolo de service, le zigoto impénitent, le costaud des Epinettes, etc.

– « Le chien borgne », histoire policière bien menée, avec de l'atmosphère, par Goldman et Beer. A suivre.

– Un petit chef-d'œuvre, « Les petites soirées d'Abdulah », par Farid Boudjellal.

– Et puis « Ardeur », des frères Varenne, la meilleure bande dessinée que j'ai pu lire depuis des années.

Voilà pour l'été. Le prix du journal augmente, le nombre des pages en couleurs aussi. L'un n'excuse pas l'autre, d'ailleurs. C'est la faute à la société, tout ça. De toute façon, « Charlie » est un luxe.

W.

Directeur de la publication : Georges Bernier.
 Ange tutélaire : Cavanna.
 Rédacteur en chef : Wolinski.
 Bras droit : Blandine Jeanroy.
 Correctrice : Michelle Colibert.
 Espion : Willem.
 Éditions du Square,
 S.a.r.l. capital de 250 000 F.
 Siège social : 10, rue des Trois-Portes,
 75005 Paris – Téléphone : 329.74.50.
 Abonnement 12 numéros : 120 F.
 Étranger : 137 F pour l'avion sur demande.
 Changement d'adresse : joindre 2,50 F
 en timbres.
 Abonnements : 375.96.60
 C.C.P. 16 458 77 C Paris.
 Dépôt légal : 3^e trimestre 1980.
 Imprimerie : I.G.E.
 Photocomposition : Presses Maubert.
 Distribution : N.M.P.P.
 Printed in Italy.
 Commission paritaire n° 61 425.
 Publicité : Régie Publiart.
 Sylviane Souccar, 27 rue Garnier.
 92200 Neuilly-sur-Seine.
 Tél. 747.11.65.
 Gestion : Thierry Souccar.

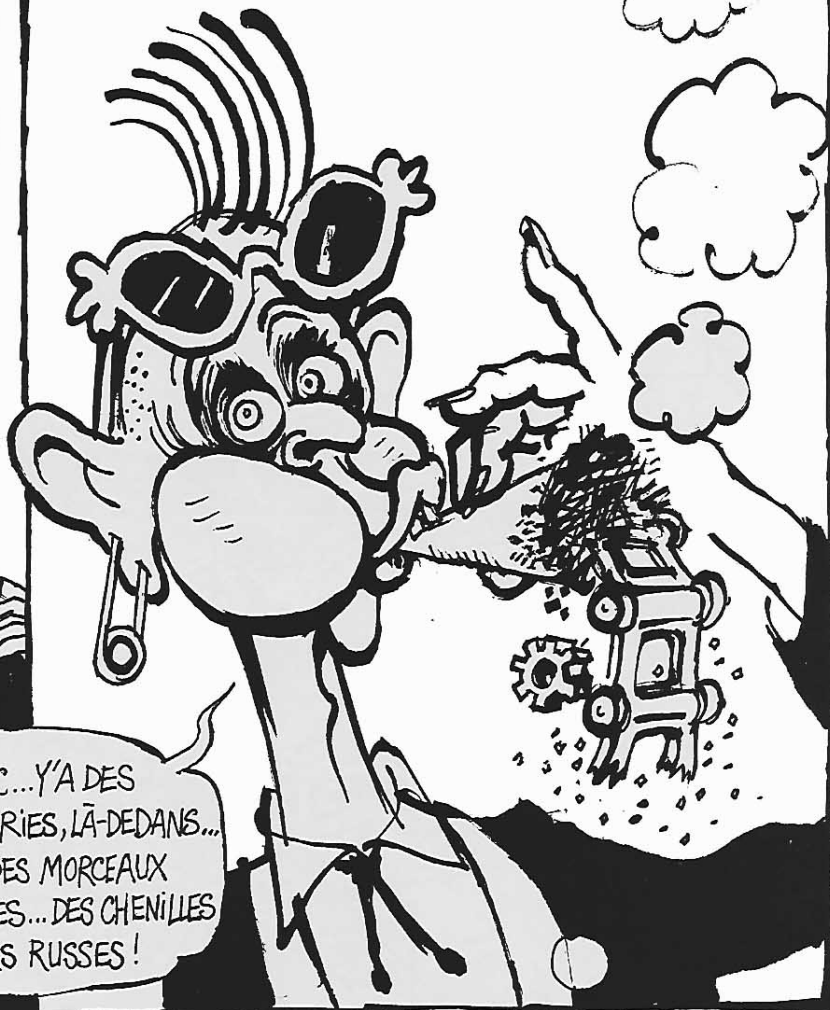


Camille & Camé

C'EST DU SHIT AFGHAN
SUPER QUE JE VIENS DE RECE-
VOIR... GÔUTE ÇA !



DIS DONC... Y'A DES
COCHONNERIES, LÀ-DEDANS...
ON DIRAIT DES MORCEAUX
DE CHENILLES... DES CHENILLES
DE CHARS RUSSES !



MOI QUI CROYAIS AIDER LA
RÉSISTANCE AFGHANE... JE
SUIS DÉÇU !



T'ES UN
DÉLICAT !

TIENS, J'AI REÇU AUSSI
DU "MONACO"... SI TU VEUX
SOUTENIR LES FORCES DE
LIBÉRATION DE MONACO...



DIS DONC, MAIS C'EST
UN MORCEAU DE LA CULOÏTE
DE LA PRINCESSE DE MONACO !

LA DROGUE NE SERVIRAIT-
ELLE PAS L'ÉCONOMIE DES
PEUPLES OPPRIMÉS ?







LES CARNETS FRANÇAIS DE L'

B.D. DE PLAGE

NEW YORK/MIAMI (1). Au verso, une photo. Un jeune homme et un homme encore jeune... Larges et à pincettes, leurs pantalons sont d'un blanc impeccable, leurs chemises de Lacoste, et leurs chaussures, basses et de toile, sont manifestement vouées au tennis. Le premier a l'air impertinent ; le second, légèrement sceptique, porte sa raquette comme un officier de l'armée des Indes porterait son stick. Entre eux deux, une balle... Cette balle, celle de leur match New York/Miami, ils vont se la renvoyer avec une cruelle précision tout au long d'une dizaine de sets-comics courts, incisifs, efficaces, tordus comme des revers liftés, sexuels comme les « roadmasters » dans lesquels leurs héros aiment à se déplacer.

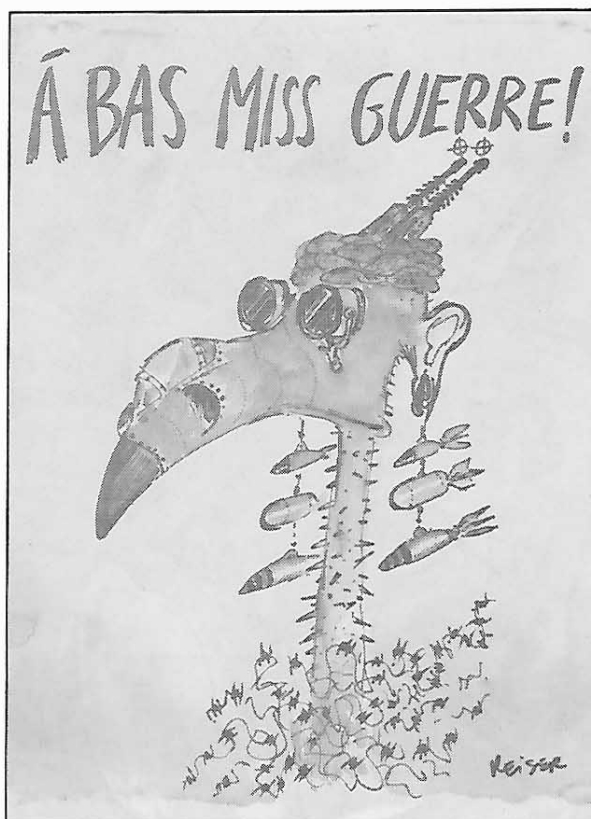
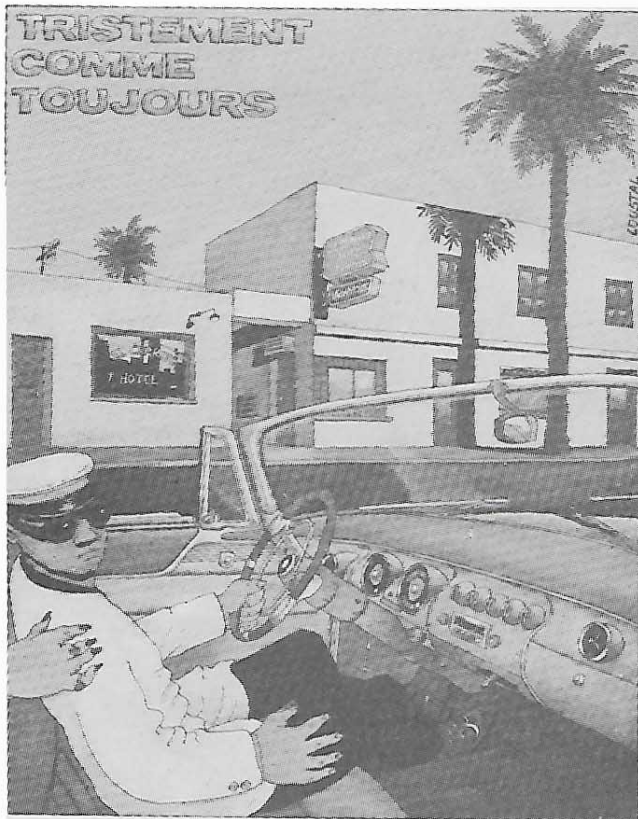
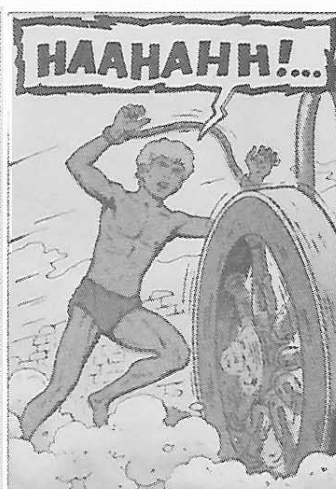
J'aime assez les scénaristes néofitzgeraldiens qui passing-shotent avec une fiévreuse lassitude des graphistes-feu-d'artifice...

DHANTASMES (2). On n'achète pas le dernier Reiser, on se rue pour l'acheter ! On ne se rue pas pour en acheter un exemplaire, mais deux ! Pourquoi deux ? Parce que, ô chers et exigeants amis bibliophiles, il vous faudra sacrifier un exemplaire tant votre plaisir de le

dépasser aux seules fins de mettre sous verre certaines pages extraordinaires sera grand ! Je pense plus particulièrement à la page 95, balayée d'un chef-d'œuvre appelé « A bas miss Guerre »...

LENFANT GREC (3). Il ne s'agit pas de celui qui, désespéré, réclamait de la poudre et des balles, mais d'Herkios, un jeune et riche orphelin, dont l'intendant du Protonion, l'affaire de Protone, le défunt père d'Herkios, un métèque du nom

d'Hykarion et qui assure d'Herkios la tutelle, veut accaparer l'héritage pour en donner à son fils-travelo Archéloüs la subtile jouissance. Sur toile de fond alchimico-atomique et dans les coulisses du contre-espionnage romain, l'Hykarion échouera pour, bien sûr, périr de mort violente. Son imposteur de fils redeviendra la femme qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être, cependant que l'infortuné Herkios retrouvera sa fortune. Tout ça grâce à qui ? Grâce à Alix, l'éternellement jeune patrien gallo-romain ami de César,



AVRAIE BEAUTE ARTISTIQUE

qui déjà enchantait ma prime adolescence et du « De viris illustribus urbis romae » de Lhomond facilitait aussi ma compréhension. Une valeur sûre étayant avec grâce nos incertitudes.

BAS L'AMOUR COPAIN !
(4). Voici un cri... Le cri admirable d'un auteur quadragénaire qui, de ses « Histoires lamentables » (1965) à son si sensible « Mon corps est à elles » (1979), n'a cessé d'aimer et, en aimant, de nous émouvoir... Certes

HAUSSE SUR LE BOUDIN BLANC



et au fil des pages, une certaine vulgarité parfois affleure et peut rudoyer. Mais, cette prétendue vulgarité n'est-elle pas le nécessaire antidote de ceux qui font rire, mais qui pourtant et souvent, pleurent... ?



PROMENADES

LA période des congés payés bat son plein ; l'Est de Paris est désert. Pourquoi ne pas en profiter pour nous rendre à la Nation afin d'y admirer à loisir ce « Triomphe de la République » que nous devons au ciseau plantureux de Jules Dalou ?

Pour certains, cette lourde allégorie socio-classicisante ne serait, dans sa pompe louisquatorzienne, qu'un ennuyeux et hétéroclite monument. Est-il besoin, chers lecteurs, de vous confier que nous ne saurions être de ceux-là... Toute de grâce généreuse, la jeune fille à la rose qui, tout en tournant vers nous la fraîcheur de son minois (5), suit le char somptueux de la République, est là pour confondre ces odieux contempteurs. Quelle gestuelle beauté se dégage de cette superbe plante d'airain ! On en deviendrait socialiste... Et on bande.

PS : A des fins récupératrices de métaux cupro-stannifères, le maréchal Pétain décidait de fondre en 1941 un certain nombre de statues parisiennes. De cette coulée salvatrice dépendait la survie de l'industrie française (et non l'avenir des canons allemands...). Si peu de Jeanne d'Arc furent fondues (6), en revanche les Voltaire, Diderot, Alphonse Baudin, Louis Blanc, Charles Fourier et autres Maria Deraismes, Arago ou Raspail devaient en prendre un sacré coup. Les crocodiles qui cernaient jadis le « Triomphe de la République » allaient (allez savoir pourquoi...) partager leur triste sort. S'interrogera-t-on jamais assez sur l'étrange libido de l'Etat français...

Entassés, empilés sur un quai-hangar, monstrueux monceau stanneux, ils attendent le creuset

et, réductrice, la fusion. Anonyme, un photographe était là et a témoigné de leur calvaire. Dans « Charlie » de juin, Montellier en témoigne (le sait-elle ?) par le dessin... Deux superbes dessins !

Jean-Marie de Busscher

(1) « New York/Miami », de Philippe Parin-gaux et Loustal. Humanoïdes Associés. Collection « Pied jaloux » ! Sinon de l'être, on ne manquera pas de le prendre.

(2) « Phantasmes », de Reiser. Editions du Square.

(3) « L'Enfant grec », de Jacques Martin (Casterman). Jacques Martin était à Augsbouurg avec Georges Marchais. Travailleur déjà acharné, ce dernier devait lui apprendre (par l'exemple) ce souci du travail bien fait dont J. Martin devait toute sa vie garder le goût.

(4) « A bas l'amour copain ! » de Wolinski. Albin Michel/Le Square. A lire à plat ventre sur le sable, au risque d'y user le sceptre de vos passions (merci, Nabokov !).

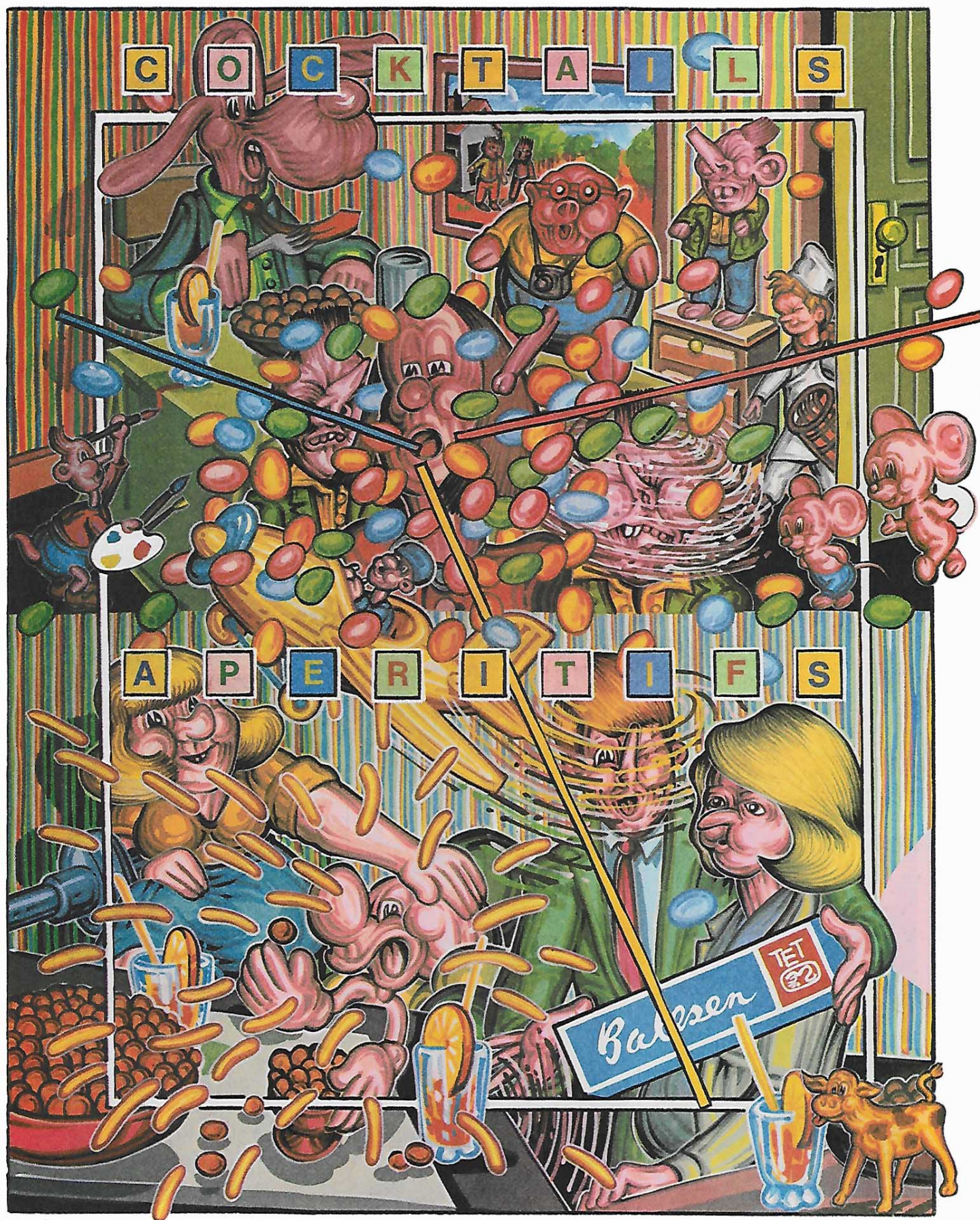
(5) Au risque de trébucher dans la corne d'abondance qui traîne à ses pieds. Mais elle en n'a cure, dès l'instant où elle sait que vous allez la regarder. La regarder, la regarder... Au point de l'identifier à cette géante sous-marine d'André-Pierre de Mandiargues.

(6) En fait, il n'y en eut aucune, pas plus que des militaires... Une exception, toutefois ; la statue du général Mangin, avenue de Breteuil, fondue à la demande expresse



des autorités militaires allemandes. Celles-ci ne pardonnaient pas au général français d'avoir mené en 1918 ses impétueux assauts avec des troupes nègres... Les « Schokoladen-Hengste » (les étalons de chocolat) avaient inspiré au Schütze une terre plus indicible qu'ineffable.







les contes de charlie

Daniel Martinange est un jeune Stéphanois né en 1950, qui a d'abord écrit des poèmes avant de se lancer dans la prose. Il a publié dans plusieurs anthologies (Futurs au présent chez Denoël, Avenirs en dérive chez Kesselring), puis dans les revues (par exemple le Pays des loups dans « Fiction » 302, ou

les Maîtres du monde dans « Univers » 15). « Libération » l'a aussi accueilli et, digne couronnement (provisoire) d'une carrière qui se prolongera tout là-bas là-bas, c'est maintenant « Charlie » qui lui ouvre ses portes. On ne peut pas dire que Martinange écrit de la S-F ni du fantastique ; il crée plutôt

des sortes de légendes des temps à venir, dont l'ensemble (même s'il ne se monte pour l'instant qu'à une dizaine de nouvelles) forme déjà une saga en germe. En tout cas, le style de Martinange est repérable dès la première ligne. C'est ça, la personnalité !

Andrevon

DROLE D'HISTOIRE

EN ce temps-là, les femmes de mon pays se faisaient gonfler la poitrine. Elles avaient des lolos de vent. En ce temps-là, les hommes pour dormir se pendaient par les pieds, comme les chauve-souris. C'était un drôle de temps.

La grande peste nous avait acculés dans l'antichambre du désert. Partout, ça sentait la mort. Une mort nouvelle, que nous ne comprenions pas. Lorsqu'elle arriva, avec ses cortèges d'hourras ! et de pouah !, nous crûmes avoir à faire avec les vents d'une grande dame. Mais de princesse, point. La belle société ne viendrait donc pas dans notre antre. Tant pis tant mieux. Nous, nous n'en avions pas besoin. Nous vivions d'amour et d'eau fraîche.

Je me souviens de Kiki, de ses lolos maritimes. A l'époque, elle avait le cheveu plat, court et rouge sur le devant. Elle se teignait les yeux en jaune. Moi, je descendais de la montagne lorsque je l'ai rencontrée pour la première fois. L'image de Kiki restera éternellement gravée dans mon esprit. Lorsqu'on vient de loin, qu'on a bravé mille périls, quelle claque que de faire la connaissance d'une poitrine divine !

La première fois que Kiki s'approcha de moi, elle me demanda d'éteindre ma cigarette. Sans comprendre, j'acquiesçai. Je la mangeais des yeux. Toute crue. Tant, qu'elle recula. La seconde fois, elle ne me dit pas grand chose non plus. Elle m'observait. Moi, je la désobservais. Tant, que rentré chez moi j'en pleurai. Je venais de comprendre que sa poitrine était gonflée à l'hydrogène.

Mais l'histoire que je vais vous raconter n'est pas si drôle. Ça se passait pendant la grande peste. Toutes les femmes de la patrie arboraient des seins à l'hydrogène. Moi, en homme consciencieux, je ne pouvais que dormir la tête en bas, pendu par les pieds.

C'était une nuit d'été. Une de ces nuits où les feux follets éclairent les poètes des cimetières. J'avais la tête lourde. Je n'arrivais pas à trouver le sommeil. Forcément, avec cette façon de dormir, si on a le sommeil léger... Tout était calme sur la ville, on avait rentré les vieux dans leurs cages, et les enfants. Il y en avait bien quelques-uns qui hurlaient, mais on avait vite eu fait de les ramener à la raison. Une piqûre, et hop là !

Je pensais à l'amour. J'en avais envie. Depuis si longtemps, je n'avais tenu une femme dans mes bras... Je commençais à m'agiter. Le sommeil ne

venait pas, et j'entrais de plus en plus dans la nuit. Ma tête était de plomb. Je décidai d'aller à la rencontre du sommeil dans la rue.

Je posai mes mains à terre, glissai mes pieds hors des pinces qui les retenaient au sommet du mur. Maladroitement, je me reçus sur le crâne. Le temps de me frictionner, et je dévalais l'escalier de l'immeuble. Je fus bientôt dans la rue. La nuit était limpide. Comme toutes les nuits d'été. Au loin, les chacals psalmodiaient leurs litanies. Je n'y pris garde, leurs jérémiades ne m'intéressant pas. Je fis quelques pas pour me dégourdir les jambes et oublier la douleur qui me lançait des pointes de feu dans la tête. C'était bien fait pour moi, on ne dort jamais sans mettre un casque. Comme cela, si on se décroche, on se reçoit sur le casque, et on ne se fait pas mal. Ça m'apprendrait !

Je respirai à pleins poumons. La nuit était de plus en plus présente. Soudain, tout au fond de la rue, je la vis s'entrouvrir. Là-bas, le noir laissait filtrer des zestes de lumière. Je fis un pas en avant, plissai les yeux. Je perçus un râclément. Comme des pas sur l'asphalte. Lourds, les pas. Puis des murmures. Comme coulant d'une boîte en carton, étouffés par de l'ouate.

Un cri de hyène excita en moi des envies d'amour.

Au bout de la rue, la nuit s'ouvrait de plus en plus. J'eus conscience que je pourrais bientôt m'y engouffrer. Mais j'avais peur. On ne quitte pas comme cela l'heure du sommeil pour s'enfuir au pays de la nuit.

Je tendis encore plus l'oreille. Cette fois-ci, j'en étais sûr. Deux silhouettes traînaient une autre silhouette. Je me faufilai d'allée en allée, et parvins à me rapprocher du trio qui arrivait à pas lents.

Deux hommes, une femme. Soudain, j'eus le souffle coupé. La femme, c'était Kiki. Elle pleurait. A ses pieds, un boulet. La police avait arrêté Kiki et l'emmenait au bain !

L'odeur de la mort se fit brusquement plus forte à mes narines.

Lorsque je fus tout près du trio, je compris : la poitrine de Kiki contenait tellement d'hydrogène que les flics avaient été contraints de la lester d'un boulet pour qu'elle ne s'envole pas.

Je me ruai sur les policiers et les apostrophai :

- Pourquoi arrêtez-vous Kiki ?

- Arrière ! Les femmes, qu'elles soient gonflées,

d'accord, mais pas trop !

Je n'eus pas le temps de répondre. De la nuit, surgirent d'autres silhouettes. Chaque fois, deux policiers encadrant une femme lestée d'un boulet. Je reconnus la sœur de Kiki. Et puis Nina, la chercheuse d'or. Et Moldance, la lanceuse de bananes. Lorsque je revins à moi, et voulus rattraper mon amour, il était trop tard : elle venait de monter dans un fourgon, qui disparut dare-dare dans la nuit de la ville.

Lorsque toutes les voitures chargées de femmes eurent disparu, la nuit, à nouveau, se referma.

Longtemps, je restai dans le noir, à réfléchir.

Pourquoi ?

Je ne dormis pas de la nuit. Je me pendis bien



par les pieds la tête en bas, avec mon casque, mais ne trouvais pas le sommeil.

Ce ne fut que le lendemain que je compris la raison de l'arrestation des femmes. Lorsque j'ouvris ma fenêtre, quelle ne fut pas ma surprise de voir la ville plongée dans la pénombre. Un nuage inquiétant se mouvait dans le ciel, arrêtant les rayons du soleil. Lorsque mes yeux se furent habitués à la chose, je saisis l'horreur.

C'était des femmes. Dans le ciel, une foule de femmes planaient en silence. Elles étaient nues, leurs poitrines fantastiques luisaient dans le matin liquide. Gonflés à bloc à l'hydrogène, leurs seins étaient des fruits mûrs.

Dans la rue, des milliers de têtes masculines se levaient vers elles.

Un instant, j'enviai ces êtres de l'autre sexe qui pouvaient absorber un gaz plus léger que l'air et faire la nique aux oiseaux ; je n'arrêtais pas de reluquer leurs seins, ces territoires fous qui me faisaient baver.

Voilà donc pourquoi la police avait arrêté toutes ces femmes dans la nuit. Les hommes avaient peur. Il suffisait à leurs compagnes d'augmenter la dose d'hydrogène, et hop !, direction les nuages ! Et ça, ils ne pouvaient pas le supporter ! Alors, toutes les femmes encore sur terre à cette heure-ci, en taule !

Je me perdis en conjectures. Qu'allait-il se passer ?

J'attendis.

A onze heures, les femmes du ciel entonnèrent des slogans.

A douze, elles réclamèrent des négociations.

– La liberté entière !, criaient-elles.

A quatorze heures, n'obtenant pas de réponse des autorités, elles se mirent à chanter de vieilles complaintes cow-boys.

Dans la rue, les hommes crurent le spectacle terminé.

– Elles se fatiguent, dirent-ils. Elles vont bientôt redescendre... Encore une heure, et elles seront de nouveau devant leurs casseroles !

A quinze heures, elles édictèrent leurs volontés. C'est alors qu'un vent violent se leva, qui venait du désert.

Les femmes hurlèrent :

– Nous ne supporterons pas longtemps la puanteur de la mort !

Mais les autorités ne répondirent pas.

Alors ce qui devait arriver arriva.

J'étais dans la rue à ce moment-là, je suis bien placé pour en parler.

Ne recevant aucune réponse, les femmes, dans un bel élan commun, nous déféquèrent dessus.

– salopes ! Putes ! Garces !

La rue se vida.

Il y eut des cris de rage du côté des autorités.

Je compris que quelque chose de grave venait de se passer.

Lorsqu'elles eurent inondé les rues de leurs matières fécales, une à une les femmes s'en allèrent, et gagnèrent les espaces infinis de l'au-delà de l'horizon.

Plus jamais on ne les revit.

Longtemps, la ville sentit la merde.

Mais ce que je craignais arriva : les femmes faites prisonnières avant la révolte de leurs consœurs furent passées par les armes.

Je ne parvins pas à oublier Kiki.

Bien des années passèrent.

Les bébés du sexe féminin qui vivaient à cette époque ne surent jamais ce qui s'était passé. Aujourd'hui, ces femmes ne comprennent pas pourquoi les autorités vantent les poitrines plates et interdisent l'hydrogène.

C'est depuis ce temps-là que les hommes ont beaucoup de peine à se réchauffer les mains l'hiver. C'est depuis ce temps-là aussi qu'ils dorment allongés sur un lit, et non plus pendus par les pieds comme les chauve-souris : si les femmes, de nouveau, se révoltaient et attaquaient, ils seraient ainsi plus vite sur leurs pieds.

Daniel Martinange





écrit RECETTE DU à la main POPODIMAGRANDMÈRE

LE SOUFFLE COURT, LES YEUX HAGARDS, LES JAMBES COURTES, LES BRAS HAGARDS, L'APPÉTIT COURT, LA SOIF HAGARDE, LORSQU'IL ENTRA, CE FUT LA STUPEUR.

LES GENS QUI ÉTAIENT LÀ APPARTENAIENT À DIVERS MILIEUX BIEN DISTINCTS QUI NE SE MÉLANGEAIENT QUE LORS DE CIRCONSTANCES PARTICULIÈRES ET DÉFINIES PAR UN ACCORD RENÉGOCIÉ TOUTS LES 50 ANS: GUERRE CONTRE LES MOHICANS DE L'ESPACE, RÉPRESSION DES SOULÈVEMENTS DES MILIEUX N'AYANT PAS SIGNÉ L'ACCORD, RESTRICTION DES DROITS DE PÊCHE, CHANGEMENT DE MODS VESTIMENTAIRES, AIDE HUMANITAIRE AUX MAJORITÉS MOUTATIQUÈMENT ÉLUES (4) ET POURTANT MENACÉES PAR LA MONTÉE DE LA PESTE, BONJOUR AU CAFÉ.

PRÈS DE L'ENTRÉE SE TENAIT LE CHIEN DU PATRON, HABITUÉ À RECONNAÎTRE LES MEMBRES DE LA COALITION ET À MORDRE LES PAS MEMBRES.

LE CHIEN, LA SURPRISE PASSÉE, SAUTA À LA GORGE DU IL ET LA DERRA SI FORT QUE SES DENTS SE BRISERENT DANS UN CRAQUEMENT ÉPOUVANTABLE PRESQUE. LE COL EN ACIER À PEINE ENTAMÉ, ET AYANT CONVAINCU LA QUASI-TOTALITÉ DE L'ASSISTANCE DE SA NON-APPARTENANCE, IL SE FRAYA SANS PEINE UN CHEMIN JUSQU'AU BAR, TOUT LE MONDE S'EFFAÇANT SUR SON PASSAGE.

SURPRISE, IL CHOISIT LE COIN AUX DAMES, CONFIRMAIT CHACUN DANS L'IDÉE QU'IL N'ÉTAIT PAS SIGNATAIRE. IL PRIT LES VERRES UN À UN, LES VIDA D'UN TRAIT ET S'ÉCUSA. PARDONNEZ-MOI, MESDAMES.

MES, MAIS J'AVAIS SI SOIF QUE SEULE L'EAU POUVAIT ME DÉSALTÉRER ET JE CROIS SAVOIR QU'ICI ON NE SERT QUE DE L'ALCOOL AUX HOMMES.

LES FEMMES, UNE BONNE QUINZAINE, DU MILIEU DES RICHES AU-DESSUS DE LA CEINTURE, À LA POITRINE COUVERTE DE DIAMANTS ET AUX FESSES CONSTELLÉES D'ENGELURES, QUE L'IRRUPTION DU IL AVAIT SEMBLÉ TIL PARALYSÉES, RÉUSSIRENT SOUDAIN À POUSSER UN HURLEMENT STRIDENT, D'UNE NET-



TÉTÉ PROPRE AUX POITRINES PROTÉGÉES, CE FUT COMME UN SIGNAL POUR LES HOMMES.

PRESQUE TOUTS LES GROUPES FURENT REPRÉSENTÉS DANS LA PRÉCIPITE À LA CANINE QUI VIT LE IL RECEVOIR 325 COUPS EN DIVERS ENDROITS À LA FOIS TOUT AUTANT QU'ÀUX MÊME ENDROITS AUX MÊME FOIS.

EN CAS DE PRÉCIPITE À LA CANINE, LE PATRON DISPOSAIT D'UN AUTRE CHIEN, HABITUÉ CELUI-LÀ À MORDRE LES SIGNATAIRES ET VIVANT CHICHEMENT DANS UN TIROIR DU COMPTOIR TRANSPARENT.

SANS HÉSITER, LE PATRON OUVRIT LE TIROIR ET LE CHIEN SE JETA SUR LES PRÉCIPITEURS. LES FEMMES DU GROUPE DES RICHES AU-DESSUS DES GENOUX AINSI QUE DE CELUI DES RICHES AU-DESSUS DES CHEVILLES CRAIGNIRENT LE PLUS POUR LEURS HOMMES MAIS IL APPARUT RAPIDEMENT QUE NUL NE SERAIT ÉPARGNÉ PAR LE FAUVE DONT LA CONFORMATION EN TIROIR GÉANT LE RENDAIT TROP DIFFICILE À COMBATTRE.

TOUTS 4 SÉRAIENT PASSÉS ET LE PATRON SOURIAIT TRANQUILLEMENT À LA MASSE DE DIAMANTS QU'IL ALLAIT BIENTÔT POUVOIR CONTEMPLER DANS SON BON TIROIR-ROIR À SON MAÎ-MATRE, LORSQUE LE NOUVEAU CHIEN ANTHIL, ENVOYÉ AUTOMATIQUEMENT PAR LE POSTE DE DISTRIBUTION DU MAGASIN DU GRAND MOULE (PODIMAGRAMO, SOUVENT CONFONDU AVEC LE POPODIMAGRANDMÈRE QUI EST UN COUSCOURS RUSTIQUE), ENTRA DANS LE CAFÉ ET SANS UN REGARD POUR SON PRÉDÉCESSEUR AGONISANT, SE JETA SUR LE TIROIR ET LE MOR-DIT CRUELLEMENT LA OÙ IL ÉTAIT LE PLUS SENSIBLE: À LA POIGNÉE-MUSEAU.

DEUX SECONDES DE PRISE ET LE TIROIR RENDIT LES DIAMANTS. UNE SECONDE DE PLUS ET IL PÉRIT.

LES HOMMES TOUT SANGLANTS PURENT SE RHABIL-LER, AIDÉS DE LEURS FEMMES BIEN UTILES POUR UNE FOIS, PENSERENT-ILS.

LE IL, CRIBLÉ DE BOSSES, GISAIT INANIMÉ. ÉTOUFFÉ, DIT UN HOMME

QUI DEVAIT S'Y CONNAÎTRE EN MORT. LE IL AVAIT EN EFFET TELLEMENT GONFLÉ QUE SON COLLIER D'ACIER PARE-CHIEN AVAIT AGI COMME UN GARROT.

ON JETA LES CHIENS ET LE IL. LE PATRON DIT QU'IL N'AIMAIT PAS CE GENRE D'HISTOIRE DANS SON ÉTABLISSEMENT, SERVIT DE L'ALCOOL AUX HOMMES, DE L'EAU AUX FEMMES ET ATTENDIT PATIEMMENT QUE LE PO-DIMAGRAMO LUI ENVOIE UN NOUVEAU TIROIR.

TANT QUE LES FEMMES SERONT TENUES DE BOIRE DE L'EAU, ON AURA CE GENRE D'EMMERDES AVEC LES ILS, MARMONNA LE PATRON.

UN HOMME ENTENDIT ET ENCHAÎNA, S'UNI PAR TOUTS, LA DISCUSSION SERAIT LONGUE...

PENDANT CE TEMPS, DANS LE TOUT PROCHE DÉ-SERT DES ILS, LES SIGNATAIRES DISTRIBUAIENT HUMAIN-TAIREMENT DES RATIONS D'EAU DANS LES GOBELETS DES ILS QUI AVAIENT ENSUITE CENT MÈTRES À FAIRE JUSQU'À LEUR ABRI, SANS RENVERSER.

IL EST À NOTER LES PLUS MALADROITS ÉTAIENT GÉNÉRALEMENT LES CAUSEURS DE TROUBLES ET LES MORALISTES NE SE PRIVAIENT PAS POUR EN TIRER DES MORALES.



(*) CE TEXTE, PUBLIÉ EN 1980 DANS "CHARLIE" MENSUEL, EST LU PAR DES GENS QUI NE PEUVENT SAVOIR CE QUE SIGNIFIE ÊTRE ÉLU MOUTATIQUÈMENT. VOICI DONC COMMENT CELA SE PASSE:

LES CANDIDATS S'ASSEMBLÈNT À UNE TABLE, DONT LA LONGUEUR EST FONCTION DU NOMBRE DE CANDIDATS. 2 CANDIDATS: 4 MÈTRES. 7 MILLIARDS DE CANDIDATS: 3,5 MILLIARDS DE MÈTRES.

LES PLACES À TABLE SONT DÉSIGNÉES PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, LE PREMIER, ASSIS AU BOUT SUD-EST DE LA TABLE (LES CANDIDATS SONT ASSIS DE PART ET D'AUTRE DE LA TABLE),

PREND UNE MOULE FRAÎCHE, GLISSE À L'INTÉRIEUR UN BOUT DE PAPIER PLIÉ SUR LEQUEL IL A PRÉALABLEMENT ÉCRIT SON NOM, RÉFÈRE LA MOULE ET LA JETTE DANS LE MOULIER. LE SUIVANT EN FAIT AUTANT, ET LES AUTRES, ET TOUTS, ET ON PASSE AU DÉPOU-LEMENT TROIS MOIS PLUS TARD. ON ÉVACUE L'EAU DU MOULIER, ET L'ON VÉRIFIE LES MOULES UNE À UNE. TOUTES LES MOULES PORTANT UN OUI PARFAITEMENT VISIBLE SUR LA COQUILLE, SONT OUVERTES ET DÉLIVRENT LE NOM D'UN ÉLU.

LES MOULES NON SONT EN-TERRÉES AVEC LES CANDIDATS MALHEUREUX.

WARSCHAU 4

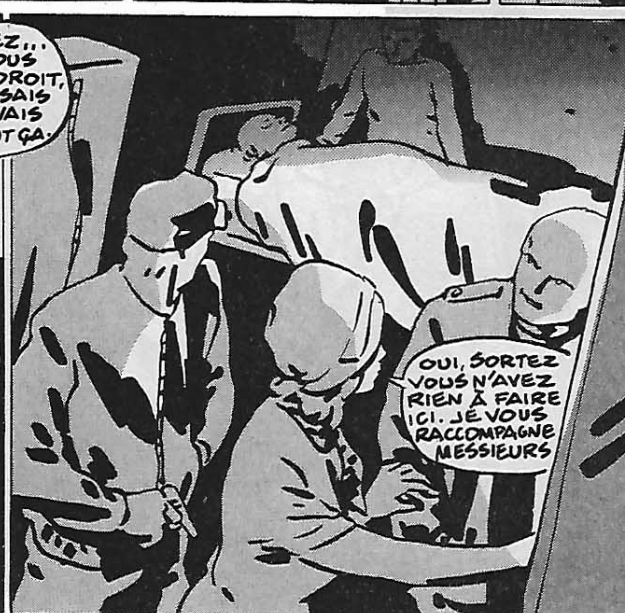
VARENNE

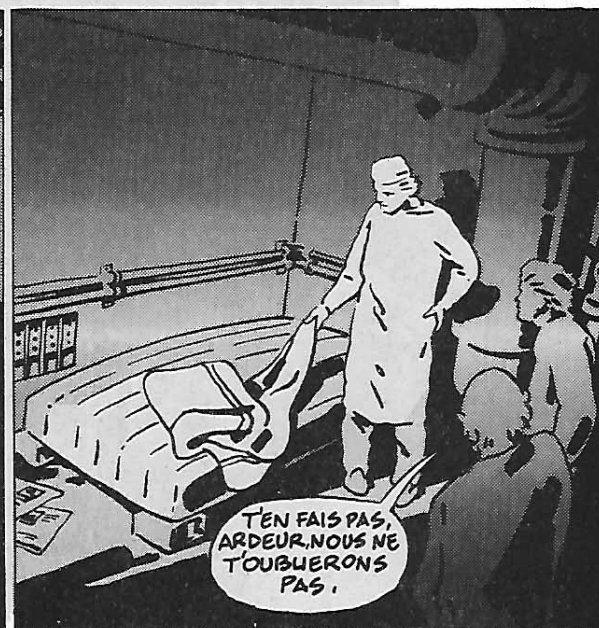
Résumé. - En passant par les toits, Ardeur et Sobag parviennent à destination : l'ancien siège de la police, transformé en hôpital. Là, le professeur Werfel va opérer Ardeur et tenter de lui redonner un visage.



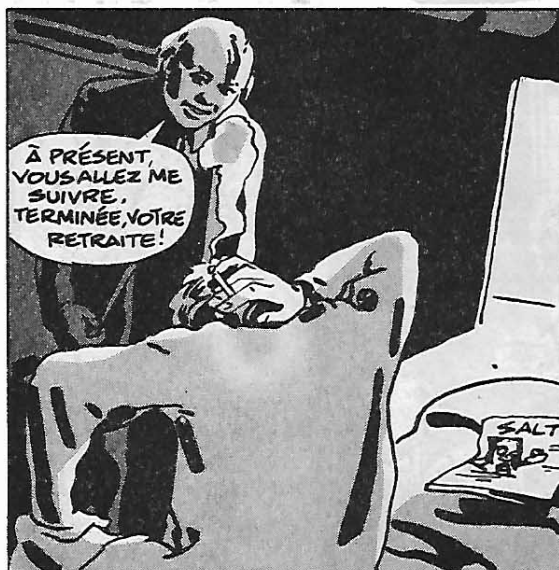












(à suivre)

Les Petites Soirées d'Abdulah



HUM... AB... ABDU... AB...
DULAH RAZOUNZ... C'EST TON
NOM... T'ES PAPIERS NE
SONT PAS BIEN REMPLIS !



NE LE REGRETTE BEAUCOUP
MADAME... JE L'ECRIS
PAS BIEN LE FRANÇAIS !



JE NE SUIS PAS ICI POUR CORRI-
GER LES FAUTES DE TOUT LE MON-
DE... REVIENTS DEMAIN AVEC TES
PAPIERS BIEN REMPLIS SI TU
VEUX ÊTRE REMBOURSE !





QU'EST-CE QUE TU BOIS ?! LE CAFE, S'IL VOUS PLAÎT?



QUE DESIREZ-VOUS CONSOMMER, MONSIEUR ?

AH, LA SALOPE, LA SALOPE! 000



TIENS, PRENDS-TOI ÇA DANS LE CHL! 000



OH, CON! 000 EN PLEIN DANS LE MILLE!



MAIS C'EST MON AMI ABDULAH!



ALORS, ABDULAH, QUE DE VIENS-TU 2000 ON NE TE VOIT PLUS SUR LE CHANTIER! 000



QU'EST-CE QUE VOUS BUVEZ ?!



2 UN PETIT ROSÉ!

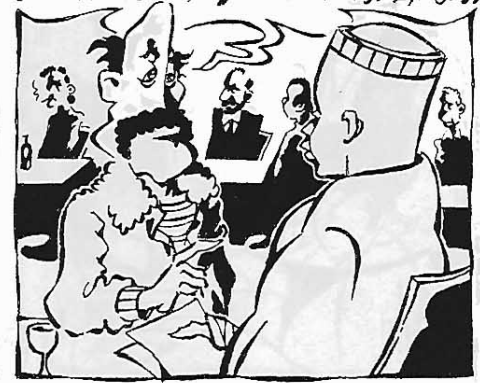
JE SORS DE L'HÔPITAL, J'AI
 EN L'ACCIDENT!... LA MACHIN
 NE A BOWFFÉ LA MOITIÉ DE
 LA MAIN ET LE PATRON IL
 A DIT : "ABOULLAH, JE TE
 CONNAIS PAS, IL FAUT PAS
 DEMANDER LA PENSION..."



POURQUOI TU RENTRES PAS EN ALGERIE?
 QU'EST-CE QU'ILS VONT DIRE LA FA-
 MILLE?... TU REVIENTS, TU AS PLUS LA
 MAIN ET TU AS PAS LA PENSION?



TOUS LES FRANÇAIS NE SONT PAS COM-
 ME CE FABRICE, TU SAIS... REGARDE,
 J'SUIS FRANÇAIS, T'ES ARABE ET ON
 EST COPAINS!... IL Y A DES TAS DE
 FRANÇAISES MAINTENANT QUI SE
 MARIENT AVEC DES ARABES ET QUI
 ONT DES GOSSES, FORMIDABLE, NON?!

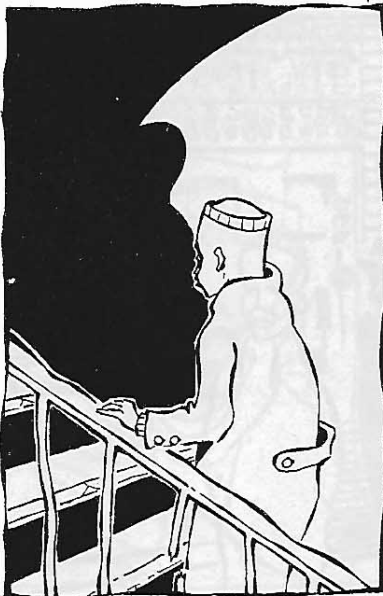


C'EST VRAI QUE CA DOIT POSER
 DES PROBLÈMES POUR CES GOS-
 SES, MAIS DANS DES MILLIERS
 D'ANNÉES, QUAND ON SE SERA
 TOUTS MÉLANGÉS, ON NE VERRA
 PLUS DE DIFFÉRENCES!...

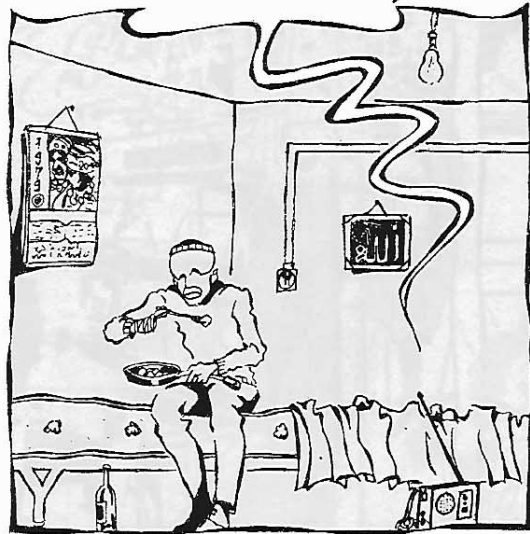


MAIS JE PARLE, JE PARLE ET
 J'OUBLIE MON RENDEZ-VOUS...
 ALLEZ, ABOULLAH, TCHAO!
 ET GARDE LE MORAL, VA!





000 8755^F DANS LE PETIT COCHON 000
COMPOSONS UN NUMERO 000



DRING! TRIP TRAP!
ALLO! MADAME VOGUE?
ICI YVES MOURLOUSI ET
CAROLE CHABRIER DE
RADIO MONTE-CARLO 000



000 ETIEZ-VOUS EN TRAIN
D'ECOUTER RADIO
MONTE-CARLO? SI OUI,
POUVEZ-VOUS NOUS DI-
RE COMBIEN IL Y A DANS
LE PETIT COCHON? 000



- NON, NON, C'EST PAS VRAI!
C'EST PAS VRAI!! GERARD,
VIENS VITE! 000 DEVINE CE
QUE C'EST? 000 LE PETIT CO-
CHON! 000 ON AGAGNE, GE-
RARD, ON A GAGNE!!



- MADAME REPRENEZ-VOUS
ET DONNEZ-NOUS LE
MONTANT EXACT DU PE-
TIT COCHON! 000



- 8755^F MONSIEUR MOURLOUSI!
C'EST IMPOSSIBLE, C'EST UNE
BLAGNE! 000



- MAIS NON MADAME
VOGUE, C'EST TRES SE-
RIEUX, VOUS AVEZ
GAGNE! 000 BRAVO
MADAME VOGUE! 000

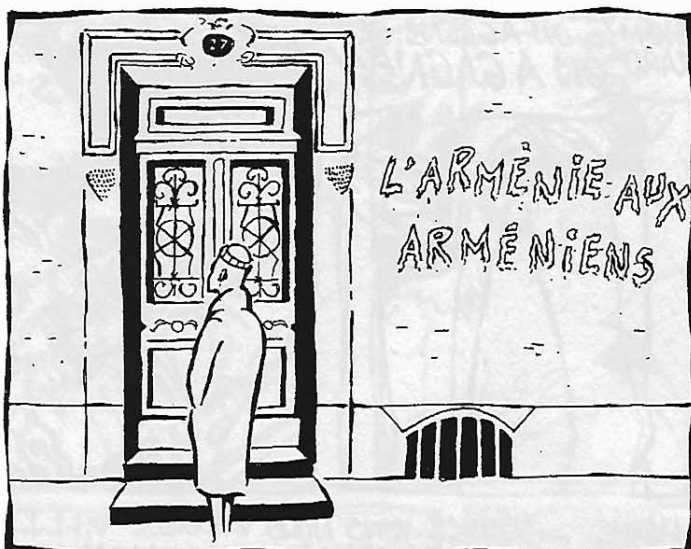


000 VOULEZ-VOUS NOUS
DONNER L'ADRESSE
OU VOUS ENVOYER
LA SOMME? 000
- M-A-D-A-M-E 000



V.O.G.U.E V.I.L.L.A
L.E.S M-I-M-O-S-A-S
O.6- N-I-C-E!





AH, C'EST TOI... L'ENVELOPPE,
VITE, DONNE L'ENVELOPPE?

BONJOUR MADAME !... JE
L'AI PAS L'ARGENT POUR
LE LOYER, MAIS SI VOUS
REMPLESSÉZ LES PAPIERS SE-
CURITE SOCIALE ...



PAS D'ARGENT PAS DE
PAPIERS !!

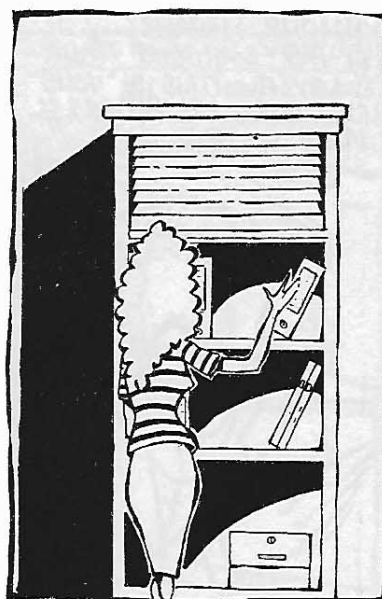


BONJOUR !... LE PATRON IL
EST LA ?



IL EST SORTI IL Y A
DIX MINUTES POUR VI-
SITER LES CHANTIERS...
IL NE TARDERA PAS A
RENTRER !...





IL VIENT PAS LE PATRON,
IL EST BIENTÔT 7 HEURES ?!

JE VEUX PAS DERANGER... SI VOUS
POUVEZ LES REMPLIR MES PAPIERS
SECURITE SOCIALE, JE M'EN VAIS...

OUI, BIEN SÛR !... EN
ATTENDANT QUE MON
SIEUR FABRICE ARRIVE !...



SAINT MON CHOU !... DÉSOLÉ, TIENS, ABDOULAH !... AH ! NON, MON
LE D'ARRIVER SI TÂRD, MAIS VIEUX, TU NE VAS PAS RECOMMENCER
ÇA À ÊTRE PLUS LONG QUE AVEC TON HISTOIRE DE PENSION ?!

C'EST SEULEMENT POUR LES
PAPIERS SECURITE SOCIALE,
PATRON !... J'AI BESOIN
BEAUCOUP DE L'ARGENT !



PAS MAINTENANT, ON
FERME!... IL EST DÉJÀ
19 HEURES ET JE SUIS
PRESSÉ... REVIENTS, DE-
MAIN!... DÉSOLÉ!...



ÇA TE DIRAIT DE MONTER?
JE FAIS DES TRUCS DONT
ON CAUSE NULLE PART!...



JE LE VOULDRAIS BIEN MAIS
J'EN AI PAS BEAUCOUP L'AR-
GENT ET PUIS JE BANDE MAL...



TU BANDES MAL, TU RIGO-
LES ? QUAND TU SERAS PASSÉ
ENTRE LES MAINS DE VIVIANE,
TU DEVRAS METTRE DES SLIPS
DEUX TAILLES AU-DESSUS!...





QU'EST-CE QUE TU ATTENDS
POUR TE DÉSHABILLER ?

JE ME DÉSHABILLE PAS...
MAIS JE PAYE, JE PAYE !
MAIS IL FAUT QUE TU
ME FAISE QUELQUE CHO-
SE... POUR TOI C'EST
FACILE...

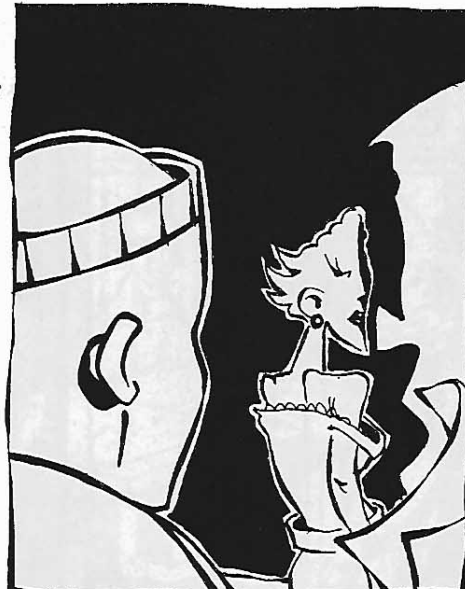


JE VOIS... MONSIEUR EST DU
GENRE PERVERS... MONSIEUR
A DES DESIRS SPÉCIAUX !...

PETIT SALE, VA !



TU PEUX REMPLIR MES PAPIERS
SÉCURITÉ SOCIALE ?... JE PAYE,
JE PAYE COMME SI ON CONÇHE !



BON, BON ! FAIS VOIR TES PA-
PIERS ET ARRÊTE DE RÉPÉTER
10 FOIS LA MÊME CHOSE !...



JE TE GARANTIS PAS QU'IL
N'Y AURA PAS DE FAUTES...
MOI ET L'ORTHOGRAPHE, TU
SAIS...

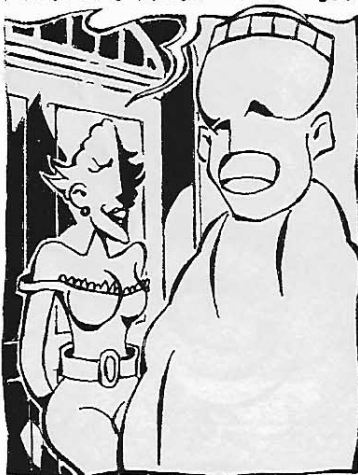


VOILA, C'EST TERMINÉ !... ILS TE
DEMANDENT DE CES TRUCS CES CONS !
ALLEZ, TU ME DOIS RIEN... L'É-
CRITURE C'EST PAS MON BOULOT !



NON, NON ! JE PAYE, JE PAYE !

TCHAO ABDULAH! J'ESPÈ-
RE QUE CA IRA POUR TES
PAPERS... ILS TE SERONT
REVENUS ASSEZ CHER...



ET MERDE LA
FRANCE!!



MERDE LA FRANCE!



MERDE LA FRANCE!



MERDE!!



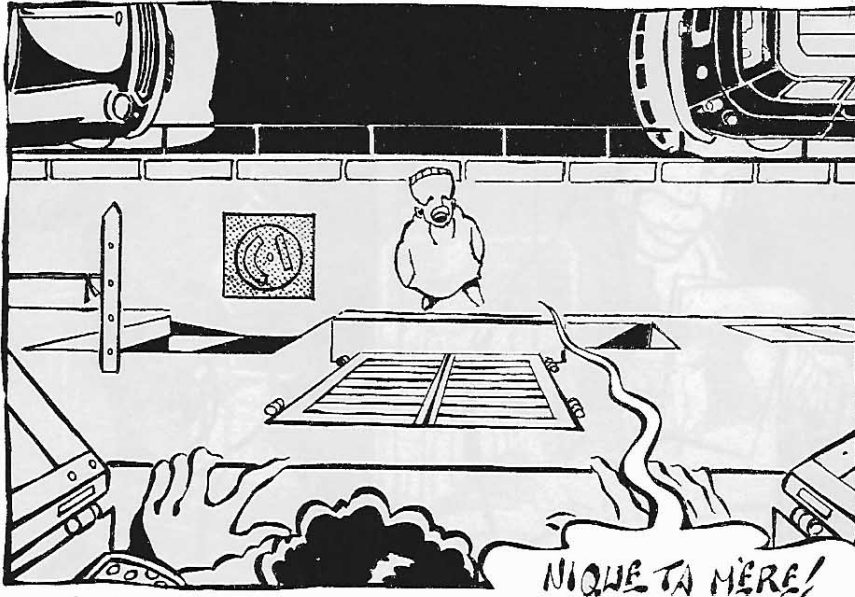
MERDE! MERDE!
MERDE!



C'EST PAS BIENTOT FINI, CE
BORDEL?!

ON PEUT DORMIR,
OUI?? NE ME LEVE
MOI DEMAIN?





NIQUE TA MÈRE!

NIQUE PLUTÔT LA
TIENNE, FUMIER!
ET TIRE-TOI AVANT
QUE JE TÉLÉPHONE
AUX FLICS!

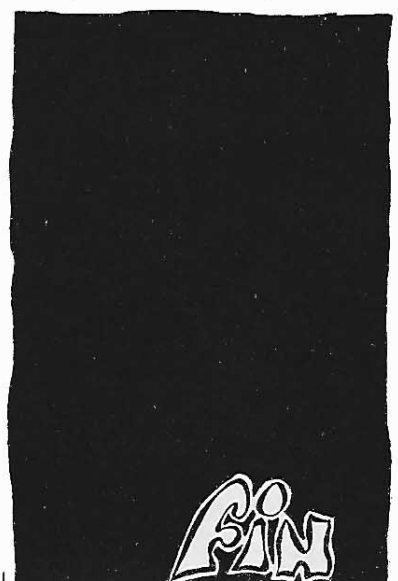


TU VIENS TE COUCHER, MARCEL, IL
EST TARD!

TU AS ENTENDU? IL M'A
DIT: "NIQUE TA MÈRE!"



ON EN REPARLERA DEMAIN...
ALLEZ, ÉTEINS LA LUMIÈ-
RE, J'AI SOMMEIL!

















dans les journaux
au lendemain, entre
l'annonce de la mobilisa-
tion générale et de la guerre
prochaine, un fait divers
racontait qu'un mariage
avait eu lieu en pleine rue
à une voiture sur trois
jeunes gens, puis les
deux jeunes hommes
grèvement blessés par
une balle mortelle dans
la nuit des suites de sa
blessure. L'autre jeune homme
et la jeune fille
hospitalisés en banlieue

parisienne furent tués
dans l'année au cours
d'un bombardement de
hôpital...
mais qu'elle soit le fait
d'un mariage ou d'une
autre cause, la mort de
deux homosexuels, deserteurs
de surcroît, et d'une
jeune fille complice était
loin d'être accidentelle
en l'année 1939.
en Allemagne elle était
systématiquement
organisée au même
moment

Fin
Chronique
retro
-fin-

EMMEL

MADIE FÉE DU LOGIS

MAILLOT DE BAIN POUR NATURISTE TIMIDE

A U mois d'août, vous aimerez sûrement observer une pause dans vos études psycho-socio-historiques des petites culottes. Les journaux de juillet vous ont abreuvé de photos de beaux spécimens humains dans le plus simple appareil, et vous avez rêvé. « Charlie mensuel » va une fois encore au-devant de vos désirs, et Madie-Fée-du-Logis a mis au point spécialement pour vous un maillot de bain en trompe-l'œil. A moins d'être frais, vous allez enfin pouvoir assouvir vos phantasmes sans effaroucher votre pudeur, ni craindre un refroidissement sournois.

FICHE TECHNIQUE

Temps : 2 h.

Prix : 17 F.

Fournitures :

- 1 pelote de coton Ecos'Anny de Anny Blatt, coloris beige rosé.
- 1 pelote de Tiberfurs (imitation fourrure), coloris marron foncé.
- 1 crochet n° 4.
- 1 poignée de morceaux de mousse pour coussins.

Point employé : Maille serrée.

Taille : 38-40.

MONSIEUR

1) CACHE-SEXE

Monter une chaînette de 2 points et couler 2 boucles dans chaque point pendant 3 rangs.

A 2 cm de haut, continuer en coulant seulement une boucle dans chaque point et en augmentant de 1 point de chaque côté pendant 6 rangs.

A 6 cm de haut, augmenter de chaque côté 5 points. Répéter 2 fois pour obtenir 25 mailles.

Enfin, faire 15 augmentations de chaque côté en une fois. (Pour une taille supérieure, augmenter en proportion du tour de hanches un nombre supérieur de mailles à ce niveau.)

Crocheter 3 rangs sur la totalité des mailles.

Puis crocheter 1 rang supplémentaire sur les 23 mailles du centre. Reprenez au rang sui-

vant sur la totalité des mailles. Répéter 2 fois cette opération.

Vous pouvez choisir un cache-sexe plus ou moins couvrant en arrêtant votre ouvrage à 14 cm ou en continuant tout droit jusqu'à la hauteur désirée.

2) SEXE

Monter une chaînette de 21 mailles et former un rond.

Vous pouvez être modeste et former un tube de 16 mailles, ou frimeur en en montant 31. Le travail reste le même.

Continuer sur le nombre de mailles choisi sans augmentation, jusqu'à la longueur désirée. N'exagérez cependant pas trop dans le sens « avantageux », vous pourriez vous prendre les pieds dedans lors de vos gambades sur la plage.

Crocheter un rang de mailles serrées en piquant le crochet dans le rang précédent ou dans les mailles du 3^e rang précédent, selon votre religion.

Continuer dans le rang normal un rang de mailles serrées, puis diminuer le rond en crochétant 2 mailles - 1 maille sautée jusqu'à disparition des mailles et obtention d'un rond parfait.

3) TESTICULE GAUCHE

Monter 5 mailles et former un rond.

Piquer 2 fois le crochet dans chaque maille pendant 2 rangs, puis continuer de même mais en sautant 1 maille toutes les 3 mailles (1 rang).

Puis 1 rang sur toutes les mailles en piquant une seule fois le crochet dans toutes les mailles.

Puis, au lieu de crocheter en rond, revenez en arrière sur les 2/3 du rond en formant un seul point par maille, mais sautez 1 maille (3 mailles crochétées, 1 maille sautée).

4) TESTICULE DROIT

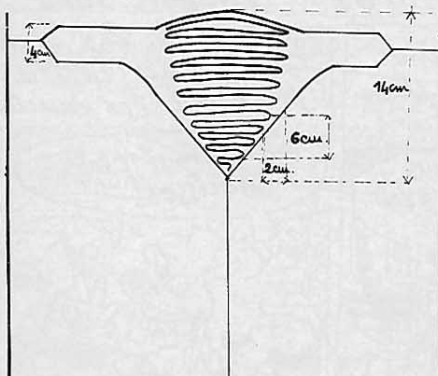
Monter 4 mailles et travailler comme pour le testicule gauche.

Inverser les données si, dans votre cas, c'est le testicule gauche le plus fort.

5) TOISON

A partir de maintenant, vous pouvez ranger votre crochet et ouvrir votre trousse de couture.





Disposez la laine imitation fourrure selon le schéma ci-dessus, et épingler. Fixer à points coulés avec un fil de même couleur.

6) MONTAGE

Arrêter les fils sur tout l'ouvrage.

Faire un rang de mailles serrées tout autour du cache-sexe et resserrer chaque extrémité en sautant 1 maille sur 2.

Bourrer le sexe et les testicules avec les flocons de mousse ; croiser des fils derrière pour qu'ils ne puissent s'échapper. Soyez méticuleux sur ce point. Un mauvais travail aurait un effet désastreux, dont les conséquences ne manquent pas de nous apparaître.

Fixer le sexe et les testicules, une fois mis en forme, par une couture à points croisés à la base du sexe et à la partie supérieure des testicules.

Assujettissez l'ensemble sur la toison du cache-sexe, soit en position fixe, soit à l'aide de boutons-pression.

Laissez libre cours à votre imagination pour les finitions qui vous paraîtront judicieuses.

Reprenez votre crochet et faites une chaînette aux 3 points du triangle qui forme le cache-sexe. Monter autant de mailles qu'il vous en faut pour nouer le cache-sexe autour de vos hanches. Prévoyez une boucle au bout de la chaînette qui passe entre les jambes pour y glisser les deux autres liens.

MADAME

Même travail pour le cache-sexe et pour la toison.

LE SEXE

Monter une chaînette de 15 maille et crocheter 1 (ou 2) rangs de mailles serrées.

Fixer cette bande pliée en deux au niveau qui vous paraît convenable sur la toison.



DÉSIRÉ GOGUENEAU EST UNE VALEUR SÛRE par Charlie Schlingo 80

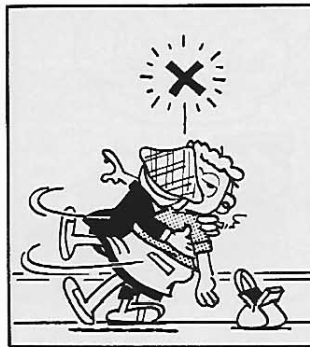


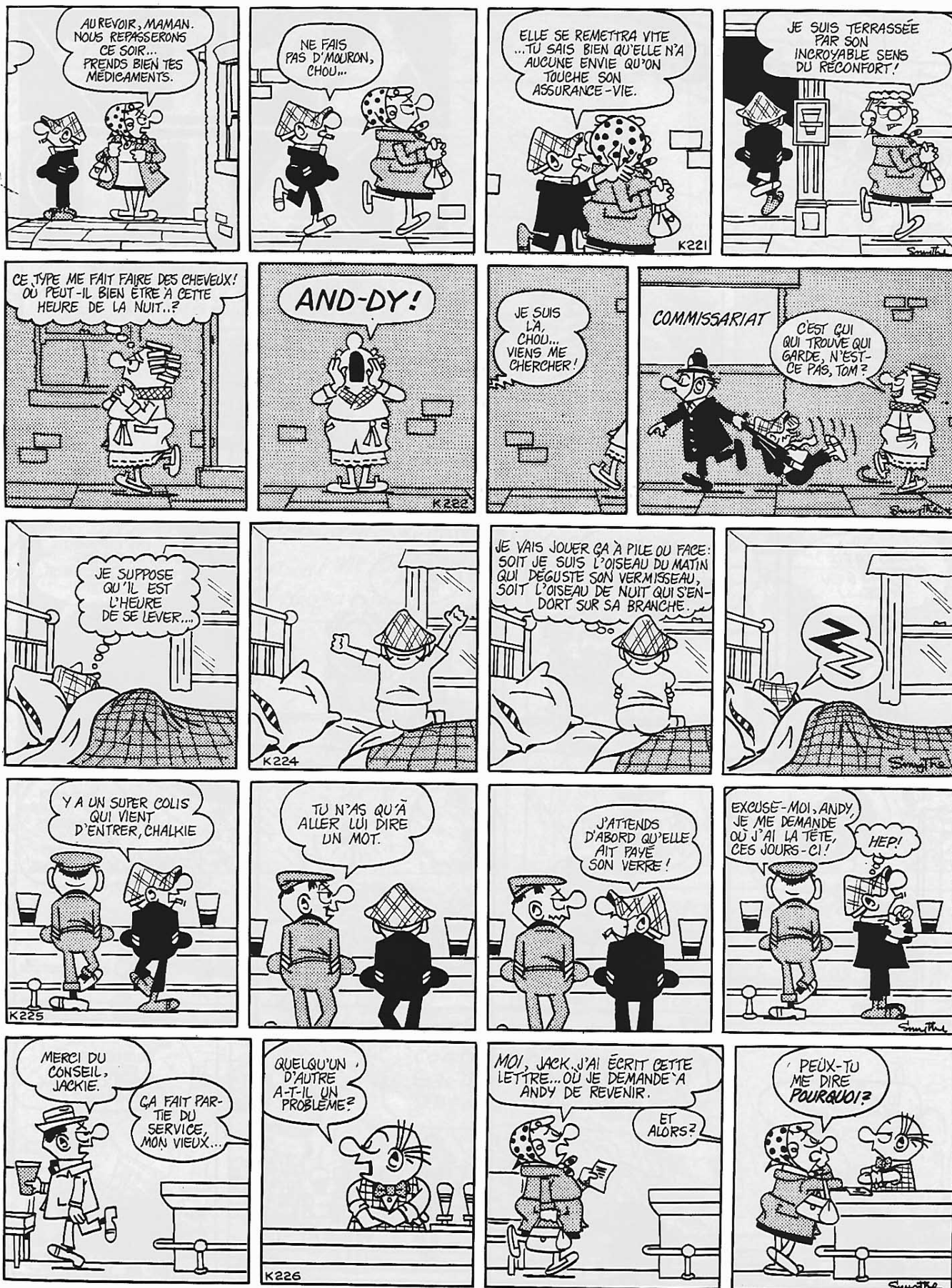




smythe

ANDY
CAPP





LES FACTEURS NE PASSERONT PLUS L'APRÈS-MIDI...



...MAIS ILS PASSENT ENCORE TOUS LES MATINS !

ABONNEZ-VOUS !

Un abonné des Éditions du Square est un **lecteur dorloté** :

- 1) Il reçoit son journal au lit avec son petit déjeuner.
- 2) Il ne rate aucun numéro, bien qu'il ne soit pas toujours facile de se procurer CHARLIE MENSUEL, CHARLIE HEBDO ou HARA KIRI dans certaines localités de France ou à l'étranger.
- 3) Il paie quand même son journal moins cher ! (**5F** CHARLIE HEBDO au lieu de **6F,10F** CHARLIE MENSUEL au lieu de **12F,10F** HARA KIRI au lieu de **12F**).
- 4) Il a droit à 20 % de réduction sur tous les fameux livres des Éditions du Square (plus de 60 fameux titres édités à ce jour et plus de 20 fameuses nouveautés par an). Voir au verso.
- 5) Il reçoit régulièrement des bises d'Odile, le seul ordinateur en jupons à ne jamais tomber en panne.

Bulletin d'abonnement

A découper et à envoyer aux Éditions du Square, 10, rue des Trois Portes, 75005 Paris.

Je veux devenir un lecteur dorloté. Je m'abonne à :

HARA KIRI

- ☐ 6 mois - 6 numéros - **60F**
☐ 1 an - 12 numéros - **120F**

CHARLIE MENSUEL

- ☐ 6 mois - 6 numéros - **65F**
☐ 1 an - 12 numéros - **120F**

CHARLIE HEBDO

- ☐ 6 mois - 26 numéros - **130F**
☐ 1 an - 52 numéros - **250F**

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse complète : _____

Paiement joint par chèque bancaire, C.C.P. 3 volets,
mandat lettre ou T.U.P. à l'ordre des Éditions du Square.

Tarif étranger sur demande

COMMANDEZ DIRECTEMENT TOUS LES LIVRES DES ÉDITIONS DU SQUARE

Vous complétez votre collection et enrichirez votre bibliothèque
d'ouvrages dont la plupart sont devenus introuvables.

ATTENTION !

• **Port gratuit** pour toute
commande égale ou supérieure à 150 F

• **20 % de réduction**
aux abonnés (voir au verso)

BON DE COMMANDE

Cocher la case devant chaque volume choisi ☐ :

SERIE BETE ET MECHANTE

CABU

- ☐ Le journal de Catherine 25 F
- ☐ Le Grand Duduche en vacances 30 F
- ☐ Mon Beauf 30 F
- ☐ Catherine saute au paf 30 F
- ☐ A bas toutes les armées 30 F
- ☐ Les aventures de Madame Pompidou 30 F
- ☐ La France des Beaufs 30 F

AL CAPP

- ☐ L'Il Abner 11 F

CAVANNA

- ☐ Le saviez-vous ? Tome 1 30 F
- ☐ Le saviez-vous ? Tome 2 30 F
- ☐ Et le singe devint con 30 F
- ☐ Où s'arrêtera-t-il ? 20 F
- ☐ Les aventures de Dieu 30 F
- ☐ Les aventures du Petit Jésus 20 F
- ☐ Les aventures de Napoléon 25 F

PROFESSEUR CHORON

- ☐ Les jeux de con 30 F
- ☐ Les fiches bricolage 30 F

COPI

- ☐ Le dernier salon où l'on cause 11 F
- ☐ Et moi, pourquoi j'ai pas une banane ? 30 F
- ☐ Du côté des violés 30 F

DELFEIL DE TON

- ☐ On peut cogner, chef ? 8 F

GÉBÉ

- ☐ Il est fou 30 F
- ☐ Il est trop intellectuel 30 F
- ☐ Reportages 10 F
- ☐ 17 romans photos 17 F
- ☐ Une plume pour Clovis 30 F
- ☐ Qu'est-ce que je fous là ? 30 F
- ☐ Cracher dans l'eau ça fait plus de ronds 20 F

- ☐ L'an 01 30 F

PICHON

- ☐ Qui n'a pas ses petits soucis ? 40 F

REISER

- ☐ La vie au grand air 30 F
- ☐ On vit une époque formidable ! 30 F
- ☐ Mon papa 30 F
- ☐ La vie des bêtes 30 F
- ☐ Ils sont moches 30 F

SOULAS

- ☐ Faut-il vous l'envelopper ? 11 F

WILLEM

- ☐ Terreur aveugle 30 F
- ☐ Les aventures de Tom Blanc 11 F
- ☐ Drame de famille 11 F
- ☐ Jack l'éventreur en vacances 15 F
- ☐ La crise illustrée 18 F
- ☐ Taisez-vous l'ennemi écoute 25 F
- ☐ Romances et mélodrames 20 F
- ☐ Dick Talon heureux comme un con 30 F

WOLINSKI

- ☐ On ne connaît pas notre bonheur 30 F
- ☐ Il ne faut pas rêver 30 F
- ☐ C'est pas normal 30 F
- ☐ Giscard n'est pas drôle 30 F
- ☐ Cactus Joe 20 F
- ☐ C'est dur d'être patron 30 F
- ☐ La vie compliquée de Georges le tueur 30 F

XEXES

- ☐ Si la Sainte Vierge en avait 15 F

BOUQUINS CHARLIE

AUTHEMAN

- ☐ Escalé à Nacaro 30 F

BARBIER

- ☐ Lycéons 45 F

BUZZELLI

- ☐ Zil Zelub 30 F

CREPAX

- ☐ La loi de la pesanteur 30 F

GIBRAT-BERROYER

- ☐ Dossier Goudard 30 F

MUNOZ ET SAMPAYO

- ☐ Alack Sinner 30 F

GOLO - FRANK

- ☐ Ballades pour un voyou 30 F

HUGOT

- ☐ Tous en scène 30 F
- ☐ Le docteur est malpoli 30 F

KURTZMAN

- ☐ C'est la jungle 30 F

PICHARD ET ANDREYON

- ☐ Ceux-là n° 1 30 F
- ☐ Ceux-là n° 2 30 F

PICHARD-FARALDO

- ☐ Les manufacturées 45 F

ROUSSEAU

- ☐ La valse sanglante 35 F

SMYTHE

- ☐ Andy Capp n° 1 30 F
- ☐ Andy Capp n° 2 30 F

VARENNE

- ☐ Ardeur 30 F

COLLECTION B.D.

TARDI - MANCHETTE

- ☐ Griffu 30 F

DIMITRI

- ☐ Le Goulag n° 1 30 F
- ☐ Le Goulag n° 2 30 F

SCHLINGO

- ☐ Gaspation 35 F

WOLINSKI - CHESTER HIMES

- ☐ La Reine des pommes 30 F

HUBERT-IMBART

- ☐ Le polar de renard 30 F

OUVRAGES SUPER LUXE

Voir encart

HORS SÉRIE

REISER

- ☐ Vive les femmes 30 F
- ☐ Vive les vacances 30 F
- ☐ Phantasmes 36 F

WOLINSKI

- ☐ Mon corps est à elles 30 F
- ☐ A bas l'amour copain 33 F

CARALI

- ☐ L'amalgame 40 F
- ☐ Docteur Tut-Tut 25 F

KANE - GOULART

- ☐ Star Hawks 20 F

TACHAN

- ☐ Chansons illustrées 50 F

☐ Je suis abonné à l'une des publications des éditions du Square et j'applique ma réduction de 20 %. Voici ma dernière étiquette adresse.

☐ Je ne suis pas abonné.

NOM ET PRÉNOM

ADRESSE COMPLÈTE

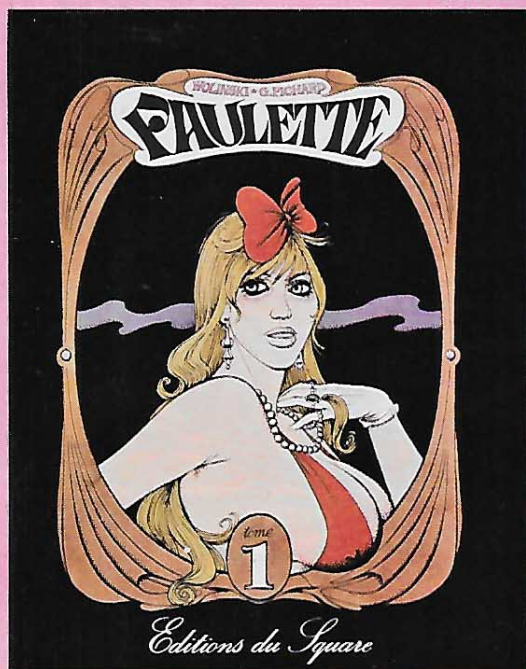
Paiement joint par chèque bancaire, CCP trois volets, mandat lettre ou T.U.P. à l'ordre des éditions du Square.

* Si votre commande est inférieure à 150 F, merci de rajouter 3 F par livre commandé pour participation aux frais de port.

Envoyez ce bon de commande, avec votre paiement, à l'adresse suivante :
ÉDITIONS DU SQUARE, 10 RUE DES TROIS PORTES - 75005 PARIS

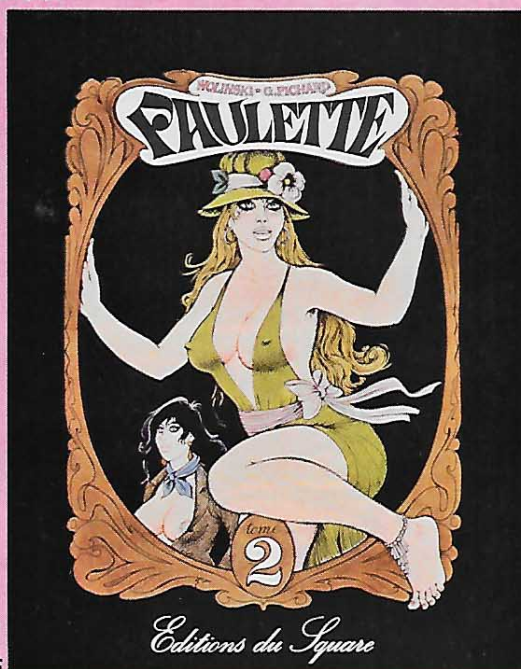
Les Editions du Square présentent les quatre premiers ouvrages d'une collection de luxe à tirage limité

Chaque volume de cette collection de luxe de grand format (23,5 x 30,5cm) est broché dans un fort carton épais, cousu et tranchefilé, présenté dans une couverture en couleur à dos carré avec mors et pelliculée.



◀ PICHARD ET
WOLINSKI
Paulette tome 1 - 95 F

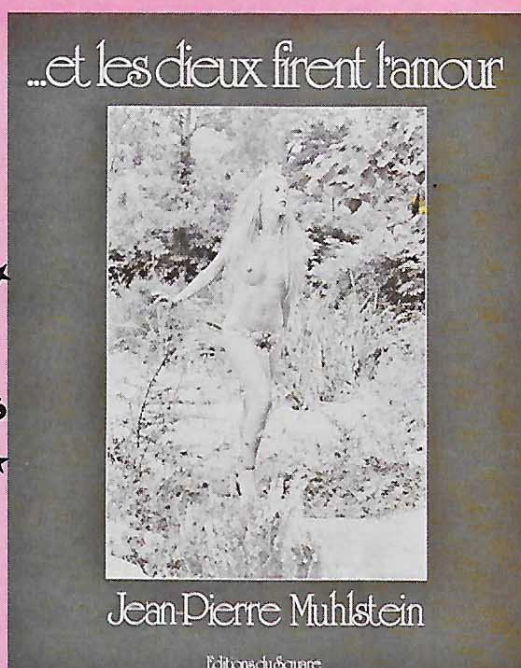
PICHARD ET
WOLINSKI ▶
Paulette tome 2 - 95 F



◀ CREPAX
Emmanuelle - 95 F

MUHLSTEIN ▶
Et les dieux
firent l'amour - 120 F

ATTENTION!
Offre spéciale audos



OFFRE SPECIALE



Pour l'achat groupé
de ces quatre premiers ouvrages
de la collection de luxe,
commandés directement, vous paierez seulement :

283 F

... au lieu de 405 F, soit une économie de 122 F
+ frais de port : 16,25 F



BON DE COMMANDE

Envoyez-moi, à l'adresse indiquée ci-dessous, les 2 tomes de Paulette par Pichard et Wolinski + Emmanuelle par Guido Crépax + Et les dieux firent l'amour par Mühlstein, en édition de luxe, au prix spécial de 283 F (+ 16,25 F de port) les 4 volumes, ou chaque volume séparé au prix normal sans frais de port.

Nom Prénom

Adresse complète

Détail de la commande

Paiement joint par chèque bancaire. C.C.P. 3 volets ou mandat-lettre à l'ordre des Editions du Square.

ÉDITIONS DU SQUARE, 10 RUE DES 3 PORTES, 75005 PARIS

Offre valable pour la France métropolitaine seulement. Pour l'étranger, rajouter 15 F de participation en plus des frais de port et d'emballage normaux. Votre commande vous parviendra par train/bateau.



MODE D'EMPLOI

LIVRES POUR ENFANTS

POUR ceux qui aiment les histoires d'animaux : *Sauterelle et la Soupe à la souris*, d'Arnold Lobel (Ecole des Loisirs), sont deux petits livres carrés, couleur automne, à lire à voix basse en riant sous l'édredon. *Le Tétard mystérieux*, de Steven Kellog (Lotus), c'est l'histoire de la petite bête qui devient grosse : on peut bien rêver, où alors on demande à papa de nous acheter un chien. *Géraldine, la souris-musique*, de Léo Lionni (Ecole des Loisirs), semble dessiné avec du gruyère, les souris ont de gros yeux et de grandes dents. *Sous le plancher*, de Cécile Loeb (La Farandole), pas trop bien mis en images par Anne Türk, pose un problème : qu'est-ce qu'on va bien pouvoir faire de tous ces cochons d'Inde ? *Je te dis que tu es un ours*, du tchèque Janosch (Lotus), donne de bonnes idées pour se moquer gentiment des parents. *Si les souris volaient*, de John Cameron (Casterman), est très nettement dirigé contre les chats. Mais c'est si drôle ! Et puis ce n'est pas vrai...

Pour ceux qui aiment les images nostalgiques : Louis-Maurice Boutet de Monvel (1851-1913) a illustré *Chansons de France* et *le Corbeau et le Renard*. L'Ecole des Loisirs a fait des fac-similés de ces albums. Pareil pour *Brun l'ours*, du délicieux Samivel (1939), et pour *le Joueur de pipeau d'Hamelin*, du poète Robert Browning, délicatement illustré par Kate Greenaway en 1888. Volez, grands-mères...

Pour ceux qui ont déjà de la conscience sociale : *Grégoire et la grande cité*, de J.-P. Serrenne, avec des dessins au trait de Sylvia Maddonni (La Farandole), raconte les déboires d'un jeune garçon qui... mais vous avez compris. *La Révolte du petit train*, texte de Ghislaine Maramée, images de Martin Berthommier (Tapis volant), peut se passer en Ardèche, et fait la nique aux bureaucrates giscardiens de la SNCF. *L'Immeuble qui pêchait*, texte d'Evelyne Passegand, images (en noir quand c'est triste, en couleurs quand c'est gai) de Peter Kratzer (La Farandole), nous apprend comment un HLM peut devenir communau-

taire et écologique. On s'y met tous ! *La Grosse Patate* de Susie Morgenstern (Léo Faure), suit la croissance d'une petite fille un peu grosse qui devient une jeune fille trop grosse ; de beaux tableaux en couleurs vives et naïves, la moralité : s'assumer. Et pour les tout petits, les aventures immobiles de Canicule et Sibérie, créées par Caroline Dillard chez Casterman. Un frère et une sœur aux cheveux de foin, qui ont maille à partir avec *le Chat* et leur imagination (*Chaud et Froid*). Mignon comme tout.

Pour ceux qui se lassent pas de Maurice Sendak : *le Griffon et le petit chanoine* illustre un texte de Frank R. Stockton, né en 1834. La grosse bête n'est pas méchante, et le trait est à la Gourmelin rehaussé de pastels. *Turlututu chapeau pointu !* a été écrit par le maître lui-même, c'est l'histoire de Jennie la petite chienne ébouriffée, qui un jour fourre « tout ce qu'il faut » dans un grand sac de cuir noir, et s'en va. Il lui en arrive, des aventures, avant de faire du théâtre ! C'est époustoufflant de drôlerie et de dessin fait « vieilles gravures » plus vraies que

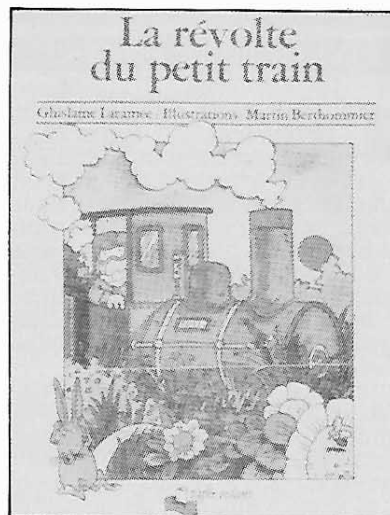
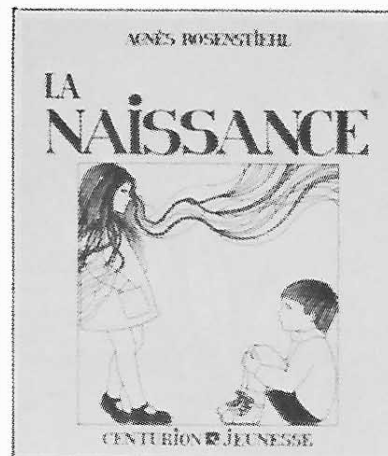


les vraies. *Que faites-vous cher ami ?* et *Que dites-vous cher ami ?* sont d'insidieux manuels de bonne conduite imaginé par Seysyle Joslin. C'est du propre ! Mais comme les réponses tombent toujours à côté des questions, on se marre ! Le tout est bien sûr édité à l'Ecole des Loisirs.

Pour ceux qui se piquent d'esthétique (mais ça fait pas mal) : les Couleurs de mon enfance permettent à l'ami Jean-Hugues Malineau de faire illustrer ses petits poèmes prosés doux-amers à Sylvie Selig (Ecole des Loisirs). *L'Oubli de Noé* permet à Henri Galeron de peindre avec sa somptuosité surréaliste habituelle tous les animaux composites qui se sont noyés lors du déluge parce que ce salaud de Noé n'a pas voulu les embarquer. C'est à cause de ça qu'on ne les rencontre plus au coin de la rue. Dommage ! (Harlin Quist) *Et le jour suivant...* permet à Mitsumasa Anno de continuer à faire voyager le petit cavalier de *Ce*

jour-là..., plus dans les villages cette fois, mais dans une magnifique ville composite où se télescopent tous les pays et toutes les époques. Quel sens du réalisme docu ! Et quel sens du petit détail incongru ! (Ecole des Loisirs).

Pour ceux qui sont graves avant l'âge où ça vous prend d'ordinaire. Casterman, qui aime rien tant qu'instruire les petits et les moyens, a donné l'occasion à Annie et Michel Politzer de faire trois albums du genre documentaire romancé : *la Colline creuse* (les découvertes archéologiques d'une bande de galopins), *les Mousses de Kernoc'h* (la vie dans un port de pêche au début du siècle), et *les Tournois du chevalier Huon* (sur le Moyen Âge : c'est ici que les dessins sont les plus beaux). Il y a quand même beaucoup de texte, c'est pour les studieux. Autre nouvelle série Casterman : Musée en Herbe, avec trois titres : *Masques et Mas-carades*, *Il était une fois Leo-*



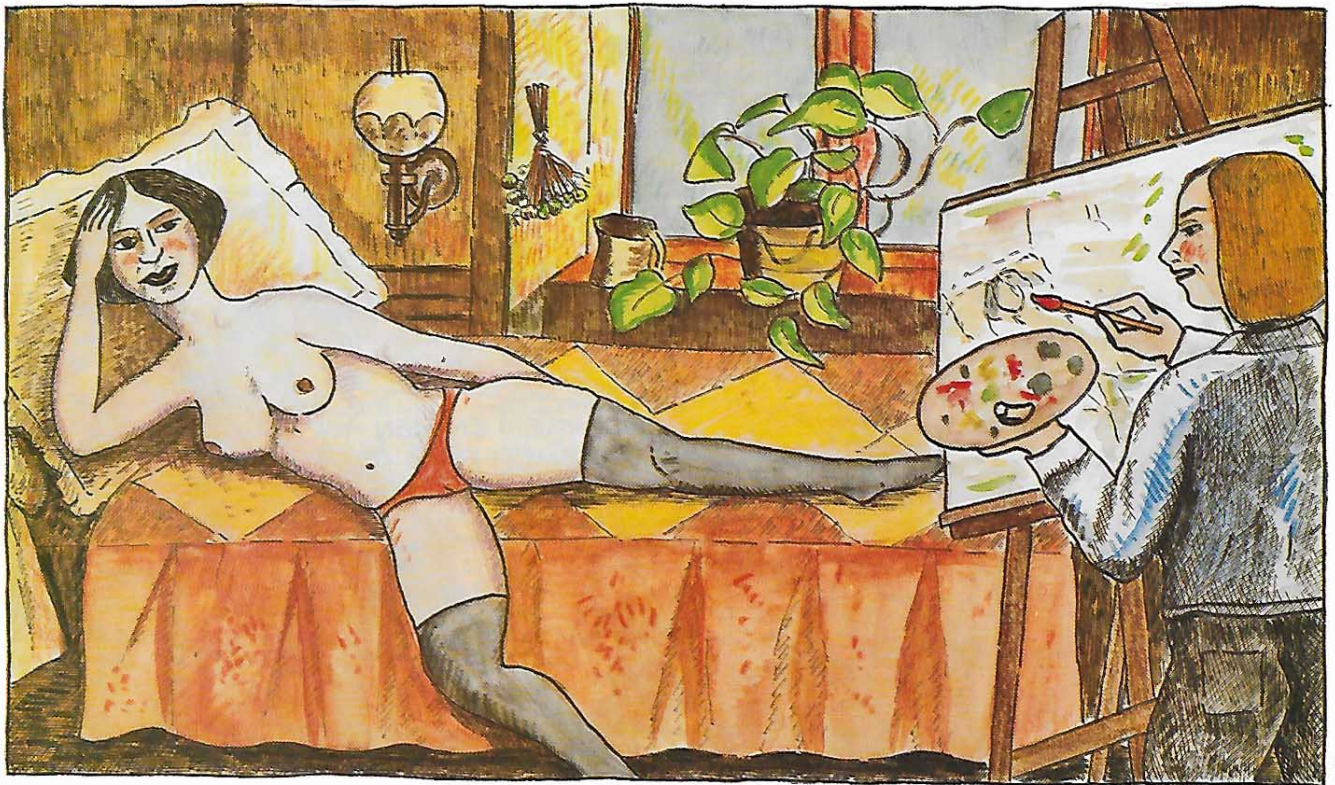
nard de Vinci et Sacré Dragon ! (sur les monstres à travers l'imaginaire et la culture), Des tas de dessins, de photos, de reproductions. Enfin, d'Agnès Rosenstiehl, qui fait de beaux dessins au trait, gracieux et stylisés, *la Naissance* (classique) et *la Séparation* (déjà moins). Tout un programme, sans doute pas tenu très profond, mais il faut un début à tout. C'est en Centurion-Jeunesse.

Andrevon

Les Privautés du fig. Montmartre

ANNETTE TATELOUX

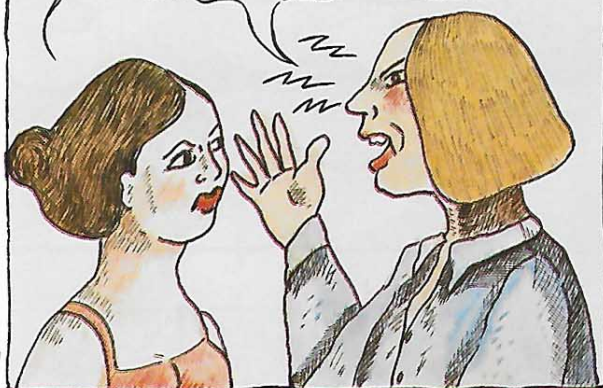






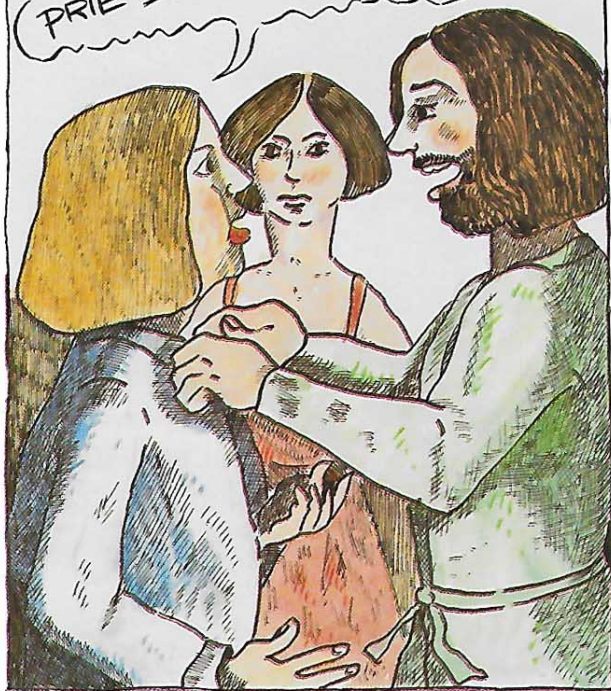
C'EST COUPEVENT, JE L'HÉBERGE.
IL FAIT DE LA B.D., IL EST VACHE-
MENT INTÉRESSANT COMME MEC!

DE LA B.D., DES HISTOIRES
DE COW-BOYS, QUOI ! IL
REPEINT PAS AUSSI LES
CHIOTTES, DES FOIS ?



DIS DONC, MIRLIFLORE, T'AS
FINI DE PIAILLER AVEC TA
VOIX DE FAUSSET !

MONSIEUR, JE VOUS
PRIE DE ME LÂCHER...

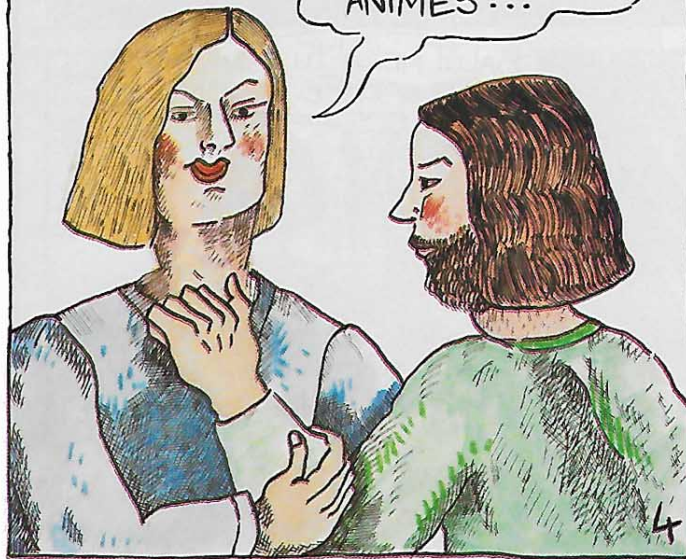


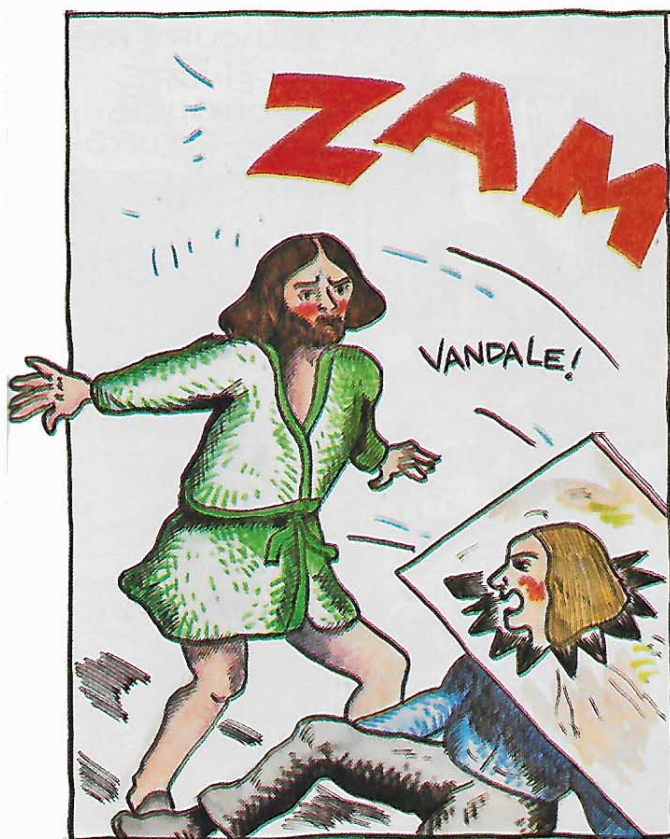
JE T'AI DÉJÀ DIT QUE
JE NE VOULAIS VOIR
PERSONNE ICI QUAND
JE TRAVAILLE !

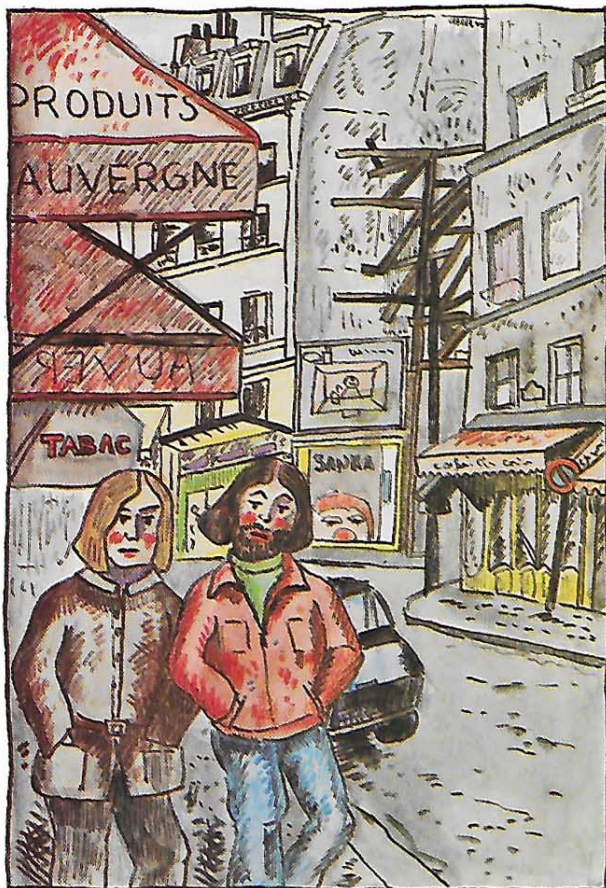
OH, ÉCOUTE,
RENAUD, TU ES
IMPOSSIBLE !
JE SUIS CHEZ
MOI, JE REÇOIS
QUI JE VEUX !



JE N'AI PAS L'HABITUDE DE ME
COLLETER AVEC DES GENS QUI
FONT DES PETITS DESSINS
ANIMÉS ...





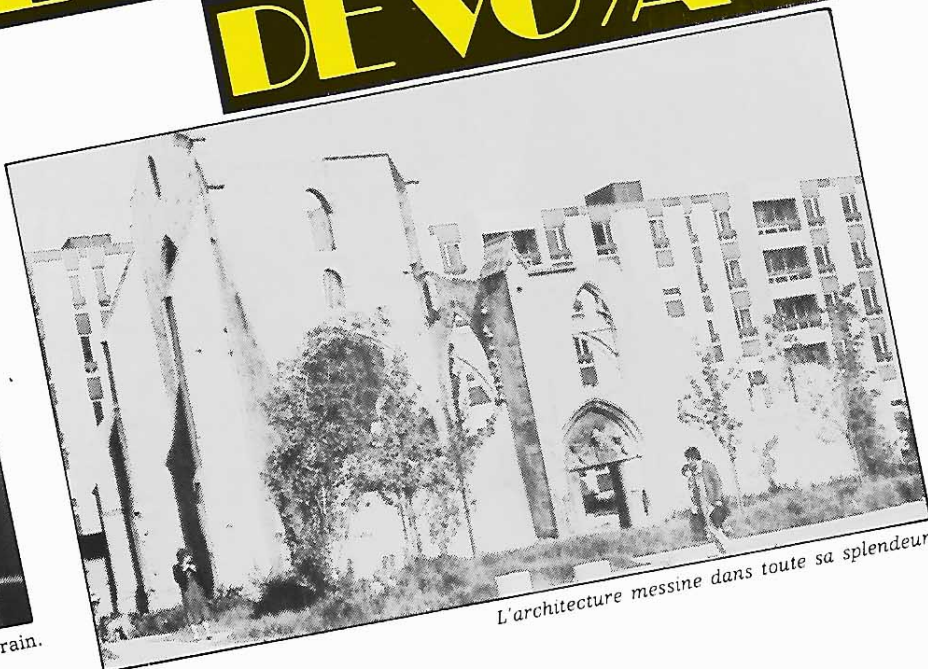


CARNETS

DE VOYAGE



Tavernier sabotant le Républicain Lorrain.



L'architecture messine dans toute sa splendeur.



Dorémieux lisant un manuscrit.

METZ

CEST devenu un pèlerinage annuel, à la fin du printemps. Le Festival international de S-F de Metz, organisé par Philippe R. Hupp, est à peu près la seule manifestation dans ce genre qui bénéficie d'une organisation sérieuse. C'était d'autant plus évident cette année, la cinquième, que Hupp et ses camarades n'avaient qu'un budget

réduit pour monter leur truc. On se s'est guère rendu compte de la différence tant ils avaient bien su jongler avec les difficultés.

A part le rassemblement de professionnels, Metz n'est pas envahi par les traditionnels habitués des conventions. Peu de fans, peu de public, sauf celui des films, principale attraction pour les Messins. Faut dire qu'ils étaient gâtés, cette année ; pour ma part, chaque fois que j'en ai vu un, j'ai pris mon pied, et c'est la première fois que ça arrive dans un festival. Y avait *Animal Farm*, du duo bien connu Halas & Batchelor (consultez votre Rivoire et Carret habituel), d'après Orwell. Génial en tout point, sauf que la fin optimiste n'est pas d'Orwell et fout un peu le truc par terre. *La Mort en direct*, de Tavernier, prouve qu'on peut faire de la bonne S-F au cinéma pour pas trop cher. Dans un débat, je me fis jeter pour avoir dit que les cinéastes mettent d'autant plus d'« effets spéciaux » (dans leurs films de S-F) que leur cervelle manque d'idées. Et pourtant, nul ne put apporter la preuve du contraire. Passons.

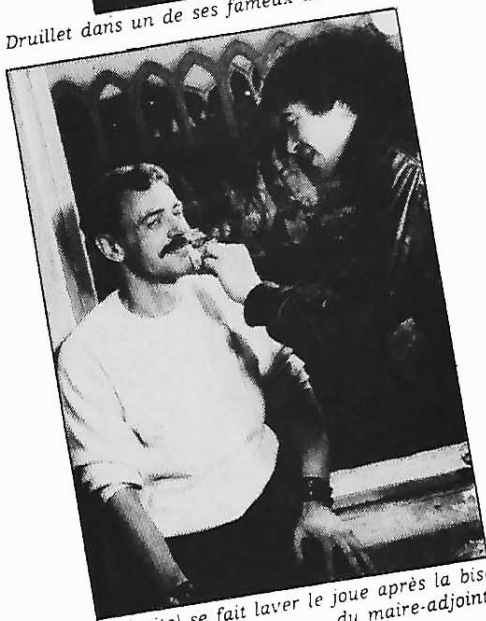
Les Chiens, d'Alain Jessua, sur un script de Ruellan, vous connaissez. Carré, net, grand public efficace et intelligent, y a tout, rien à dire. Sauf qu'en

sortant on va étrangler son clébard. *C'était demain* de Nicholas Meyer est très agréable, c'est H. G. Wells qui poursuit Jack l'Eventreur qui lui a piqué sa machine à remonter le temps. Bon départ, et ça tient le coup. *Ces garçons qui venaient du Brésil*, de Franklin Shaffner d'après Ira Levin, permet à Gregory Peck un de ses rôles les plus étonnants. Quant à *Buck Rogers au XXV^e siècle*, parodie hilarante de Daniel Haller, elle fit rire tous les ennemis du ciné de la S-F bidon façon *Galactica-Star Wars*-et-autres-effets-spéciaux-à-deux-ronds. C'était la même chose en tellement con que la seule explication possible est la suivante : Haller, producteur de *Galactica*, s'est rendu compte à quel point il était nul. Il eut alors l'idée de réaliser la parodie de son propre film. Le résultat est super : on n'est pas prêt d'oublier le « bilibilibilip » du robot niais de service, comme les S-F-Movies américains sont remplis.

Il y avait du beau monde. Je ne citerai pas tout le monde. La nouveauté, c'était John Varley, qui a fait en un an une entrée spectaculaire au firmament des auteurs adulés. Il était aussi perdu dans la foule que Charles Duits, écrivain secret et méconnu par ses compatriotes, et dont le chef-d'œuvre



Druillet dans un de ses fameux accès de mélancolie.



Berthelot (à droite) se fait laver le joué après la bise du maire-adjoint.



Pelot vient de vendre un exemplaire de son livre.

Ptah Otep vient de reparaître chez Denoël.

A côté d'eux, Harlan Ellison, tout frétilant, se faisait remarquer comme à son habitude et se déclarait prêt à sauter la première nana à sa portée parce qu'il n'avait pu baiser depuis au moins une semaine. On le comprend. Y avait aussi John Brunner, Robert Sheckley et Robert Silverberg, dont on ne dira jamais assez qu'il est un des meilleurs auteurs américains, et qui n'est vraiment reconnu à sa juste valeur que par le public français (qui semble se faire une spécialité de ça, étant donné que le public US est totalement abruti par les *Starrekeries* et autres *Perryrhodâneries*).

Côté français, on notait Alain Dorémieux, qui va reprendre *Fiction* après des années d'absence ; on notait pour la première fois un nouvel auteur remarqué, Francis Berthelot, dont *la Lune noire d'Orion* (Calmann-Lévy) obtenait le Graouilly d'Or du roman de S-F français (pour l'étranger, c'était Michael Coney, pour les *Crocs et les griffes*, chez Casterman). J'ai pas lu le Berthelot, mais tout le monde m'a dit que c'était le genre pédé un peu macho. Et puis y avait Pierre Pelot, qui habite tellement à l'Est que je me demande si c'est pas de l'autre côté du rideau de fer, et dont les six derniers romans seront sortis cette semaine. Et ils seront bons, le con.

Daniel Riche, ancien successeur de Dorémieux qui lui succède avant que ça ne ressaute un tour, se promenait, désabusé, avec Pierre Giuliani, qui représentait la nouvelle S-F française, B. Blanc ne s'étant pas réveillé avant midi.

Attachée de presse du festival, Joëlle Wintrebert venait de publier son premier roman, *les Olympiades truquées* (Kesselring), le livre qu'il faut avoir lu avant d'aller boycotter les jeux de Moscou.

On vit aussi Patrice Duvic, qui a fait des débuts remarqués avec deux romans, *Naissez, nous ferons le reste* (Presses-Pocket) et *Poisson-pilote* (Denoël). Maxime Benoît-Jeannin, venu de Bruxelles, disait du bien de son dernier roman, *L'Adieu des industriels* (Kesselring), et pour cause : il lui avait donné du mal.

Hupp a fait de son festival une convention à l'américaine, centrée dans un seul lieu, qui comprend le Sofitel local, où y a de la place, et les cinémas d'à

côté, les signatures étant réalisées dans les couloirs menant de l'un aux autres. Cela permet de flâner et de toujours trouver quelqu'un.

Metz, ville assez sinistre si l'on ne prend pas le temps de regarder ce qu'il y a de bien, offre des quartiers qui sont de la S-F en volume, où l'on voit des ruines rafistolées dans les cours des HLM et de façades ravallées sur des immeubles neufs. Si l'inexistence architecturale existe quelque part dans le monde, c'est à Metz. C'est tellement nul et crétin que c'en devient sublime : on déambule comme à Hollywood entre les décors truqués de films jamais tournés, mais dans lesquels les gens vivent leur rôle, sans spectateurs.

La phrase du dessus est pas mal, je me demande où je vais chercher des trucs pareils sans avoir bu.

Avec l'ami Pelot, on va bouffer dans un troquet populeux où l'on mange comme des ouvriers de Zola avec de la musique d'accordéon et des vanes de bar à friture. Chaque personne présente est un personnage, chaque réplique un poème. Pelot emmagasine, il nous ressortira ça dans deux-trois ans. Pelot m'oblige à lire un livre d'Erskine Caldwell, unique trou qu'il ait trouvé dans ma culture immense et définitive. Effectivement, c'était un trou, je vais acheter tous les autres. Il a fallu que je vienne à Metz voir de la S-F pour découvrir *la Route au tabac* (chez Folio par exemple), moi qui ne fume plus depuis dix ans. Ne soyez pas con comme moi, lisez-le tout de suite.

Y avait aussi Robert Fripp, mais impossible d'entrer ; je suis pas le genre journaliste acharné, je me laisse balloter, c'est comme ça que les choses les plus passionnantes arrivent... ou pas. C'était pas un jour avec. Ah, dur travail pour les chroniqueurs ; faut causer même quand on n'a pas l'appât de l'événementiel. A la TV, ils sont passés maîtres dans le genre, ils causent en camouflant l'événementiel lui-même. J'ai des progrès à faire.

On passait aussi, parmi les films, *Goldorak*. Plus loin, on entendait Los Gonococos dans *Goldoraque lou Larzem*. Je vous le dis : à Metz, la S-F est pas dans les livres et les films, elle est dans la vie. En vrai.

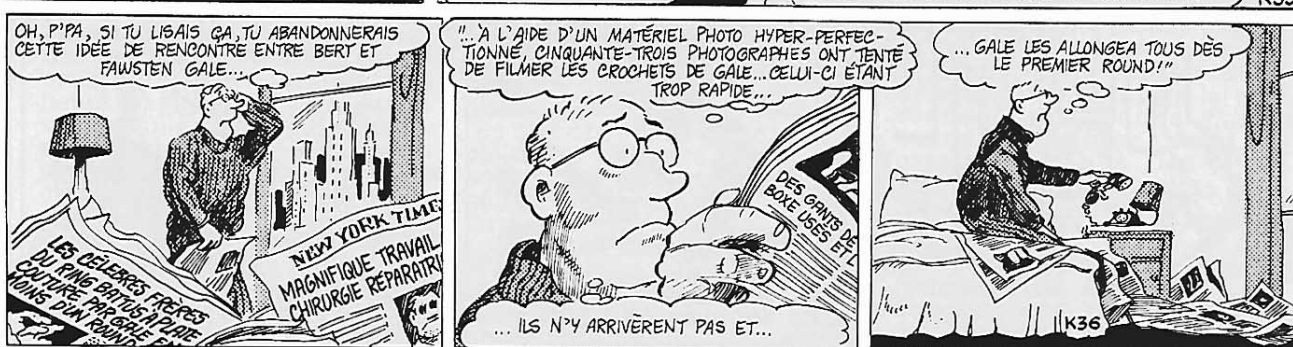
Théophraste Epistolier
Photos : Christine Poutout

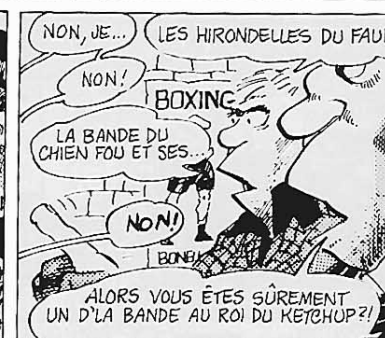
FOSDYKE

SAGA

bill

tidy







PETIT DICO DE LA S.F.

DAREDEVIL : Héros de comic dont le nom peut être approximativement traduit par « casse-cou ». En réalité, il existe deux personnages de ce nom, le premier complètement oublié aujourd'hui, ayant « vécu » entre 1940 et 1950 ; c'était un personnage stéréotypé, qui se battait avec un boomerang et combattit le nazisme, puis un méchant appelé La Griffa.

Daredevil deuxième du nom fut créé en 1964 pour le Marvel Comics Group, par l'inévitable Stan Lee (texte) et Bill Everett (dessin). La particularité de Daredevil est d'être, sinon le seul (un certain docteur Mid-Nite, *sic*, l'avait précédé), du moins l'un des très rares super-héros aveugles. La genèse de son personnage et de ses pouvoirs est ainsi racontée dans l'épisode consacré à sa première apparition... Matt Murdock est un jeune étudiant, fils du boxeur Battling Murdock, qui eut autrefois son heure de gloire. Un jour, il veut sauver un aveugle qui, traversant la rue, va se faire renverser par un camion ; voulant éviter les deux hommes, celui-ci percute un mur et sa cargaison se répand ; elle était composée de produits radioactifs qui aveuglent le jeune homme. Lorsque Matt sort de l'hôpital, il constate que la radioactivité

absorbée a produit une contrepartie à sa cécité : il est maintenant doté d'une sorte de sonar semblable à celui de la chauve-souris. Comme d'autre part son père avait tenu à ce qu'il suive un entraînement sportif intense, Matt pourra devenir un combattant du crime acceptable autant qu'original dès lors que le vieux boxeur, ayant refusé de perdre un combat truqué pour ne pas faire honte à son fils, aura été abattu par des gangsters.

Cet ancrage psycho-social est très caractéristique de la « deuxième génération » des héros de comics : ce ne sont plus de simples silhouettes costumées dont la vie civile n'est qu'un vague stéréotype (Clark Kent-Superman est journaliste, Batman... milliardaire), mais des hommes placés dans des conditions particulières, et qui vivent avec force conflits moraux et sentimentaux leur lutte contre le crime. Cette plongée dans la quotidienneté permet aussi d'aborder (timidement) les problèmes sociaux-politiques de notre temps. Cet acquis, qui est à porter au bénéfice de ce créateur protéiforme qu'est Stan Lee, l'Araignée en est bien sûr l'exemple le plus achevé. Mais Daredevil n'en est pas loin, dont l'existence civile est presque aussi importante que sa vie secrète

puisque, ayant pu faire des études malgré sa cécité, Matt Murdock est avocat. Cela lui permet d'être en contact de façon réaliste avec le crime sous toutes ses formes (Mafia, politiciens véreux, trafiquants, braqueurs eux aussi « en costume »), et d'être entouré de personnages de tous les jours, notamment son collègue et futur attorney Foggy Nelson, qui n'est pas à l'abri de la lâcheté et de la corruption – mais aussi sa fiancée Karen, puis la belle espionne russe Natasha.

De nombreux scénaristes et des dessinateurs encore plus nombreux se sont succédés au chevet de notre aveugle bondissant, dont le collant rouge au masque facial orné de deux petites cornes est bien connu de tous. Pour le texte, citons Roy Thomas et Gerry Conway. Pour le dessin, c'est Wallace Wood qui lui trouva son costume définitif (le premier était jaune et rouge), à qui succéda John Romita. Mais c'est Gene Colan (encré par Tom Palmer ou Cy Shores) qui lui donnera sa stature définitive, avec une mise en page très dynamique, aux perspectives tourmentées, et avec un usage systématique de la « pleine page », ce qui est rare dans les comics, à moins de s'appeler Neal Adams. Colan gardera le personnage une bonne demi-douzaine d'années, avant de passer la main à Don Heck, Bob Brown et d'autres, qui n'ont jamais retrouvé la patte du maître.

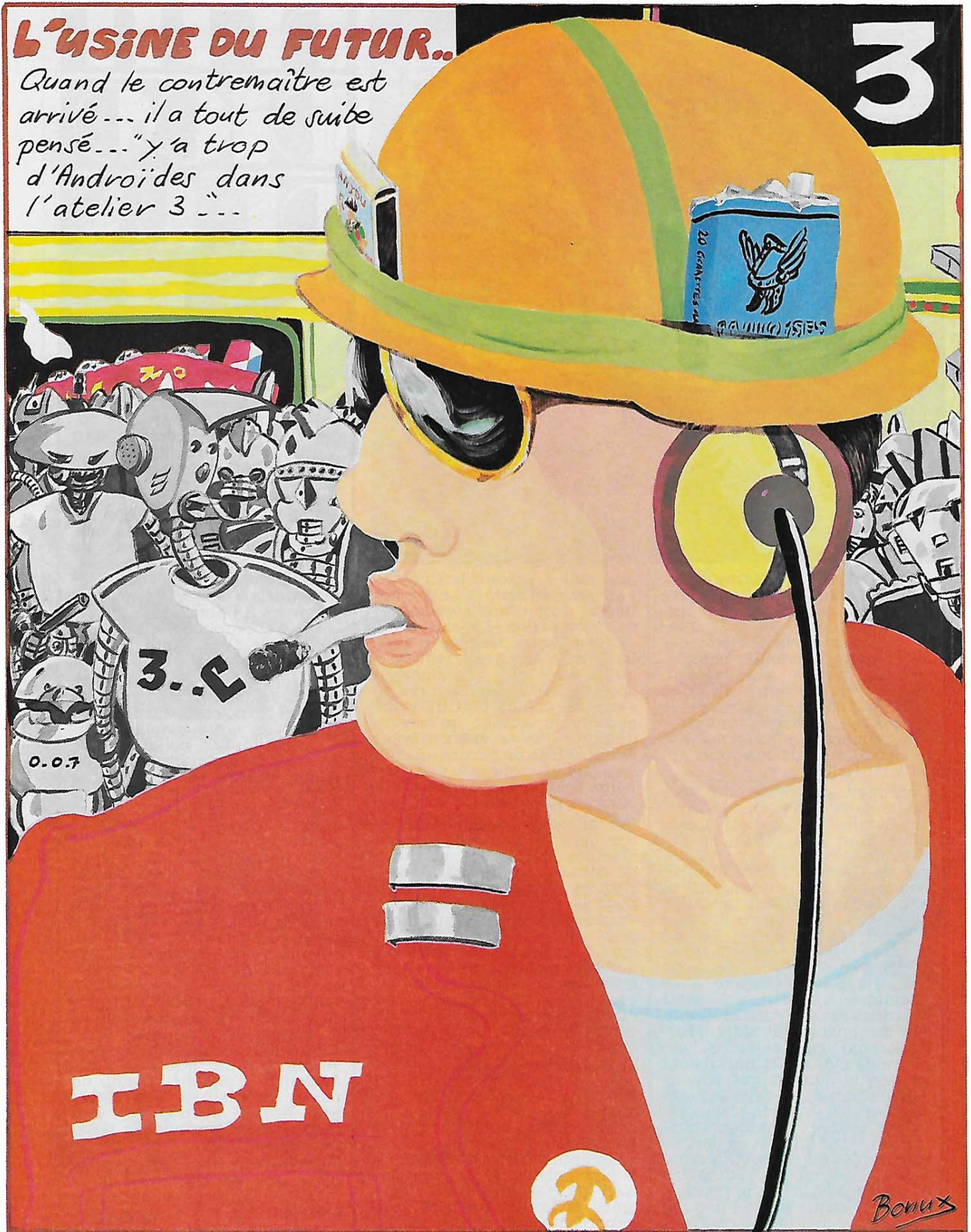
On peut lire en France les aventures de Daredevil dans *Strange*, aux imperturbables éditions Lug.

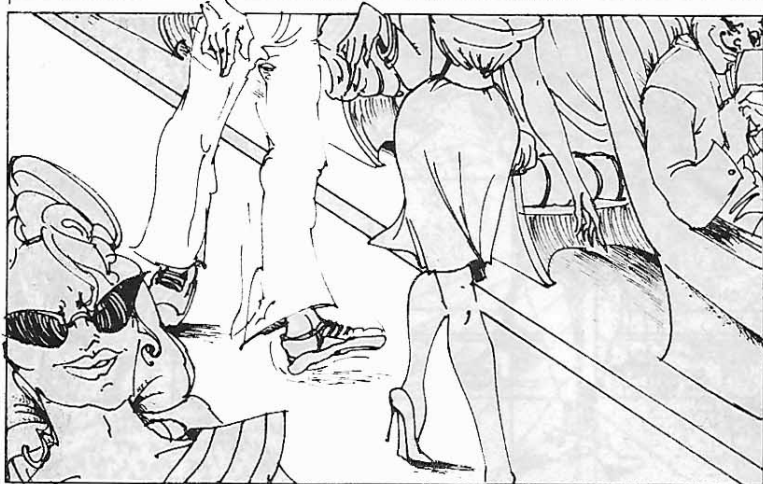
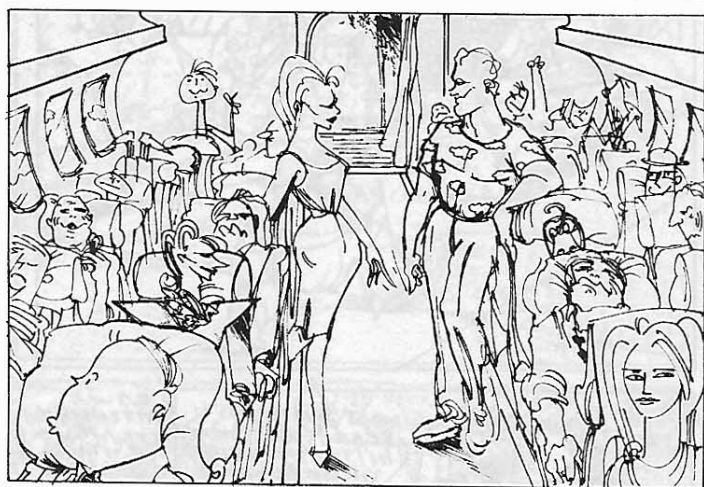
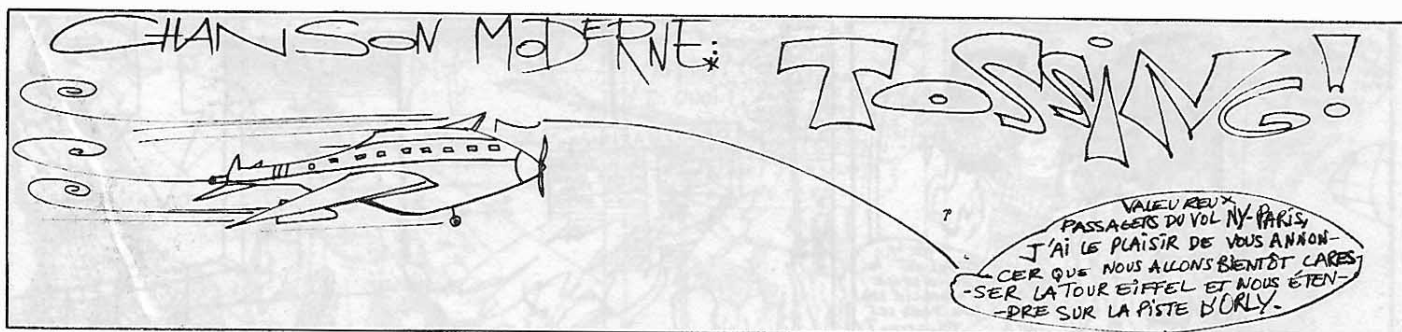
Andrevon

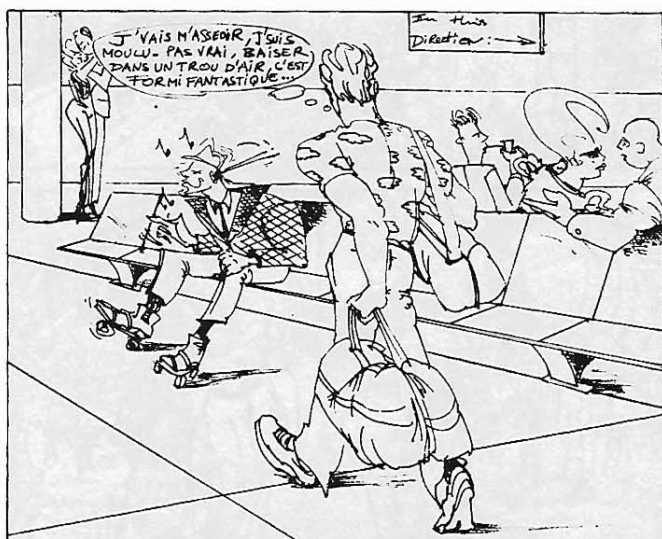
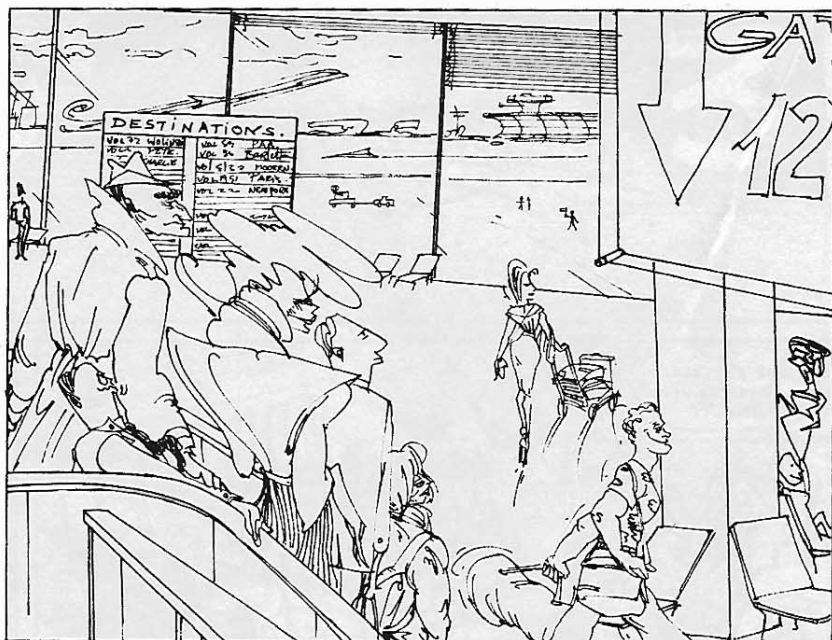
L'USINE DU FUTUR..

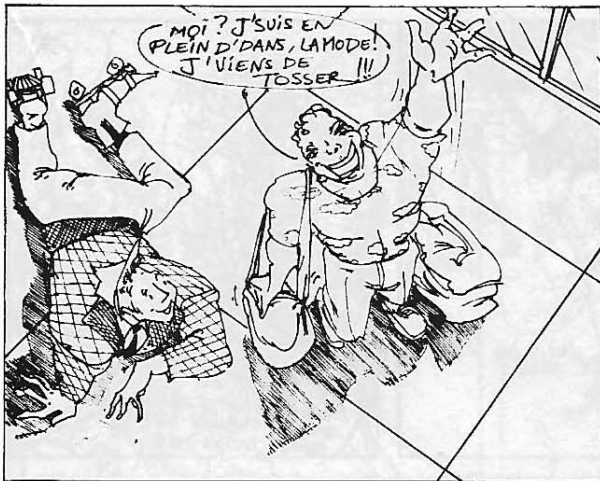
Quand le contremaître est arrivé... il a tout de suite pensé... "y'a trop d'Androïdes dans l'atelier 3..."

3





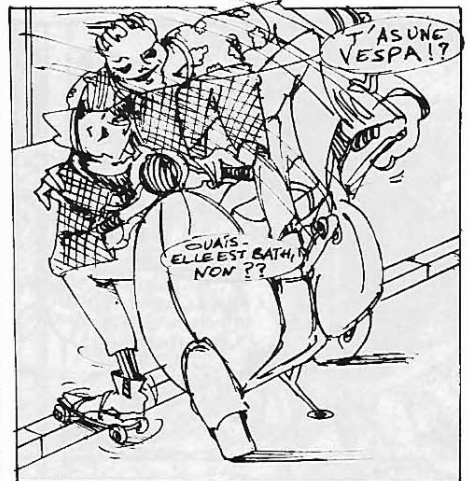




MOI ? J'SUIS EN
PLEIN D'DANS, LA MODE !
J'VIENS DE
TOSSER !!!

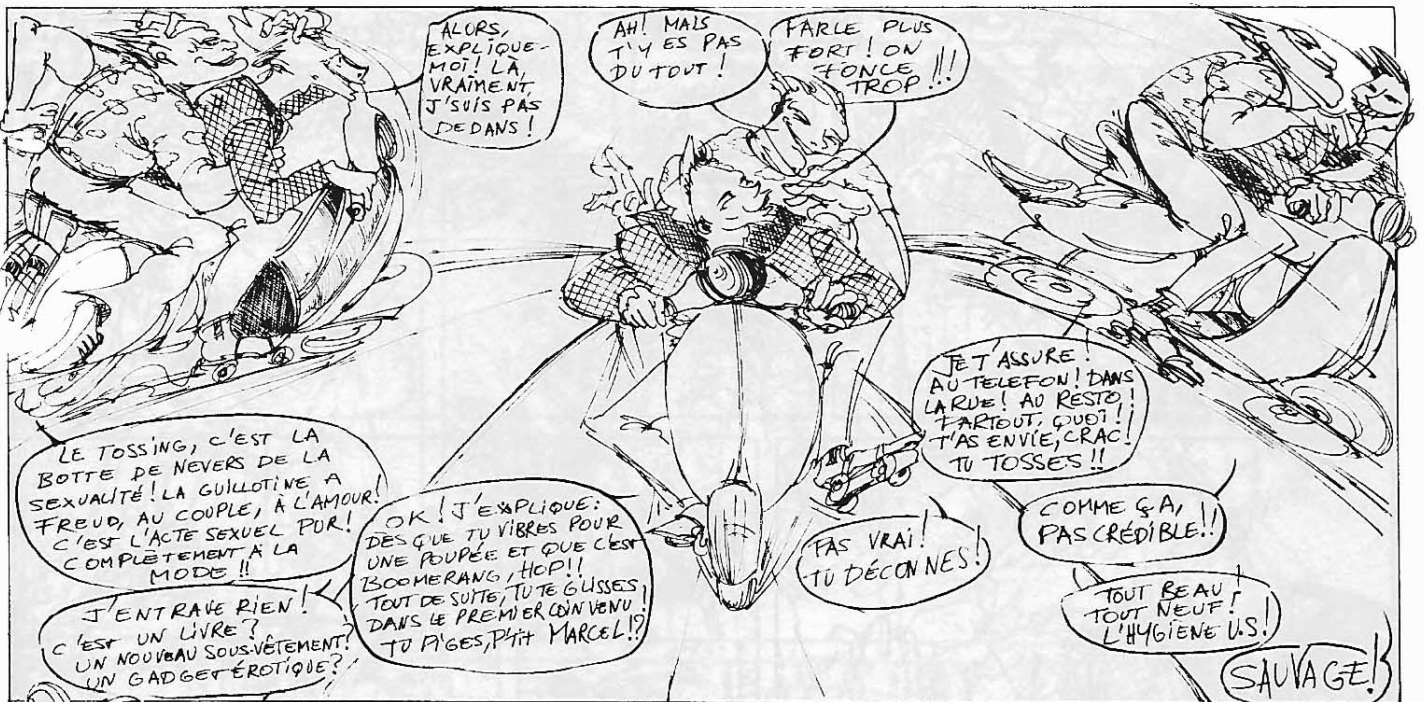


TO QUOI ?
TO QUOI ?
TO QUOI ?
C'EST QUOI ?
OH !
C'EST
CREVANT !
MAIS NE M'DIS
PAS QUE TU NE
CONNAIS PAS
LE TOSSING !!
NON ! AIE ! J'SUIS DÉJÀ
EN RETARD !!



T'AS UNE
VESPA ?

QUAIS-
ELLE EST BATH,
NON ? ?



ALORS,
EXPLIQUE-
MOI ! LA,
VRAIMENT
J'SUIS PAS
DANS !

AH ! MAIS
T'Y ES PAS
DU TOUT !

FARLE PLUS
FORT ! ON
'FONCE
TROP !!

LE TOSSING, C'EST LA
BOTTE DE NEVERS DE LA
SEXUALITÉ ! LA GUILLOTINE A
FREUD, AU COUPLE, À L'AMOUR !
C'EST L'ACTE SEXUEL PUR !
C'EST COMPLÈTEMENT À LA
MODE !!

J'ENTRAVE RIEN !
C'EST UN LIVRE ?
UN NOUVEAU SOUS-VÊTEMENT ?
UN GADGET ÉROTIQUE ?

OK ! J'EXPLIQUE :
DÈS QUE TU VIBRES POUR
UNE POUPEE ET QUE C'EST
BOOMERANG, HOP !!
TOUT DE SUITE, T'UTE GUSSES
DANS LE PREMIER CON VENU !
TU P'GES, P'IT MARCEL ! ?

J'ET ASSURE
AU TELEFON ! DANS
LA RUE ! AU RESTO !
T'ARTOUT, QUOI !
T'AS ENVIE, CRAC !
TU TOSSES !!

PAS VRAI !
TU DÉCONNES !

COMME ÇA !!
PAS CRÉDIBLE !!

TOUT BEAU !
TOUT NEUF !
L'HYGIÈNE U.S. !

SAUVAGE !

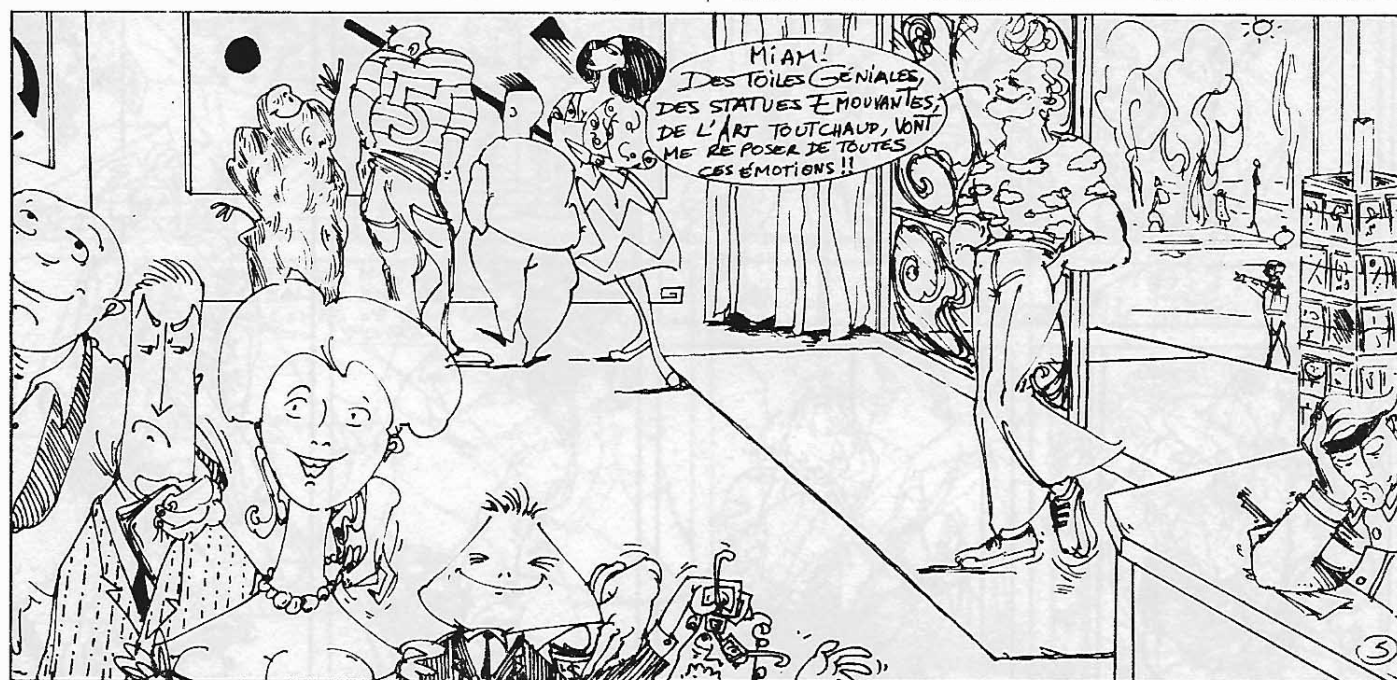


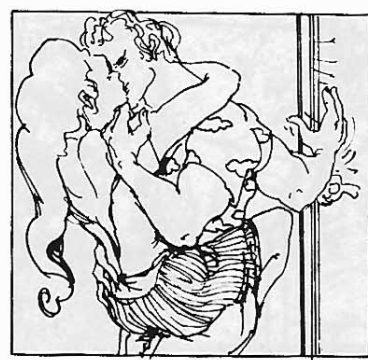
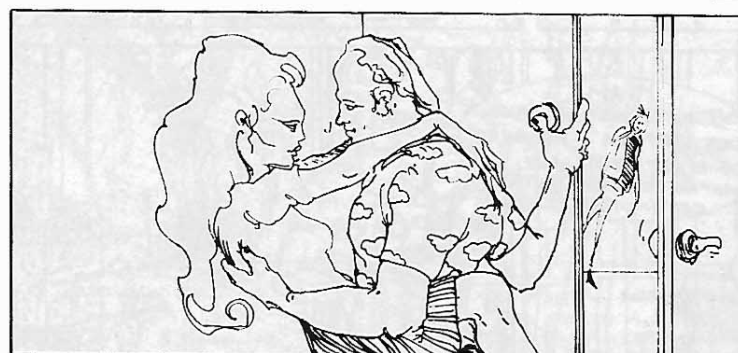
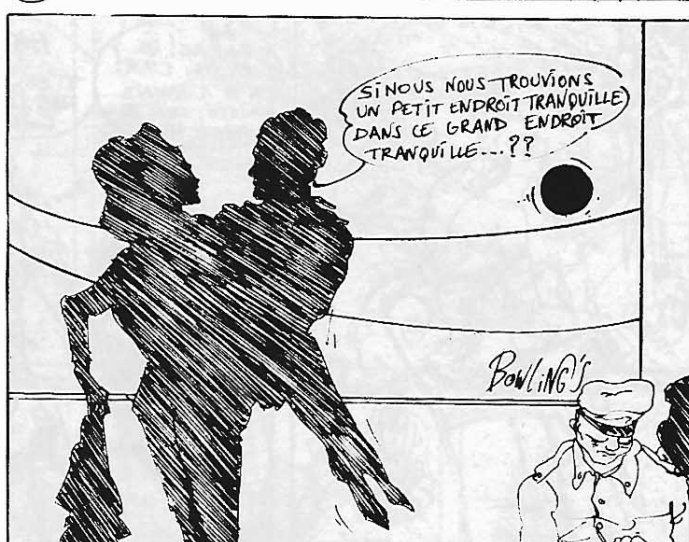
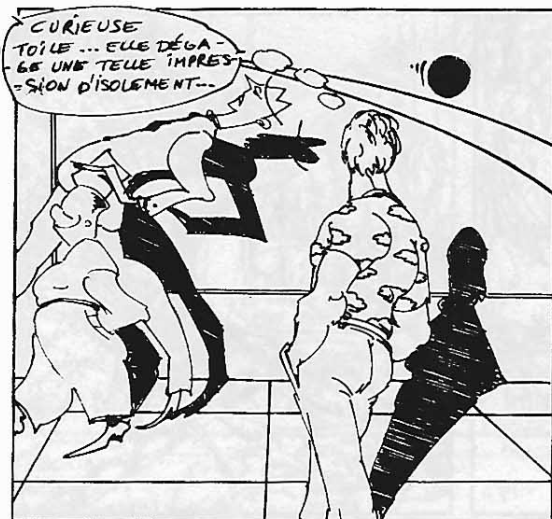
PAS RECOMMANDE,
LE SCOOTER EN
PATINS À ROULETTES !

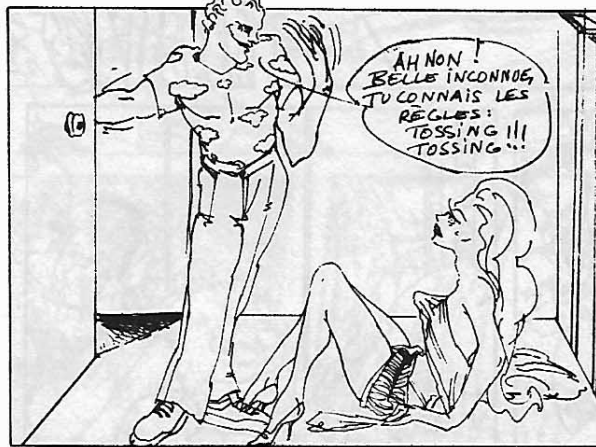
SI TU VEUX,
ON ESSAYE.

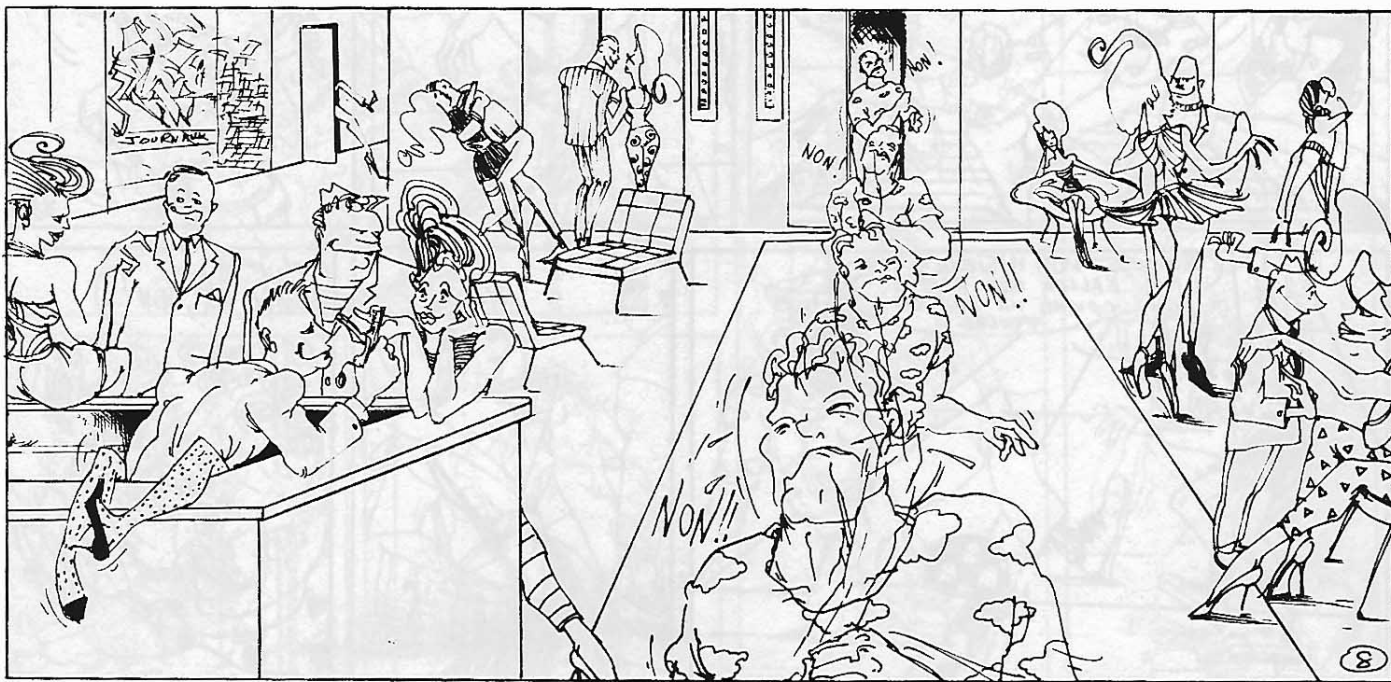
UN PEU
QU'ON
ESSAYE !!

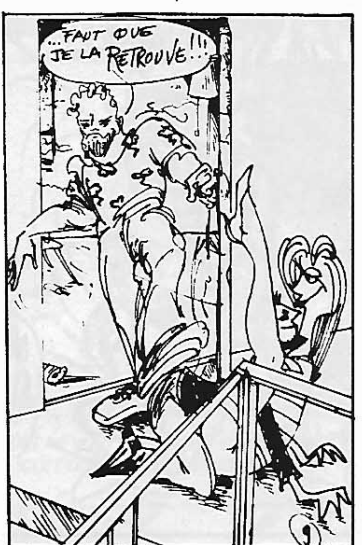
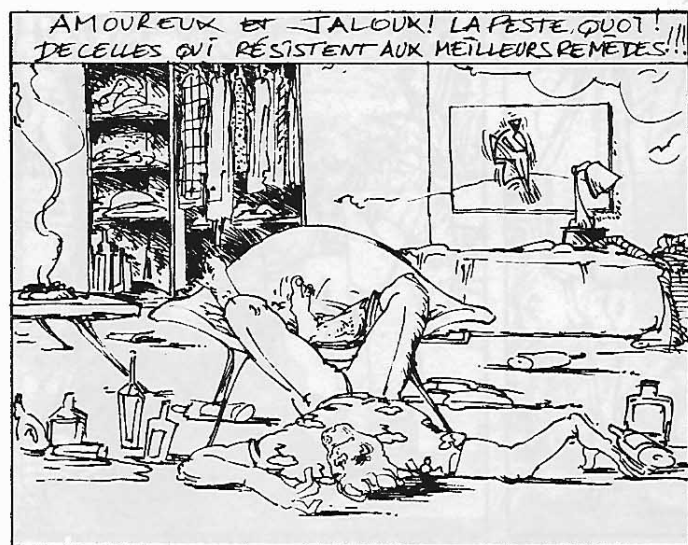
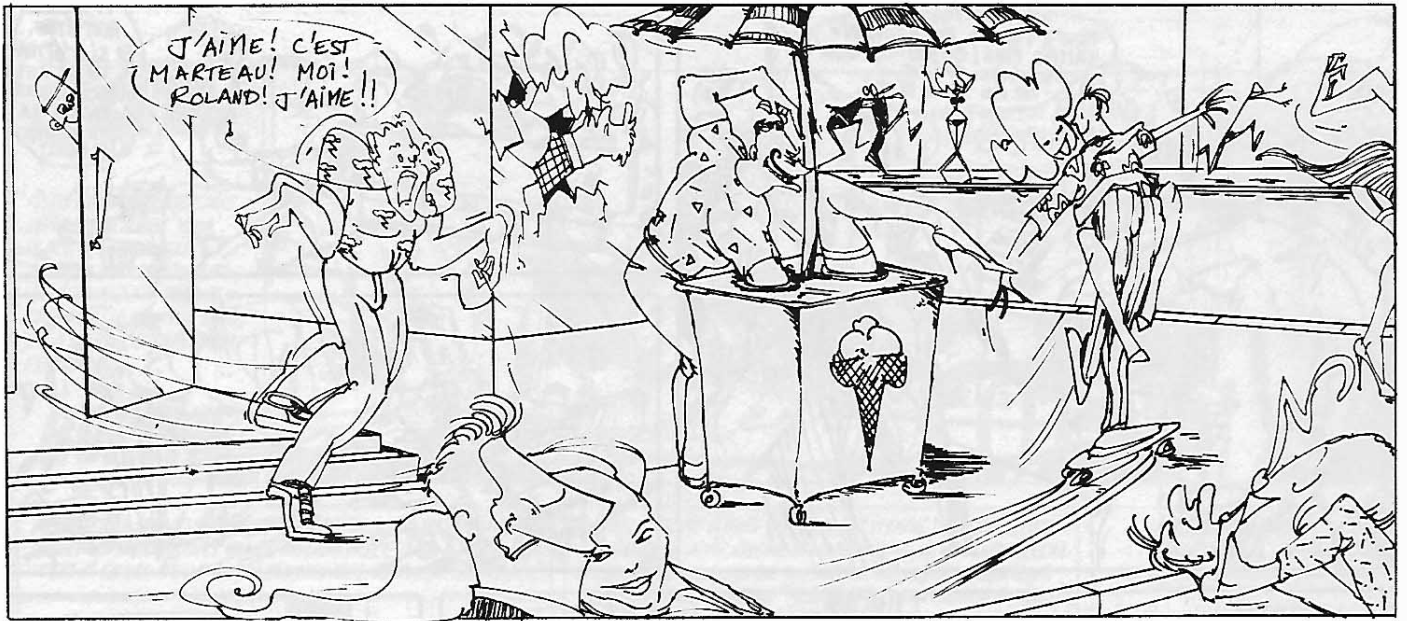














SCÉNARIO : OLIVIER BEER

LE CHIEN

ASSIS DANS L'ARRIÈRE-SALLE DU "C'EST PAS SI MAL", À LA PLACE QUI FAIT ANGLE, LAURENT BART PARVIENT ET À OBSERVER TOUT CE QUI SE PASSE DANS LE CAFÉ, ET À SAVOIR SI QUELQU'UN L'OBSERVE.

BORGNE

DESSIN : GERARD GOLDMAN



ROBERT, LE SERVEUR, UNE GUEULE DE TRIJAND HONNÊTE. BART LUI A TOUJOURS ENVIÉ SA CICATRICE À LA JOUE. C'EST À CAUSE D'ELLE QU'ON SURNOMME ROBERT "SCARFACE".

NON, PAS POUR L'INSTANT. J'AURAI PEUT-ÊTRE LE TEMPS DE BOIRE UN PETIT CAFÉ.

LAURENT BART A FAIT DU "C'EST PAS SI MAL" SON QUARTIER GÉNÉRAL. IL AIME AVOIR SES HABITUDES, SE SAVOIR RECONNU, AVEC SA GUEULE DE PASSAGER DE MÉTRO DEUXIÈME CLASSE, QUI LE CROIRAIT "PRIVÉ" EN VOYANT LOUISE BARBIER, LA SECRÉTAIRE DU PATRON. TROTTINER VERS LE CAFÉ, BART SAIT QUE CE MATIN ENCORE, IL N'AURA PAS LE TEMPS DE BOIRE SON CAFÉ.

LE PATRON VOUS CHERCHE PARTOUT. JE CROIS QUE CETTE FOIS-CI, C'EST QUELQUE CHOSE DE SÉRIEUX.

CINQUANTE MÈTRES PLUS TARD...

ALORS, BART, JAMAIS LÀ QUAND ON A BESOIN DE VOUS, TOUJOURS EN TRAIN DE VOUS SOULER LA GUEULE !

VOUS AVEZ DÉJÀ ENTENDU PARLER DE D'AGNELO...

VOYONS, BART, VOUS NE VOUS INTÉRESSEZ DONC À RIEN ! D'AGNELO, NOTRE SECRÉTAIRE D'ÉTAT AU COMMERCE EXTÉRIEUR !



BART VA AVALER SON CAFÉ DE RETARD. C'EST EN Y TREMPANT SA TARTINE, TOUT EN REGARDANT LA CARTE DE VISITE, QU'IL RÉALISE QU'IL EST PEUT-ÊTRE SUR UN GROS COUP. IL HÈLE UN TAXI. "46 AVENUE FOCH". LES NOTES DE FRAIS, C'EST PAS POUR LES CHIENS. LES BEAUX QUARTIERS NON PLUS.



"LE CHIEN BORGNE" EST UNE SORTE DE "TABOU" EN RETARD DE TRENTE ANS SUR SON ÉPOQUE. LA CLIENTÈLE EST TOUT À FAIT LE GENRE "LA MISÈRE" POUR CEUX QUI ONT LES MOYENS D'Y GÔTER SANS TROP S'INQUIÉTER. BART SE SENT MAL À L'AISE, IL NE CONNAÎT PERSONNE. EN REGARDANT LE CONTREBASSISTE FRAPPER COMME UNE BÊTE SUR SES CORDES, IL SE DEMANDE QUEL CHARMÉ ISABELLE D'AGNELO A BIEN PU LUI TROUVER.



UN BLOODY MARY.



SA VOISINE LUI CARESSE LA JAMBE.

TU M'INVITES?



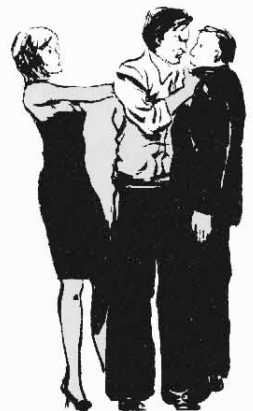
BART ESSAYE DÉSPÉRÉMENT DE RÉSISTER, IL NE DANSE JAMAIS, ENFIN, TROIS PAS PAR-ÇI, DEUX PAR-LÀ. IL SE DEMANDE SI C'EST UNE PROFESSIONNELLE OU TOUT SIMPLEMENT UNE INCONSCIENTE. IL ESSAYE DE TROUVER MADAME LE MINISTRE, MAIS AUCUNE DES AGITÉES NI AUCUNE DES ATTABLÉES NE CORRESPOND AU SIGNALÉMENT PHOTOGRAPHIQUE.



NON MAIS, TU VEUX PAS QUE JE T'AIDE À TRIPOTER MA FEMME!



CELA DOÎT BIEN FAIRE. UN QUART D'HEURE QUE BART DANSE AVEC LA ROUQUINE, IL EST COMPLÈTEMENT EN NAGE SOUS SA VESTE DE VELOURS. LA FILLE LUI PARLE, IL N'ENTEND RIEN ET IL LUI RÉPOND PAR DES HOCHEMENTS DE TÊTE.



RIEN DE CASSÉ?



LE PIANISTE ET LE
DÉSOSÉ SE SONT
ARRÊTÉS DE JOUER
POUR BOIRE UN
WHISKY. BART SE
DIRIGE VERS LES
TOILETTES.



IL TIRE UN RIDEAU ET PÉNÈTRE DANS CE QUI TIENT LIEU DE LOGE D'ARTISTE : DEUX MANTEAUX ET UNE LONGUE ÉCHARPE SUSPENDUS À DES CINTRES. IL NE DÉCOUVRE QUE QUELQUES GAULOISES ET UNE BOÎTE D'ALLUMETTES. PUIS IL REMARQUE LA HOUSSE DE LA CONTREBASSE.



DANS LA POCHE INTÉRIEURE DE LA HOUSSE, QUELQUE CHOSE ATTIRE SON ATTENTION.



SES DOIGTS FRÉTISENT D'ÉMOTION. UN PETIT SACHET DE POUDRE BLANCHE, ET CE N'EST PAS DU SUCRE ! BART N'EN CROÎT PAS SES YEUX. IL REMET LE SACHET À SA PLACE.

VINGT MILLE FRANCS EN UNE SOIRÉE. BART EST ÉMU. IL SE DEMANDE DÉJÀ CE QU'IL VA FAIRE DE TOUT CET ARGENT. PEUT-ÊTRE UNE CHAÎNE STÉRÉO ET DES VACANCES AUX CANARIES. BART MARCHE HEUREUX DANS LA RUE.



IL APPELLE LE COMMISSAIRE AU NUMÉRO QUE LE MINISTRE LUI A DONNÉ. À QUATRE HEURES DU MATIN, LA BRIGADE DES STUPS FAIT IRRUPTION AU "CHIEN BOBÈNE" ET S'EMPARÉ DU CONTREBASSISTE QUI N'A MÊME PAS LE TEMPS DE RÉSISTER.



BRAVO, C'EST DU BEAU TRAVAIL.



MAIS POURQUOI AVEZ-VOUS FAIT ÇA ?
AFFAIRE DE DROGUE.



VOUS M'EN AVEZ TOUT L'AIR D'UNE AFFAIRE DE DROGUE ! JE PARIE QUE VOUS VOUS ÊTES FAIT AVOIR PAR MON MARI, ESPÈCE DE CON !



BART NE TROUVE PAS LE SOMMEIL. SON CACHET HABITUEL DE SOMNIFÈRE NE LUI SUFFIT PAS. DES REMORDS L'ASSAILLENT, QU'IL N'ARRIVE PAS À CHASSER.

IL TROUVE CELA UN PEU LOUCHE. EMPOCHER DEUX MILLIONS D'UN COUP, LUI QUI NE GAGNE PAS CINQ MILLE FRANCS DANS LE MOIS. PUIS IL SE SOUVIENT N'AVOIR JAMAIS DIT À LA POLICE OÙ SE TROUVAIT LE SACHET, ET ILS N'ONT PAS HÉSITÉ UN SEUL INSTANT AVANT DE CHERCHER DANS LA HOUSSE.



NEUF HEURES DU MATIN, AU "C'EST PAS SI MAL"

TIENS, MONSIEUR LAURENT N'EST PAS LÀ !



DANS LE BUREAU DU PATRON...



VOULEZ-VOUS ESSAYER DE RETÉLÉPHONER CHEZ BART, LOUISE...



JE NE VOUS ATTENDAIS PAS, MAIS ENTREZ, JE VOUS EN PRIE.

MONSIEUR D'AGNELO, J'AI RÉALISÉ QUE TOUTE CETTE AFFAIRE N'ÉTAIT QU'UN COUP MONTÉ POUR VOUS DÉBARRASSER DE L'AMANT DE VOTRE FEMME. JE N'ÉTAIS LÀ QUE COMME ALIBI. MAIS, MONSIEUR LE MINISTRE, JE REFUSE D'ÊTRE MÊLÉ À VOS SALES COMBINES. GARDEZ VOS VINGT MILLES FRANCS.



VOUS ALLEZ ÉCRIRE UNE LETTRE QUI INNOCENTERA LE CONTREBASSISTE S'IL PLAIT, JE LIVRE L'HISTOIRE À LA PRESSE.



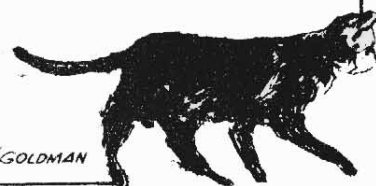
RÉFLÉCHISSEZ BIEN, MONSIEUR BART. VOUS AVEZ TOUT À PERDRE DANS CETTE HISTOIRE...

MAIS BART A BIEN RÉFLÉCHI. D'AGNELO S'ASSIED À SON BUREAU, BART S'APPROCHE POUR LUI DICTER : "JE SOUSSIGNE CERTIFIÉ JEAN D'AGNELO", MAIS IL NE TERMINE PAS SA PHRASE. LE SOUSSIGNE CERTIFIÉ LUI A LÂCHÉ UNE DÉCHARGE DE CHEVROTINES EN PLEIN THORAX. BART A ESSAYÉ DE SAISIR SON P38, MAIS À CAUSE DE LA TRANSPIRATION, ÇA COLLAIT PARTOUT. IL S'ÉCOULE SUR LE BEAU TAPIS PERSAN ET IL SE DIT QU'IL DOIT BEAUCOUP AIMER SA FEMME, LE MINISTRE, POUR AVOIR FAIT ÇA, ET AUSSI QUE PEUT-ÊTRE ISABELLE D'AGNELO LE REGARDE, ALORS, ...

... IL NE VEUT PLUS PARAÎTRE MINABLE, IL ESSAYE DE SOURIRE. IL VOIT D'AGNELO PRENDRE UN CIGARE, IL NE LE VERRA JAMAIS L'ALLUMER.

ISABELLE D'AGNELO NE S'EST PAS MÊLÉE À L'AFFAIRE. LE GLORIEUX SECRÉTAIRE D'ÉTAT S'EST FAIT NOMMER À LA JUSTICE ET LA CONTREBASSE RISQUE DE POIREAUTER QUELQUE TEMPS AU VOLDN AVANT DE PASSER EN JUGEMENT. BART, DANS SON TROU, NOURRIT LES VERS PAR CENTAINES. QUANT À SON CHAT, IL EN A MARRE DES DÉTECTIVES, IL CHERCHE UN TAVIARD PERPÉTUEL AFFECTUEUX QUI N'AIT PAS L'IDÉE DE SE FAIRE LA MAILLE.

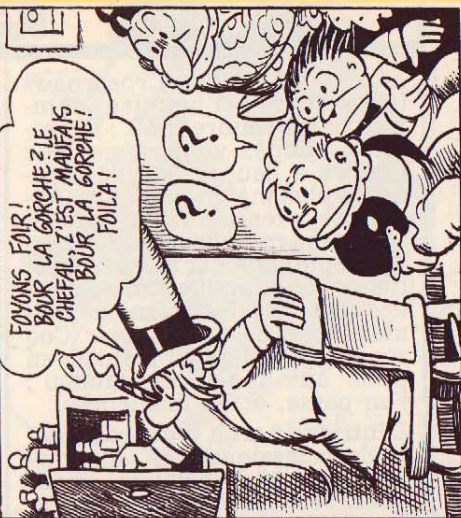
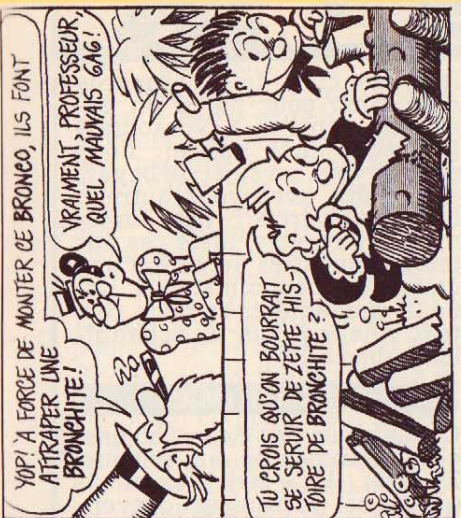
BEER/GOLDMAN



THE KATZENJAMMER KIDS

by *Kneer*

Registered U. S. Patent Office.





POLARS

héros s'appelle Crossroads (Carrefour) ; l'histoire commence un vendredi 13 ; le premier rendez-vous avec Luc Cyphre a lieu au 666 (le nombre le plus maléfique) de la Cinquième avenue ; nous rencontrons une *mambo* vaudou nommée Epiphany car elle est chrétienne, une famille Krusemark, des flics appelés Sterne et Deimos ; c'est au *Red Rooster* (Coq rouge) qu'officie tel pianiste en proie aux maléfices vaudou ; j'en passe, et de meilleures.

L'intrigue paraît d'abord se dérouler classiquement, quoique les actes de violence soient d'une rare férocité. Mais en débouchant sur le surnaturel, nous sommes invités à décoder

tant boucler deux numéros d'un coup pour partir en vacances (Norilsk ? Vorkouta ? Le rédac-chef hésite), nous presse, voici un sujet de bavardage hâtif avec vous autres : les découvertes ; pas forcément les raretés, mais ces auteurs rencontrés au coin d'une caisse de bouquiniste, et qui nous enchantent, et nous résistent. Allons-y pour un échantillon subjectif.

ROSS THOMAS

Commencer par Ross Thomas, c'est commencer en mineur. En effet, il n'a rien d'excentrique, c'est un auteur conventionnel au contraire. Mais vous savez comme il est agréable,



LE SABBAT DANS CENTRAL PARK, de William Hjortsberg (SN 1771), est un des polars les plus excentriques que la Série noire nous ait donnés depuis longtemps. Ce n'est pas un chef-d'œuvre, parce que l'écriture est banale. Mais l'intrigue est ahurissante, puisqu'il s'agit, sous couvert d'une histoire de détective privé, d'un polar surnaturel, initiatique et ésotérique.

Impossible de raconter la chose sans la déflorer. Vous aimerez du moins savoir que le héros se nomme Angel, tandis que son client est Luc Cyphre. Ce ne sont que les deux balises les plus évidentes d'une aventure où tout est balisé ésotériquement, et surtout les nombres et les noms : l'agence du

(pleins tubes, le cas échéant). Nous avons l'habitude, dans les romans noirs, de décoder, mais dans une perspective réaliste. Ici, il faut certes examiner les faits, mais cependant les pires indices sont contenus dans les noms et les nombres. (Je me demande si un troisième décodage n'est pas possible, qui ferait du texte, intitulé en anglais *Falling Angel*, une paraphrase du *Fallen Angel* de Fast, et donc une parabole démonologique sur le maccarthysme ; mais c'est sans doute jeter loin le bouchon.)

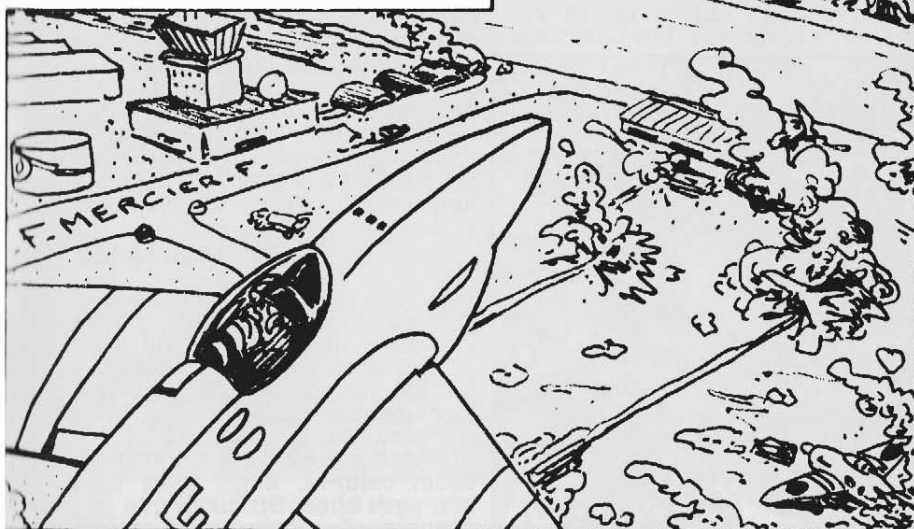
De Hjortsberg, en traduction française, je ne vois qu'un roman de science-fiction, au reste. Mais l'homme est à suivre avec intérêt. Du même pas, et puisque Wolinski, vou-

un soir à l'hôtel, de découvrir sur l'oreiller qu'il est conventionnel, le polar pelé qu'on a glané tantôt dans une caisse.

A la Série noire, Ross Thomas, a publié d'abord trois romans d'espionnage (quasi-espionnage pour ce qui est du troisième) : *Un petit coup de main* (SN 1138), *Suicidez-moi !* (1198) et *Du sang sur la planche* (1500), où s'illustre la même paire de héros, le solide narrateur McCorkle et son partenaire Padillo, plus élégant, plus excentrique, plus inquiétant. Ce n'est pas la classe, seulement du travail de série. Thomas commence par un produit très « mode » : *Un petit coup de main* est une histoire d'agent manipulé, dans le décor usagé de l'Allemagne coupée en deux

(et de Berlin-Est notamment). Le livre, au fait, s'orne de l'erreur de traduction la plus étonnante jamais imprimée à la Série noire qui, pour expliquer la tare secrète qui a permis de retourner un agent, signale qu'il était « gai » (sic).

McCorkle et Padillo continuent ensuite leurs exploits à Washington. Ces trois premiers polars traduits de Thomas sont distrayants, ils ne sont pas marquants. Mais ensuite l'auteur s'oriente vers un néo-classicisme polaireux du meilleur aloi. *Haro sur le sénateur* (SN 1654), où s'illustre Deke Lucas, enquêteur qui n'est point un privé mais qui est tout comme, traite d'une sombre et sanglante histoire de chantage politique, compliquée d'inceste et de corruption. Là nos papilles et nos pupilles se dilatent, car le romancier prend un plaisir communicatif à n'utiliser que des structures usagées, sans cesser de nous surprendre



dans le détail. La clé du drame qui se déroule sous nos yeux se trouve, bien sûr, à vingt ans de distance dans le passé. Et donc nous sommes heureux que l'enquêteur soit initialement un amateur d'études historiques. Ce qui nous évoque aussi bien la production de Ross McDougal, que Penn Warren et *les Fous du roi*. Chic.

Vient enfin *Du sang dans les urnes* (Sup. N. 66) où Thomas, à ses qualités précédentes, ajoute un modernisme de bon aloi, post-Watergate : magouilles et manips de la politique et du syndicalisme américains ; un brin de CIA, des références à la déstabilisation en Guyane et à la bagarre que fut la syndicalisation des ouvriers agricoles latinos en Californie ; et

puis un héros très mode mais sympathique, un gaillard à la coule qui s'est retiré à la campagne parce qu'il en avait marre de la ville, sa merde et ses magouilles, et qui repart au charbon, le temps de régler une affaire, mais dont la haine va surtout à ceux qui, roulant trop vite dans leur sale bagnole, ont écrasé naguère son animal favori. Aussi compliqué qu'un Chandler, le roman fait d'autre part le même effet que les films américains civiques violents de l'après-Watergate, quelque part entre *Les Trois Jours du Condor* et *Harlan County USA*, pour vous situer vaguement l'ambiance.

On attend désormais avec beaucoup d'intérêt les pro-

chains Ross Thomas, mais ils tardent à venir.

QUELQUES DINGUES

Depuis le temps que je fais allusion à Geller et Loughran, le néophyte a droit à deux mots d'information sur ces messieurs.

Stephen Geller, à en juger par ses travaux de scénariste, est un brave écrivain sans problèmes. A le juger sur ses deux polars, c'est un grand flippé. *Où grincent les chimères* (SN 1122) jouit d'un titre original superbement scandé, *She Let Him Continue*. A demi-dupe des rodomontades d'un jeune névrosé misérable qui essaie de se faire passer pour un agent secret, une adolescente perverse le pousse au crime sordide. Ça n'a l'air de rien ; c'est étouffant. Et *Crocs rouges* (SN 1213) est presque pire : la perversion s'est mise ici dans le sujet lui-même, et le livre est à peine un polar, dont le héros, pour servir un dresseur de chiens de combat (et organisateur de combats de chiens), doit être lui-même dressé comme un chien, devenir chien dans sa tête. On sait que le best-seller *Mandingo* est sorti des fantasmes d'un spécialiste de l'élevage animal et du racisme zoologique. Sur ce sujet, le public en aurait appris plus long dans *Crocs rouges*, mais plus désagréablement. Voilà encore un auteur dont on attend les bouquins mais, après avoir adapté *Où grincent les chimères* (*Pretty Poison*, où Anthony Perkins retrouvait son tic à la joue), il a refait surface dans des machineries hollywoodiennes de série, point mauvaises, mais très placides.

Londres Express (SN 1136), de l'Anglais Peter Loughran, narre le trajet ferroviaire d'un matelot en dérive, et expose sa vie intérieure cénitienne, peuplée au reste de beuveries, de vomissements, de bagarres et de malchances, et accompagné de réflexions où se mêlent déplorablement la philosophie, l'alcool et le désespoir le plus noir. Il y a des pages de ratiocinations sur le sens profond des graffitis de chiottes, par exemple, à ne pas manquer. En face du héros, dans le compartiment, se trouve une fillette angélique et propre sur elle, avec socquettes et tout, et bien sûr ça finira par tourner mal. En attendant il faudrait remonter à Steinbeck et plutôt même à Faulkner pour trouver un personnage d'idiot musclé aussi saisissant et émouvant que le

pitoyable colosse de Londres *Express*.

Si vous préférez les dingues un peu rigolos, le *Grossium*, de Stanley Crawford (SN 1275), jouit d'une réputation bien méritée. C'est notamment un pastiche burlesque de polar hammettien, puisque tout y concerne le « contrôle » (i.e. la maîtrise) d'une ville plus ou moins bien tenue en main par un roi du hamburger, et puisque tous les corps constitués sont corrompus, et puisque vers la fin des fractions rivales de la police et de l'administration se disputent le *town hall* à la mitrailleuse et aux grenades. C'est au reste moderniste, mais là aussi sur le ton de la blague *hénaurme*, le héros du livre ne descendant absolument jamais de son automobile, passant son temps à filer sur des voix expresses, des bretelles, des échangeurs, des passages souterrains, à la rigueur des rues, sans cesser d'entrer en contact avec les uns et les autres (notamment son secrétaire qu'il

Le dernier qui m'a causé ça, c'est Timothy Harris, dont les parutions sont récentes et vont, souhaitons-le, se poursuivre. (Cependant on peut se passer d'*American gigolo*, chez Veyrier, « novelization » du scénario de Paul Schrader, et qui ne réussit pas à faire mousser cette histoire de pute rédimée par l'amour – le fait que la pute est un homme est de la pure poudre aux yeux).

Et le premier polar qui m'a collé un choc, c'est *Il gèle en enfer* d'Elliott Chaze (SN 196). La femme nue criminelle qui se vautre dans les biffetons, et la malédiction qui s'attache ensuite au couple maudit, jusqu'à la confusion mentale finale du héros, il y avait de quoi m'impressionner, car j'étais même ; mais *Il gèle en enfer* relu demeure beau et archétypique, une grande histoire de crime et de passion, à la James Cain, en plus bref et brutal, une perle.

Les grands chocs, ça se retrouve rarement. Les miens me

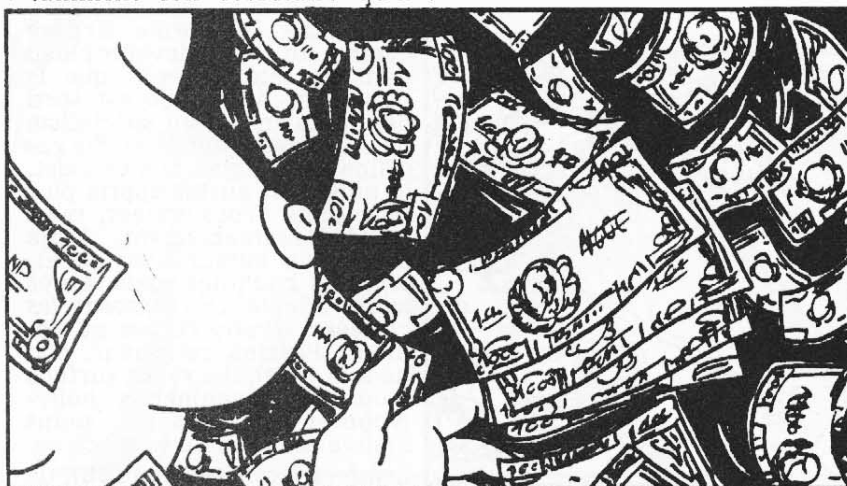
tion mexicaine, un gentil livre, rien de plus.)

De même, quoique j'apprécie fort les comédies policières que l'aimable Lawrence Block produit régulièrement, je suis de ceux pour qui son chef-d'œuvre reste *Y'a qu'à se baisser* (SN 687), sombre histoire de passion maudite qui s'achève dans la drogue.

La plupart de tout ça risque bien d'être épuisé. Mais on ne sait jamais. Répétons la harangue par quoi nous commençons ces chroniques, il y a un bail : Vous devez *commander* des polars à votre libraire, ou bien, malgré l'actuelle abondance de rééditions excellentes, vous passerez à côté d'une tonne de trucs. Et vous devez donc choisir soigneusement votre libraire, car la profession compte quelques paresseux, qui préfèrent dire que tel ou tel truc est épuisé, plutôt que de se fatiguer pour les quelques centimes de bénéfice qu'ils font sur un polar. Et puis, épuisé, c'est vite dit. Les bouquins bougent. Dans cet instant même, qui sait si quelque boutique de province n'est pas en train de réexpédier à son grossiste trois exemplaires du n° 1 de la SN ? Hé ? Faut aller à la pêche, ami lecteur. Allez et pêchez, voilà.

Manchette

P.S. : N'ayant parlé, ce mois-ci, que de livres Gallimard, j'essaierai maladroitement de me rattraper en attirant enfin l'attention des fouineurs sur *Flip parade* de Gabriel Galtier (Presses de la Cité, 1972 – Mystère n° 162). Pas un grand choc, celui-là, non ; mais un bon petit choc. On dirait que le néopolar français y est déjà contenu, du moins pour ce qui concerne l'écriture. Ce thriller germano-pratin mal foutu, plein de *speed*, de macs, et orné enfin d'un cocktail-molotov, était d'autre part écrit dans une langue parlée tout à fait inhabituelle à l'époque, et que l'éditeur corrigea un peu trop. Il y a là en germe le genre d'ambiance qui fait à présent le charme des bandes de Golo et Frank, et de plusieurs nouvelles néopolareuses de l'anthologie *Paris-Noir*. Je crois que l'auteur présentait ensuite un autre manuscrit qui fut refusé. Je serais heureux de savoir ce qu'il est devenu (m'entendez-vous, compagnon ?). Dans le genre mal-foutu mais attrayant, il avait près de dix ans d'avance sur la mode.



n'a jamais vu) par radiotéléphone. Sous couvert de guignolade, le *Grossium* est aussi une image du monde de la « libre entreprise », et lorsque son héros, provisoirement vaincu, et après que nous avons appris avec étonnement son âge véritable, décide de repartir à zéro et de se refaire un empire en commençant par un merdique petit zoo de reptiles à moitié crevés au bord d'une *highway*, nous frissonnons un peu, car il pourrait bien réussir...

PETIT VRAC SUBJECTIF

Ce que j'en disais, c'est par manière de causer, voilà. Mais vous savez le plaisir que c'est, dénicher un bouquin inconnu, feuilleter sans trop d'espoir (par prudence), et puis de loin en loin avoir un bon petit choc.

sont toujours venus de textes extrêmement désespérants et noirs, et sordides. Par exemple *A nos amours !* de PJ Wolfson (SN 73), un cartonné de 1950, l'histoire d'une ascension sociale à partir des bas-fonds, et à travers la police et l'administration d'une noire époque, de sorte que le héros, parti de rien, parvient à cette proverbiale « extrême misère », qui n'est pas drôle ici, pas du tout : l'homme est devenu homme de poids, mais en chemin il a largué, tué ou fait tuer les amis, brisé la femme qu'il aimait, perdu leur même souffreteux. C'est l'enfer, et on y gèle. Chef-d'œuvre. (Bien plus tard, la SN publiera encore de Wolfson *Bataille de coqs* – n° 1178 – aventures mouvementées et aéronautiques à travers la révolu-

Père d'indien

TEXTE MATO KUWAPI

PASCAL D'APRES PHOTOS PHILIPPE



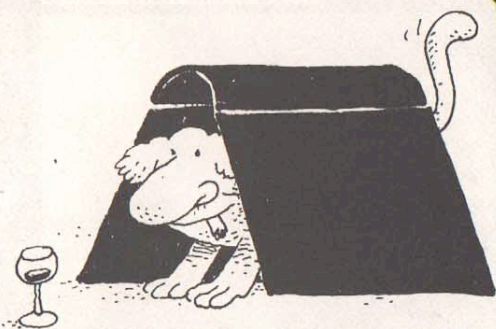
Avant de parler de choses sacrées, nous nous préparons nous-mêmes par des offrandes:..



L'un de nous remplira son calumet et le tendra à l'autre qui l'allumera, et



l'offrira au ciel et à la terre ... Ils fumeront ensemble ... Alors ils seront prêts à parler.



**Cette belle
reliure
est conçue
pour contenir
12 numéros
de
Charlie mensuel**

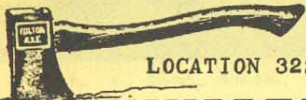
A commander
au journal, 10 rue
des 3 portes,
75005 PARIS
*
30 F. port compris

N.

RUFUS A LA GAITÉ

ENFANT TROUVE A EMPORTER :

35 ANS ENVIRON SACHANT CHANTER. CHERCHE
PARENTS PREMIERE MAIN. SE PRESENTER
AU THEATRE DE LA GAITE MONTPARNASSE
20H15 A PARTIR DU 1 JUILLET SF. DIM. ET
LUN. 35F AU LIEU DE 45 SUR PRESENTATION
DE CE BON A LA CAISSE (2 PERSONNES)
26 RUE DE LA GAITE PARIS 14.



LOCATION 322 16 18

**tous les mercredis
l'actualité
à coups de poing
dans la gueule**

**CHARLIE
HEBDO**

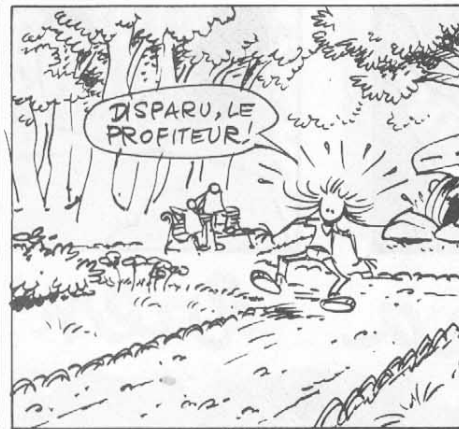
**MITTERRAND
JEAN-PAUL II
MARCHAIS**

FRONT PAPULAIRE



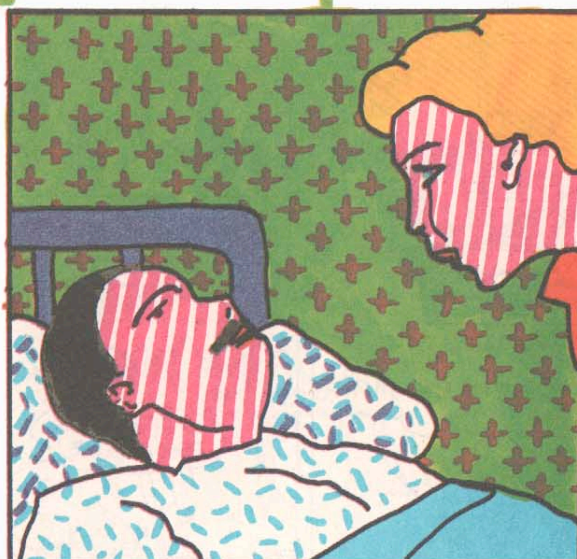
**24 PAGES
8 PAGES COULEUR
en vente partout
6F**

NÉNETTE LA MANGEUSE DE FRITES





me t'en fais pas



tout ira bien ...



Di-Rosa.



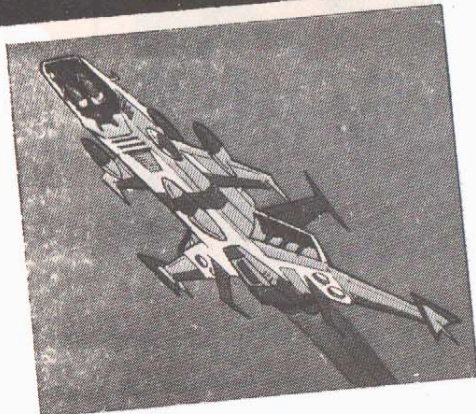
ne t'en fait pas



tout ira bien ...



WHAT'S UP DOC?



ALBATOR DÉTRONE GOLDORAK

NON, évidemment, vous ne le savez pas, tas d'adultes que vous êtes, mais la nouvelle coqueluche des mouflets, c'est Albator, le corsaire de l'espace.

Contrairement à Goldorak, Albator ne semble pas déchaîner la polémique des adultes. Sans doute parce qu'Albator est moins ouvertement guerrier, et gentiment pimenté d'écologie. Et puis le héros est un corsaire, un Robin des Bois galactique. Le coup du hors-la-loi au grand cœur, ça marche toujours. Albator sort de la même usine à dessin animé que Goldorak, la Toei-Animation. Même graphisme, mêmes recettes.

Pour être franc, je n'ai regardé que quelques bribes d'Albator d'un œil distrait, et je ne sais pas vraiment de quoi il retourne. J'ai donc interviewé Luc, un gamin de neuf ans qui se colle devant le poste rituellement tous les lundis à 18 h pour ne pas louper un épisode de son héros favori.

- Pourquoi préfères-tu Albator à Goldorak ?

Luc : Je trouve que ce qui n'était pas bien dans Goldorak, c'est que c'était toujours la même chose. Y'avait les forces de Vega qui envoyaient des monstres, et Goldorak qui les faisait exploser et pis qui rentrait à la base. Dans Albator, c'est pas du tout la même chose, ils essaient de découvrir

la base, pleins de trucs, c'est beaucoup mieux.

- Tu peux me raconter un épisode ?

Luc : Alors, dans le premier épisode, y'a Albator, sa filleule, son père est mort et puis le père de la filleule il a construit le vaisseau d'Albator, l'« Atlantis ». Comme c'est l'anniversaire de la filleule... Euh... Sur terre, ils prennent Albator pour un voleur et tout et tout, et il y a un méchant qui veut attraper Albator. Alors, à chaque fois qu'il vient sur terre, il essaie de l'attraper. Bon, alors, comme c'est l'anniversaire de la filleule qui s'appelle Stellie, il lui construit un jouet, un chais pas quoi... euh... un ocarina, voilà, et puis il va sur terre pour lui offrir et alors il se fait attraper par les troupes de celui qui veut l'attraper, c'est-à-dire Vilak, avec un « K » à la fin, et puis alors il est mis dans une sorte d'arène, et puis tout le monde est autour pour assister à l'exécution du grand Albator. A un moment, il a des menottes ; il met ses mains en avant et il fait tomber ses menottes en serrant les poings, chais pas comment y fait, et puis on voit l'« Atlantis » qui arrive et qui lui lance une échelle, enfin les gens qui sont dessus - sur l'« Atlantis » -, puis y s'en va et ça se termine comme ça.

- Albator, c'est un pirate ?

Luc : Oui, c'est un pirate, mais y défend la terre. Enfin, sur terre les gens sont devenus des loques, ils foutent plus rien, ils passent tout leur temps au cinéma, ils savent même plus pourquoi ils rigolent. Tout ce dont ils ont besoin, ils se le font ramener des autres planètes, il y a plus rien sur la terre, y a que de la pollution partout, bêrk. Alors Albator y croit qu'il y aura bientôt plus rien sur les autres planètes comme il y a plus rien sur la terre, alors il attaque tous les vaisseaux qui transportent les trucs, les vi-

vres pour la terre et il les entropose dans son repaire.

Mais si tu veux, je peux te montrer mon album d'Albator, je l'ai presque terminé. Parce que dans les librairies ils sont un peu escrocs, ils font des affaires parce qu'ils vendent un album avec les images qui sont pas collées, et ils vendent aussi les images. Alors on achète les images, et s'il y en a qui sont en double, on essaie de les échanger avec mes copains.

- Tes copains regardent aussi Albator ?

Luc : Tous mes copains ils regardent Albator ! C'est le héros national ! A la récré, on parle que de ça. Mais y en a qui sont vieillot, y préfèrent Goldorak.

- Quelles différences il y a entre Albator et Goldorak ?

Luc : Dans Goldorak, y'avait pas un seul détail y'avait des cornes, des yeux et pis une espèce de corps, tandis que l'« Atlantis », c'est un super-vaisseau plein de petits détails, des rivets, des ronds, des bidules, des machins super. C'est beaucoup mieux dessiné. Et tu sais, une fois, Albator, je l'ai vu en couleur chez un copain ; les couleurs, mais alors tu peux pas savoir ! Des milliards de milliards de nuances !

- Et les armes ? Ce sont des gadgets comme dans Goldorak ?

Luc : L'« Atlantis », c'est comme un énorme vaisseau de guerre mais en plus sophistiqué. Par exemple, dans la Deuxième Guerre mondiale y'avait des vaisseaux avec des canons, des tourelles, tout ça, eh bien l'« Atlantis », c'est une sorte de vaisseau de guerre volant avec beaucoup plus d'armes, et ça a pas du tout la forme d'un être humain comme Goldorak.

Alors tu vois l'avant d'un bateau ? Eh bien, y'a une espèce de corne qui sort de devant l'« Atlantis » et qui coupe en tranches les vaisseaux des en-

— Parle-moi des compagnons d'Albator.

Et puis il y a le docteur Moro, il a une bonne tête, et puis y a une fille qui n'est pas de la planète Terre, elle s'appelle Clio, et une qui est de la terre, Nausicla.

Luc : Les méchants, c'est des plantes, c'est des végétaux qui ont la forme de femmes. Elles sont belles, je te jure si t'en vois des comme ça dans la rue tu tombes raide ! Elles sont commandées par une reine. Tu mets un petit peu d'eau dessus, elles poussent. Quand on leur tire dessus, elles crèvent, elles brûlent comme du papier.

Luc : Le mercredi, y'a un truc qui s'appelle *la Bataille des planètes*, c'est imité de Goldorak, c'est moins bien : premièrement, tous les gens sont efféminés !

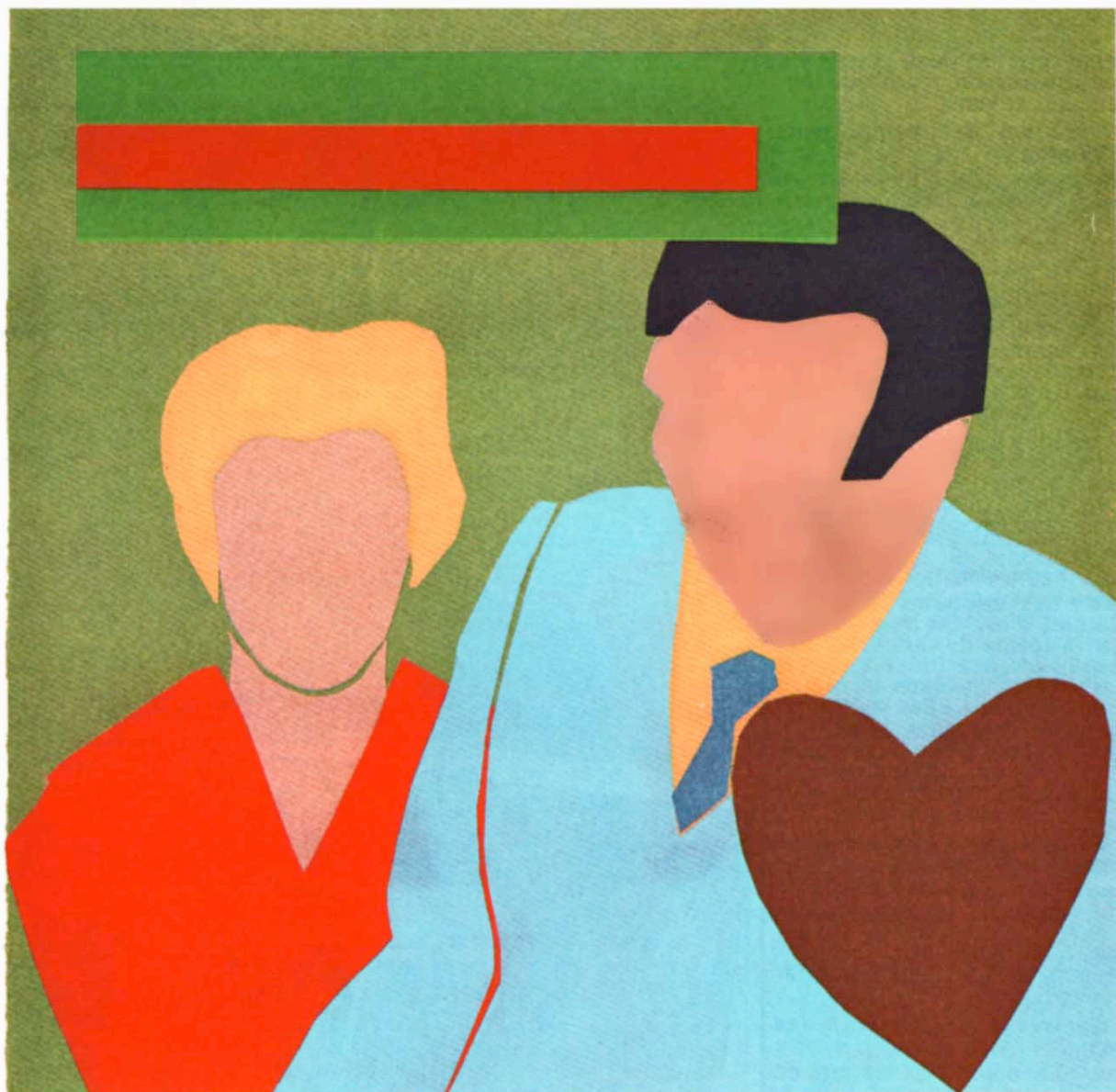
Luc : Les bons, c'est les gars de la Force G. Pas mal trouvé, hein, pour impressionner les petits !

Luc : Ouais, c'est des dingues. Les plus petits y préfèrent la *Bataille des planètes*, tous les grands de ma classe ils préfèrent Albator, et puis les grands de 6^e ils préfèrent rien du tout, ils disent que tout ça c'est de la bêtise. Mais tu sais, je suis sûr que quand ils étaient petits ils regardaient des feuilletons idiots.

Luc : Sûrement. Parce que plus on est grand plus on est idiot, parce que tous les grands sont des idiots, et ça compte aussi pour toi.

Rivoire et Carret





me t' en fais pas



DI-ROSA.



tout

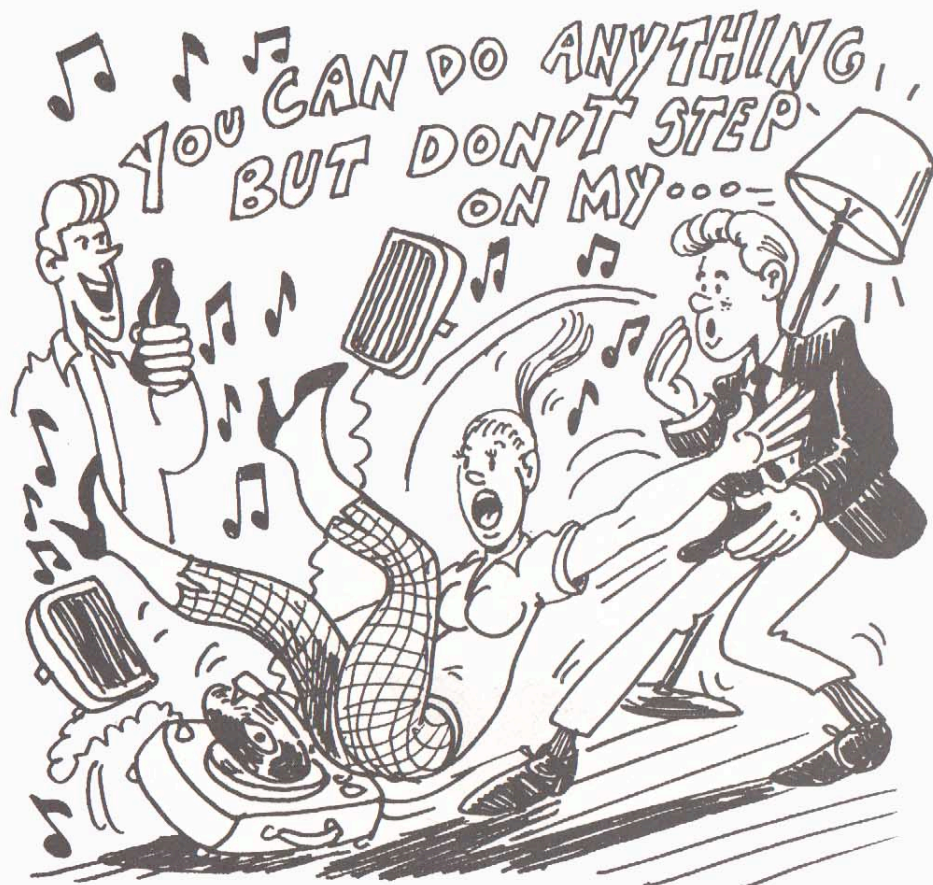
ira

bien ...



Di-Rosa.

ADIEU, TEP PAZ



EN 1965, quand on faisait une boum, on accrochait solidement l'électrophone stéréo sur le porte-bagages du Solex. Les hauts-parleurs dégonflables étaient moins lourds, on les transportait sous le bras ; chacun amenait ses disques savamment dédicacés pour les reconnaître après. On installait tout ça sur une table basse qui sautait en l'air chaque fois qu'un danseur s'approchait trop près. Instinctivement, on écartait le plus possible les hauts-parleurs, et les 45 tours étaient en mono.

Je ne vois pas ce que les Japonais avaient à faire là-dedans ; il a fallu qu'ils s'emparent de ce marché pour que ça donne ce que l'on voit aujourd'hui. Vers '68-70, les platines étaient des Garrard, des Lenco, des BSR, des ERA et surtout des Dual ; la plupart avec changeur automatique 16-33-45-78 tours. Les amplis s'appelaient Magnetic France, Filson,

Braun surtout, Pioneer, Sansui ; et les enceintes étaient très souvent faites maison par le beau-frère d'un copain qui faisait des trucs dingues avec un haut-parleur.

Je peux vous dire qu'en 4-5 ans, les Japonais ont renversé tout ça et ont balancé sur le marché des trucs qui ne donnaient plus du tout envie de rigoler : quand on écoutait l'effet stéréo avec un disque de train qui passe, ou avec le bruit d'une balle de ping-pong qui rebondit une fois dans chaque enceinte, fallait que ça marche. On ne faisait qu'une seule guerre ; celle du bruit de fond. C'était le seul critère de qualité, le souffle, le grésillement ; et là, je vous épate : ne pensez pas que les meilleurs appareils étaient ceux qui n'en avaient pas, ils en avaient tous ! Non, c'était à celui « qui n'en avait pas trop ». On se disait : « Ecoute, y'a presque pas de souffle. » Et c'est fantas-

tique de penser qu'on ne se fiait pas aux chiffres - on ne savait pas les lire - mais à l'impression d'écoute.

La Hi-Fi était née, elle ne reviendrait plus en arrière. Voyez donc :

1°) On recherchait le moyen de faire disparaître le bruit de fond ; cela voulait dire inconsciemment que l'on cherchait à faire oublier la présence de la chaîne. On avait envie de se trouver en prise directe avec la réalité : la Haute-Fidélité (à la réalité) mettait ses critères en forme : faire oublier l'électronique, *faire vrai*.

2°) En voulant faire reculer de plus en plus le souffle, au lieu de se contenter d'une demi-mesure, on acceptait implicitement le principe de changer d'appareil chaque fois que l'on croyait pouvoir améliorer la qualité. Il y a des Jaunes qui ont bien compris et qui se sont emparés de ce marché promet-

teur d'une si fabuleuse expansion. On allait gagner des clients en leur égrenant des améliorations techniques faibles d'un appareil à l'autre — au compte-gouttes.

3°) On ne regardait pas les chiffres. Normal, puisque les différences de qualité, on les entendait ; vous me voyez venir : si en '74 on s'est mis tous comme des fous à comparer les bandes passantes et les décibels, c'est parce que les différences, on ne les entendait plus, alors on les lisait, on était en pleine arnaque.

Aujourd'hui, tout le monde propose de se détacher des caractéristiques et de se fier à l'oreille. Tout le monde ? Non, un village peuplé d'irréductibles bridés résiste toujours au risque d'éveil et inonde les documentations de chiffres diaboliques et mensongers.

Grâce à tout cela, les constructeurs nippons ont envahi le domaine, tué tous les petits fabricants et bricoleurs européens pleins d'originalité mais ne sachant pas jongler avec le marketing et la promotion des ventes. Nous étions avides de progrès techniques, on nous a comblés : franchement, hormis le processus commercial qui a consisté à pourvoir les appareils au compte-gouttes des améliorations techniques, les Japonais ont été géniaux : ils ont dessiné des tableaux de bord d'avion pour écouter des disques, et la technique suivait. Ils ont vraiment fait de très bons produits. Je regrette seulement les constructeurs européens qui, avant de tous mourir, avaient donné les signes d'une originalité, d'une diversité de solutions aux problèmes techniques et d'un design qui auraient pu donner à la Hi-Fi une tournure très différente de ce que l'on connaît.

Pour amorcer cette histoire du son, je vous propose de suivre son évolution cahotique à travers les appareils eux-mêmes, en passant par les progrès techniques décisifs et les modes passagères, en partant de la platine jusqu'aux enceintes. Je crois que ce tableau aura un triple intérêt : s'il permet de suivre l'évolution des petits détails techniques, il aidera aussi les plus astucieux d'entre vous à déjouer les pièges que l'on vous conseille d'éviter sans jamais vous les désigner (rassurez-vous, je prendrai l'occasion de vous reparler de ce sujet très à fond). Enfin, il rappellera ceci : un fabricant dynamique n'a pas trente-six

moyens de faire renouveler l'acte d'achat sur son produit dès lors que celui-ci n'est pas consommable ; ou il le rend peu durable et il altère son image de marque, ou il le démode très vite. Avantage pour lui : en remplaçant souvent ses appareils, le constructeur donne l'impression d'une activité créatrice intense et se crédibilise auprès d'une clientèle qui n'attend qu'une chose : du nouveau. L'envers du décor, c'est que pour changer la technologie d'un appareil, il faut :

- (1) Que les modifications, coûteuses, représentent une réelle amélioration ;
- (2) Que ces améliorations répondent à des imperfections notables dont les utilisateurs ont pu se plaindre ;
- (3) Enfin et surtout, implique



un bureau d'études et de recherches qui engloutit de précieuses marges bénéficiaires. Ce qui en soit pourrait se justifier si (1) et (2) étaient vérifiés.

En fait, la plupart des appareils ont très vite acquis la technologie nécessaire à leur bon fonctionnement, et personne n'exige telle ou telle innovation. Il faut dire aussi que les amateurs de Hi-Fi ne se sont pas regroupés en associations de défense pour le faire (l'agressivité des fabricants leur est douce), et ensuite que les fabricants étant là où ils sont, on s'adresse en général aux importateurs, qui ne sont pas totalement concernés et qui remettent le plus souvent le courrier entre les mains des poubelles les plus accueillantes.

Donc le constructeur, dans son isolement total, n'a pas le choix : ayant opté pour une Hi-Fi très solide (la moyenne de vie des appareils est d'environ

douze ans), il la fera très éphémère ; mais, n'ayant ni temps ni argent à perdre dans cette compétition invisible et inaudible (il sait mieux que personne que les appareils sont au point depuis très longtemps), le seul bureau de recherches qui sera constamment sur la brèche sera celui des designers : en changeant la façade des appareils, en rajoutant un bouton ou en modifiant des petits détails, la Hi-Fi fera peau neuve pour pas cher chaque année, avec de belles façades ravalées et un intérieur inchangé. Le grand succès des boutiques spécialisées dans ces « fins de séries » montre que certains amateurs éclairés ont compris que rien n'y changeait d'un appareil à l'autre, d'un modèle à l'autre, d'un an sur l'autre. Pour les autres, le circuit est simple :

- (1) Les amateurs sont de perpétuels insatisfaits à la recherche de la perfection ;
- (2) La Hi-Fi s'est fait remarquer par une toute petite porte réservée jadis à l'élite et est vite devenue un grand instrument de frime ;
- (3) Le fait de « s'y connaître » et de changer souvent d'appareil « pour optimiser » confère un pouvoir inouï sur les copains ;
- (4) Les gammes sont ainsi faites que l'on peut toujours avoir mieux, toujours améliorer, compléter les maillons d'une chaîne. Ce n'est pas pour rien que chaque constructeur dispose d'une gamme prestigieuse inaccessible, c'est pour mieux marquer l'horizon du prochain achat avant de passer à une autre marque encore plus prestigieuse.

Aussi, voici ce que cela donne : Vers '70, la Hi-Fi commence à montrer au-dessus du genou, dévoile la limite entre le bas et la chair, tout près de l'attache du porte-jarretelles. A ce moment, les platines tourne-disques étaient encore automatiques avec changeur (on mettait une pile de disques, c'était pratique), le bras de lecture était ce gros manche droit qui labourait les sillons (le temps des copeaux derrière le saphir n'est pas si loin), le plateau tournait par l'entremise d'un galet de caoutchouc qui frottait contre et le tout bénéficiait d'une suspension très généreuse contre les chocs. Très vite, on a compris que mettre une pile de disques, ça ralentissait la vitesse et ça tuait nos galettes. Plus de changeur. Ensuite, comme on faisait la

guerre aux bruits de fond de toute nature, on comprit que le galet d'entraînement transmettait le bruit du moteur, et on l'a remplacé par une courroie en caoutchouc qui absorbe les bruits. Plus de galet. Pour la même raison, on s'est rendu compte que l'automatisme c'était bruyant, le bras se posait comme un fer à repasser et remontait en plein milieu du dernier morceau : qui disait qualité disait dorénavant « manuel », la platine devenait *simple*, on mettait le bras en place au-dessus du premier morceau, on le baissait avec le levier lève-bras, et à la fin on s'arrachait du fauteuil au son angoissant du scratch-scratch-scratch-scratch (lire lentement). On s'est dit c'est con : O. K. pour les manuelles, pas d'accord pour la course à pied ; on a inventé les platines semi-automatiques qui s'arrêtent et celles qui reviennent toutes seules, et là il y a eu des camps : les purs-les durs-les vrais tout manuel ; les autres, le compromis : on pose et ça r'vient seul. Ensuite on a affiné, tout y est passé. Le plateau, tantôt lourd, très lourd : meilleure inertie, vitesse plus stable ; tantôt léger : moins cher à fabriquer, vitesse plus vite obtenue, moteur fatigant moins. Le moteur passa aussi à la moulinette des innovations : il fallait subitement stabiliser sa vitesse, diminuer son bruit : on rajouta des pôles (jusqu'à 24 alors qu'on faisait si bien

avec 4), les matériaux prirent des allures d'alliages de l'espace, on lui mit des suspensions, des régulateurs électroniques... Et la vitesse : pour la connaître, on ajouta un stroboscope lumineux avec un bouton pour la faire varier. La suspension, même : trop souple, on décida qu'elle amplifiait les chocs mais absorbait les vibrations ; inexistante, c'est parfait, mais il fallait sceller la table au mur. Le bras suivit dans la foulée, évidemment, et engendra une vieille querelle entre les partisans du nouveau bras en S et ceux du bras traditionnel, droit, entre le bras lourd et le bras léger. Au début, quand les Japonais firent des bras en « S », on cria à la merveille. Et puis on douta, et maintenant le haut de gamme revient au bras droit, et le bas de gamme commence à suivre, sans que personne ait pu conclure de façon définitive entre les avantages du premier sur le second. A quand les nouveaux bras en « S » pour remplacer les bras droits actuels, certainement pleins de défauts ? Oui, mais à quand les bras droits pour remplacer ceux-ci ? Entre-temps, on abandonna 16 et 78 tours.

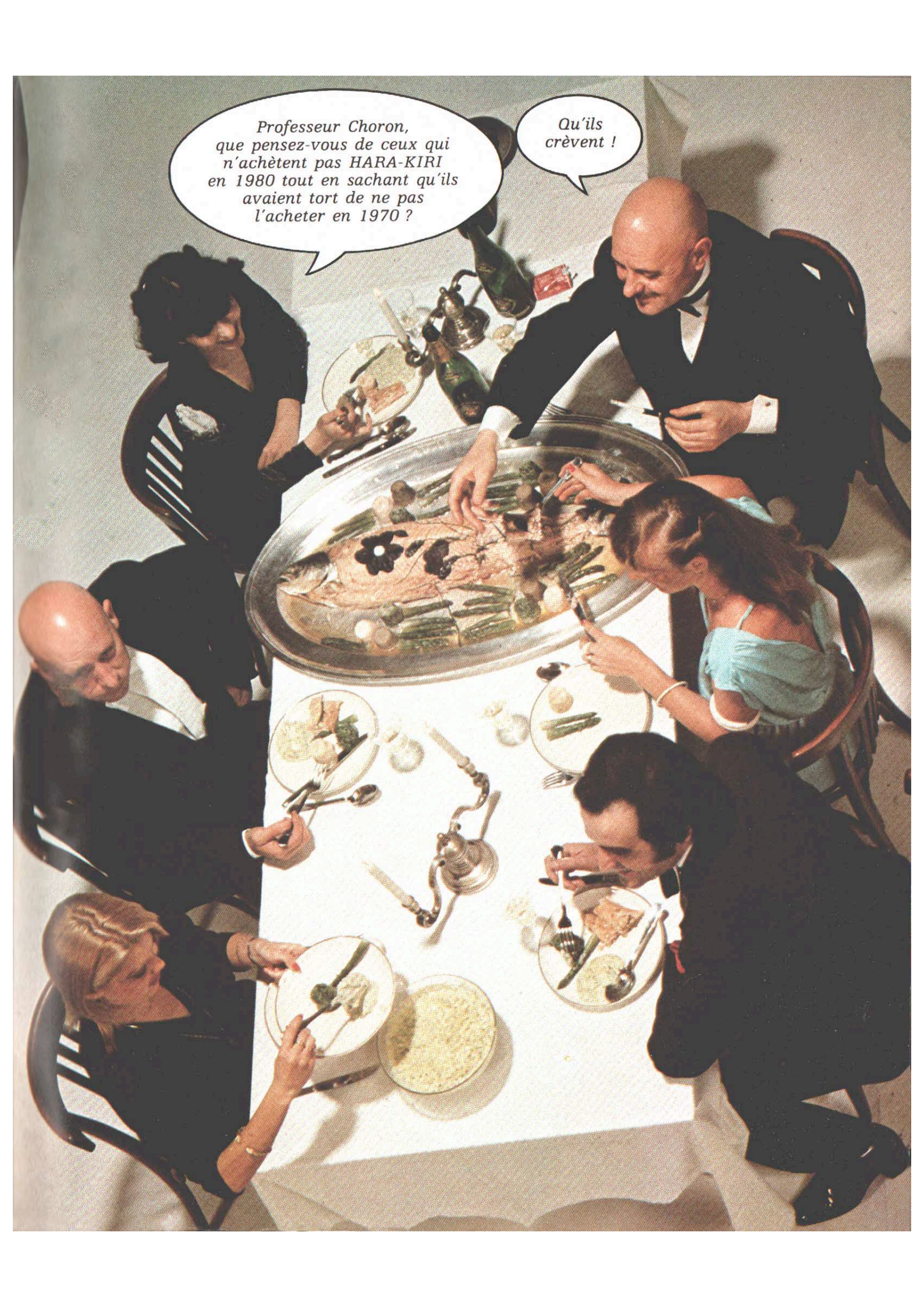
Puis on découvrit un argument révolutionnaire qui allait à coup sûr faire renouveler tout le parc des platines, et ça ne manqua pas : l'entraînement direct was born. Quel kif, le plateau directement empalé

sur l'axe du moteur ! Perfection très cher-haut de gamme ! Mais 1°) ça aurait dû coûter moins cher vu l'économie de pièces détachées que l'on faisait, et 2°) l'entraînement classique à courroie sembla, après un temps, mieux adapté au problème, et les hauts de gamme actuels semblent y revenir, heureusement.

En fait de révolution, c'est l'inverse qui aurait dû se passer. Je m'explique : l'entraînement direct étant un procédé plein de défauts, on inventa, ô merveille de la recherche, un entraînement par courroie. Oui, bon ; c'est à l'envers que ça s'est produit, mais s'il en avait été ainsi, non seulement les acheteurs se seraient jetés dessus de la même façon, mais surtout on aurait réellement progressé. Récemment, on a ajouté pour le plaisir et pour mieux réguler la vitesse des moteurs un pilotage à quartz (tiens, j'ai déjà entendu dire que le quartz était cancérogène, mais la Hi-Fi détrône l'écologie, pour sûr). Résultat : la vitesse ne bouge plus du tout. Le bras est aujourd'hui surléger, le plateau est moyennement lourd (comme ça on ne se mouille pas et on économise du métal) avec un stroboscope gravé sur le pourtour, bon. Me croirez-vous, après tout ça, quand je vous dirai que la platine est l'élément le moins important de la chaîne ?

Montver





Professeur Choron,
que pensez-vous de ceux qui
n'achètent pas HARA-KIRI
en 1980 tout en sachant qu'ils
avaient tort de ne pas
l'acheter en 1970 ?

Qu'ils
crèvent !

